



R5 8742



**Library
of the
University of Toronto**

C

MAINTENONIANA,

O U

CHOIX

*D'ANECDOTES INTÉRESSANTES,
de Portraits, de Pensées ingénieuses, de bons
Mots, de Maximes morales, politiques, &c. tirés
des Lettres de Madame DE MAINTENON;*

A V E C

DES NOTES HISTORIQUES, CRITIQUES, &c.
pour l'intelligence du Texte;

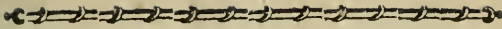
PAR M. B***. DE B***.

. Ramos compefce fluentes. *VIRG.*



A A M S T E R D A M.

M. DCC. LXXIII.



AVERTISSEMENT.

C'EST à M. de Voltaire qu'on doit l'idée de cet Ouvrage. Après avoir donné aux Lettres de Madame de Maintenon les éloges qu'elles obtiendront toujours des gens éclairés , il ajoûte : » Mais les connoissances qu'on » peut puiser dans ce Recueil , sont » trop achetées par la quantité de » choses inutiles qu'il renferme. . . . » Si l'on n'imprimoit que l'utile , il y auroit cent fois moins de livres *.

C'est donc , en quelque sorte , pour en diminuer le nombre , qu'on donne celui-ci. Il y a d'autant moins de vanité à faire cet aveu , que l'Ouvrage ne nous appartient que par les notes dont on a cru devoir accompagner le texte. » On voit par les Lettres de » Madame de Maintenon , dit encore » M. de Voltaire , qu'elle avoit épousé » Louis XIV , qu'elle influoit sur les

* Siècle de Louis XIV , tom. 3.

» affaires de l'État , mais qu'elle ne le
» gouvernoit point ; qu'elle ne pressa
» point la révocation de l'Édit de
» Nantes , mais qu'elle ne s'y opposa
» point ; qu'elle prit le parti des Mo-
» linistes , parce que Louis XIV l'a-
» voit pris , & qu'ensuite elle s'attacha
» à ce parti ; que Louis XIV , sur la
» fin de sa vie , portoit des Reliques
» & beaucoup d'autres particularités. »

Ce sont ces particularités , quelque-
fois importantes , souvent singulieres ,
toujours intéressantes , répandues dans
une collection assez nombreuse , qu'on
a réunies dans un seul volume. Dans
la petite sphere où l'on est placé , on
a tâché , selon ses forces , d'être utile
aux gens de lettres , qui , pour l'ordi-
naire , ayant moins de fortune que
de talent , sont dans l'impuissance de
se procurer tout entier des ouvrages ,
estimables d'ailleurs , dont le prix ex-
cede de beaucoup le nombre des cho-
ses utiles qu'ils contiennent.

Ces fragmens , choisis avec toute l'at-
tention dont on est capable , serviront à
découvrir les ressorts , souvent cachés ,

AVERTISSEMENT. ij

qui font mouvoir la machine du Gouvernement ; à trouver le fil égaré de certains faits qui paroissent découfus dans l'Histoire, & qui arrêtent la marche de l'homme qui a le courage de rechercher la vérité. Combien d'évenemens ont changé la face de l'Europe, & dont la cause, frivole en apparence, a fait sourire l'ignorant, & gémir le Philosophe ? Hélas ! presque de nos jours, un verre d'eau, répandu sur la robe d'une femme ; a fait naître une guerre qui a donné la mort à plus de cent mille hommes. Un de nos meilleurs Écrivains a dit : *Le Valet-de-chambre de Syllia auroit bien ri d'entendre les Politiques raisonner sur l'abdication de son Maître.* Disons aussi : Madame de Maintenon auroit souri plus d'une fois d'entendre les conjectures & les raisonnemens de nos politiques. En daignant leur apprendre un fait connu d'elle seule, elle auroit renversé leurs systêmes. En soufflant sur leurs édifices, ils se feroient évanoüis. Combien de chapitres n'auroit-elle pas pu ajoûter à l'Histoire des

iv A V E R T I S S E M E N T.

grands événemens par les petites causes ? Combien de problèmes historiques dont la solution n'étoit connue que d'elle ? Combien d'événemens cesseroient d'être étranges , avec un mot qu'elle seule pouvoit dire ? Combien de gens , loués , applaudis , célébrés par toute la France , verroient l'éclat de leur réputation s'affoiblir & même se perdre , si Madame de Maintenon avoit dévoilé le motif secret des actions qui la leur firent usurper ? Combien d'autres , blâmés , dénigrés , outragés , obtiendroient enfin , aux yeux du sage qui réfléchit , la justice tardive que leur siecle leur a refusée ? Or ce n'est pas dans les Histoires de Madame de Maintenon , que chaque Historien nous a données d'après ses préjugés , ses connoissances , ses erreurs & ses talens ; c'est dans ses Lettres , c'est dans ses Lettres seules qu'on peut trouver la collection précieuse de ces faits intéressans noyés dans une foule de détails inutiles , & quelquefois ennuyeux. Le Recueil des Lettres de Madame de Maintenon ressemble assez à ce fleuve

célebre dont les ondes rouloient du fable & un peu d'or. C'est à la recherche de cet or qu'on s'est appliqué, en composant l'Ouvrage qu'on présente au Public.

On ne fera point ici l'apologie des *Dictionnaires*, des *Extraits des esprits*, des *pensées*, &c. &c. &c. dont on a dit avec raison, & tant de bien & tant de mal, parce que leur succès dépend en effet, & du choix des Auteurs qu'on a voulu compiler, & de la méthode qu'on a suivie en les compilant. Combien de Mémoires, combien de Journaux historiques, ne sont que l'*esprit* des conversations auxquelles l'Auteur a assisté? On n'ignore pas tout ce qu'on a dit & répété sur ce genre d'ouvrage; on n'ignore pas non plus que ceux qui le condamnent avec le plus de sévérité, sont aussi ceux qui souvent ont le plus de besoin d'en profiter. „ Qu'on interroge en effet, dit „ M. d'Alembert, presque tous nos „ Écrivains. S'ils sont de bonne foi, „ ils conviendront des lumières que „ leur ont fournies les *Dictionnaires*,

» les Journaux, les Extraits, les Com-
 » mentaires, les Compilations même
 » de toute espece. La plûpart auroient
 » beaucoup moins acquis, si on les
 » avoit réduits aux livres purement
 » nécessaires. » *Mélang t. 1, p. 276.*

On a semé cet Ouvrage d'Anecdotes curieuses, de Notes historiques ou critiques, & d'autres qui ne sont ni l'un ni l'autre, quand l'agrément ou l'intelligence du texte a paru l'exiger. La justice veut qu'on avertisse que plusieurs sont puisées dans les Mémoires de Madame de Maintenon, par M. de la Beaumelle; ingénieux Ouvrage de marqueterie, qui fait admirer le goût de l'Artiste dans le choix des pieces de rapport. La hardiesse de l'Auteur à montrer la vérité, quand il a pu la saisir, lui fait pardonner les poignées de fleurs qu'il a jettées sur toutes les pages de son Ouvrage, dont le premier mérite est d'instruire souvent & de n'ennuyer jamais. L'équité, encore plus que la reconnoissance, exigeoit de nous cet éloge.

On s'étoit proposé de donner ici un

AVERTISSEMENT. vij

parallele des Lettres de Madame de Sevigné, & de celles de Madame de Maintenon ; mais les gens éclairés feront bien le faire eux-mêmes : il ne seroit d'aucune utilité pour ceux qui ne le sont pas. Je prévois qu'on pourra me reprocher quelques Notes, qui, dans leur longueur, semblent un peu s'éloigner de l'objet qui leur a donné lieu ; mais j'avoue que, dans un ouvrage d'agrément, je n'ai pas cru devoir me refuser au plaisir de cueillir quelques fleurs sur mon chemin, quand, pour les prendre, je n'avois que la peine de me baïsser. Puïsse là Critique ne pas trouver que ces fleurs ne sont que des pavots !

On n'imitera point, dans cet Avertissement, le ridicule de ces Écrivains dont l'amour-propre alarmé trahit maladroïtement la crainte qu'ils ont des Censeurs, en feignant de les braver ; tandis que ces Censeurs qu'ils redoutent, & dont ils ne sont seulement pas connus, pourroient leur adresser le vers de la Fable, *hé ! l'Ami, qui te savoit là ?* En voyant leurs petits ef-

viii AVERTISSEMENT.

forts , qui ne doivent pas même être remarqués , il semble voir des Pygmées attaquer Hercule pendant son sommeil. On se consolera donc de la critique , quelque'elle soit , par l'honneur d'en avoir mérité une.





MAINTENONIANA

O U

CHOIX DES LETTRES

DE MADAME DE MAINTENON.

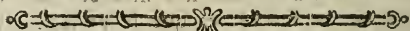
MADAMOISELLE, (1) voici des Vers que M. Scarron a fait pour vous, après avoir très-inutilement tenté d'en faire contre vous.

(1) Ninon de Lenclos, à qui son siècle & le nôtre n'ont rien à comparer, devenue célèbre à force d'esprit, de plaisirs, de talens, de vertus & de foiblesses. C'est à l'école d'Epicure qu'elle apprit la morale de Socrate. « J'ai » réfléchi dès mon enfance, disoit-elle, sur le partage » inégal des qualités qu'on exige dans les hommes » & dans les femmes; je vis qu'on nous avoit char- » gées de ce qu'il y a de plus frivole, & que les hom- » mes s'étoient réservés le droit aux qualités les plus » essentielles. Dès ce moment je me suis faite homme. * »
A la bonne heure, a répondu le Philosophe accoutumé à foudroyer toutes les Idoles que le préjugé révere; mais avec toute sa haute réputation, je ne voudrois pas plus de cet homme là pour mon ami que pour ma maîtresse. Voyez les motifs qui justifient sa sévérité dans son écrit sur l'éducation, Tom. 4, pag. 74.

* Elle le fit & fit bien, dit M. Duclos.

Je n'ai pas voulu lui permettre de vous les envoyer, & voyez combien je compte sur vous; je lui ai dit que vous les recevriez avec plus de plaisir de ma main que de la sienne. Tous vos amis soupirent après votre retour. Depuis votre absence ma cour en est grossie; mais c'est un foible dédommagement pour eux; ils causent, ils jouent, ils boivent, ils baillent.... Revenez, belle Ninon, & nous ramenez les graces & les plaisirs. Ce sont mes vœux: voici ceux de M. Scarron.

O belle & charmante Ninon,
 A laquelle jamais on ne répondra non,
 Pour quoi que ce soit qu'elle ordonne,
 Tant est grande l'autorité
 Que s'acquiert en tous lieux une jeune personne,
 Quand, avec de l'esprit, elle a de la beauté.
 Le premier jour de l'an nouveau,
 Je n'ai rien d'assez grand; je n'ai rien d'assez beau
 De quoi vous donner une étrenne.
 Contentez-vous de mes souhaits:
 Je consens de bon cœur d'avoir grosse migraine,
 Si de bon cœur je ne les fais.
 Je souhaite donc à Ninon,
 Un mari peu hargneux, mais qui soit bel & bon,
 Force gibier tout le carême,
 Bon vin d'Espagne, gros maron,
 Force argent, sans lequel tout homme est triste & blême,
 Et qu'un chacun l'estime, autant que fait Scarron.



MADAME, (Mad. de Pommereuil en 1655) je ne crois pas qu'il y ait jamais une si belle passion que celle que M. Scarron a conçue pour vous, depuis qu'il a eu l'honneur

de vous voir au chevet de son lit ; il vous donne le prix de la beauté , le prix de l'esprit , le prix de la vertu. Je ne vous remercie point de cette belle & magnifique chasuble ; c'est le présent d'une rivale trop redoutable. (1) Si j'en croyois mes amis , je vous priverois des prieres de la Chapelle que vous embellissez. Madame de Bonneau vous est si attachée , & elle le dit avec tant de plaisir & de zele , qu'on a honte de ne pas vous aimer autant qu'elle vous aime.



JE n'entreprendrai point de vous faire la relation de l'entrée du Roi. (2) Tout ce que je vis hier fort distinctement , est à présent fort

(1) Madame de Maintenon qui avoit appris l'Italien , l'Espagnol & le Latin , a sans doute voulu faire allusion au Vers si connu de Virgile. *Timeo Danaos & dona ferentes. Je crains les Grecs & leurs présents funestes.*

(2) Mazarin , & Louis de Haro , Ministre d'Espagne , s'étant rendus , en 1660 , dans l'Isle des Faisans pour conclure le mariage de Louis XIV avec l'Infante Marie Thérèse , le Cardinal ramena le Roi & la Reine à Paris.

Un pere , dit M. de Voltaire , qui auroit marié son fils , sans lui donner l'administration de son bien , n'en eût pas usé autrement que Mazarin ; il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs que jamais. Il exigea & il obtint que le Parlement vint le haranguer par Députés , chose sans exemple dans la Monarchie. Il marchoit alors avec un faste royal , ayant , outre ses Gardes , une Compagnie de Mousquetaires. Siecle de Louis XIV.

4 MAINTENONIANA.

confus dans ma tête ; je fus toute yeux pendant dix ou douze heures de fuite. La maison du Cardinal de Mazarin étoit d'une magnificence sur laquelle on se récria beaucoup. Celle de Monsieur , parut très-pitoyable ; il y avoit, dit-on, du dessein ; c'étoit pour montrer l'excessive opulence du Cardinal. (1) Le Comte d'Etrées appelloit cela *une fastueuse simplicité*. (2) Enfin rien de plus pompeux ;

(1) La Fontaine , dans la pompeuse description qu'il fait , à sa maniere , de l'entrée du Roi , parle ainsi de *la magnificence de la Maison* du Cardinal de Mazarin.

Mais tous cela n'est rien au prix ;
Des mulets de son Eminence.
Leur attirail doit avoir coûté cher ;
Ils se suivoient en file , ainsi que patenôtres.
On en voyoit d'abord vingt & quatre marcher ;
Puis autres vingt & quatre , & puis vingt & quatre autres ;
Les houffes des premiers étoient d'un fort grand prix.
Les seconds les passoient , passés par les troisiemes ;
Mais ceux ci n'ont , à mon avis ,
Rien laissé pour les quatriemes.
Monsieur le Cardinal l'entend en bonne foi ;
Car après ces mulets , marchent quinze attelages ;
Puis sa Maison , & puis ses Pages ,
Se panadant en bel artoi ,
Montés sur chevaux aussi sages ,
Que pas un d'eux , comme je crois ;
Figurez-vous que dans la France ,
Il n'en est pas de plus haut prix ,
Que l'un bondit , que l'autre danse ,
Et que cela n'est rien au prix
Des mulets de son Excellence.

(2) Diogène étant entré un jour dans l'école de Platon , se mit à deux pieds sur un beau tapis , en disant : *Je foule aux pieds le faste de Platon* ; oui , repliqua celui-ci , *mais par une autre sorte de faste*. Fastum Platonis calco..... sed alio fastu.

MAINTENONIANA.

des Seigneurs, on ne sauroit dire quel étoit le mieux. Si j'avois le prix à donner à quelqu'un, ce seroit au cheval qui portoit les sceaux.



NOUS avons fait vœu, mon cher eoufin ; (M. d'Hermilli) de passer à Saint - Germain une partie de l'Automne ; nous y menons une vie uniforme, très-agréable pourtant. Madame de *Fiesque*, *Beuyron*, Mademoiselle de *Praslin* & *Coulanges* nous donnent tous les soirs un petit concert : l'Abbé fait des Vers, ou nous lit ceux qui nous viennent de Paris. A *Saint-Germain* tout est plaisirs, à Paris tout ennuie, tout endort.

Les jours sont plus sereins, les Zéphirs sont plus doux ;
C'est dans ces lieux charmans que regne l'innocence ;
Un amant malheureux y dit tout ce qu'il pense.

Que vos courtisans soient jaloux ;
Du bonheur ils ont l'apparence,
Nous en avons la jouissance.

D'un favori superbe ils craignent le courroux :
D'Amour seul nous craignons les coups.
L'Art semble fait pour eux, & pour nous la Nature.
Les fruits sont nos repas, les fleurs notre parure.

Nul autre miroir parmi nous,
Que le crystal d'une onde pure.



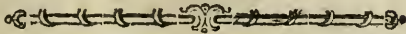
MES amis sont bien cruels ! Madame ; (Mad. la Duchesse de Richelieu) ils me blâment d'avoir rejeté les propositions d'un

homme (1) riche & de condition , à la vérité , mais sans esprit , sans mœurs. On me condamne , on m'impute mes malheurs. Il est vrai que je n'aurois pas aujourd'hui à regretter la perte de ma pension (2) qui me faisoit subsister , mais Dieu y pourvoira , & j'aurois à présent à regretter , ma solitude , ma liberté , mon repos ; biens que Dieu ne pourroit me rendre sans miracle. Si le refus étoit à faire , je le ferois encore , malgré la profonde misere dont il plaît au Ciel de m'éprouver. Je me suis bien consultée ; j'ai tout considéré , tout pésé , tout vu ; je ne suis donc pas si

(1) Cet homme étoit le Marquis de C..... X. aussi connu par ses richesses que par ses débauches. Quelques infirmités lui ayant inspiré le goût de la retraite , il crut ne pouvoir y faire son salut avec agrément , qu'en s'y retirant avec une jolie femme. Pour n'avoir point de refus à craindre , il choisit Madame Scarron , qui ne crut pas , indépendamment des motifs qu'elle donne dans cette lettre , qu'il fût délicieux , dit M. de la Beaumelle , de passer du lit d'un goutteux dans celui d'un hydropique.

(2) Après la mort de son mari , qui n'avoit laissé que des plaisanteries , des dettes , quelques bons ouvrages & beaucoup de mauvais ; Madame Scarron réduite aux extrémités de la misere la plus humiliante , crut que , par le secours de ses amis , il ne seroit pas impossible de faire rétablir en sa faveur , la pension de 500 écus , dont Scarron avoit joui quelque tems , en qualité de *malade de la Reine*. On présenta des Placets : le Cardinal Mazarin en ayant lu un , demanda si la Suppliante se portoit bien. Sur ce qu'on lui dit qu'*oui* , il répondit : *elle est donc inhabile à succéder à la pension d'un homme qui se portoit mal.*

coupable ; je ne suis que malheureuse & c'est bien assez.



VOTRE approbation , Mademoiselle , (1) me console de la cruauté de mes amis. Dans l'état où je suis , je ne saurois me dire trop souvent , que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ? Grand Dieu ! quelle différence ! Sans fortune , sans plaisirs , il attireroit chez moi la bonne compagnie ; (2) celui-

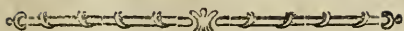
(1) Ninon de Lenclos fut la seule personne des amis de Madame Scarron qui applaudit à la fermeté avec laquelle elle refusa d'épouser le Marquis C . . . X. Cette femme-là , disoit Ninon , vaut tous les Marquis de France.

(2) » On briguoit à l'envie d'être de sa cour. La naissance , la richesse n'étoient point des titres pour y être admis. Elle écarta les importuns & ne reçut que des hommes utiles ou aimables. *Vivone* qui avoit tout l'esprit de sa maison, *Mata* , dont les reparties volent encore de bouche en bouche. *Grammont* , dont *Hamilton* nous a conservé les saillies. *Charleval* , le plus élégant de nos Poètes négligés. *Coligni* , héros en Hongrie , à Paris le prosélyte de *Ninon* , à la Cour l'émule de *Condé*. *Ménage* qui savoit tant de choses & de mots. *Pelisson* , qu'on trouvoit si laid jusqu'à ce qu'il parlât. *Desyvéteaux* , qui parut imbécille & romanesque , à force d'être vrai & naïf. *Hénaut* , le maître de *Deshoulières* & le traducteur de *Lucrece*. *L'Abbé Testu* , le complaisant de toutes les femmes sans être l'amant , ni la dupe d'aucune. *Montreuil* , dont on lit les Madrigaux. *Marigni* , dont on regrette

ci l'auroit haïe & éloignée. M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde fait, & cette bonté d'esprit que personne ne lui a connue. Celui-ci n'a l'esprit ni brillant, ni solide, ni badin; s'il parle, il est ridicule. Mon mari avoit le fond excellent; (1) je l'avois corrigé de ses licences; il n'étoit ni fou, ni vicieux par le cœur; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple. C.....X n'aime que ses plaisirs, & n'est estimé que d'une jeunesse perdue; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare & prodigue; au moins m'a-t-il paru tout cela.

» les Chançons. Le Marquis de la Sabliere, qui avoit
 » dans ses propos & dans ses compositions toutes les gra-
 » ces, toute la légèreté d'une femme. Madame de la
 » Sabliere, qui contraſtoit avec lui par tous les goûts
 » & les occupations d'un homme. La Duchesse de Les-
 » digueres, qui plaisoit toujours, malgré l'envie de
 » toujours plaire. La Comtesse de La Suze, à qui on
 » pardonnoit les foiblesses du cœur, en faveur des agré-
 » mens de l'esprit. La Marquise de Sévigné, qui a si
 » bien écrit, parce qu'elle sentoit si bien. Mademoiselle
 » de Scudéri, dont les Romans étoient si estimés du
 » Public, & si méprisés par l'injuste Despréaux. »
 Telle étoit la société de Madame Scarron, dit M. de la
 Beaumelle.

(1) On n'a pas cru devoir omettre le portrait de Scarron, peint par une femme, qui, si elle n'avoit pas été la sienne, étoit encore la personne la plus capable d'apprécier l'ame de ce bouffon estimable, dont les plaisanteries sont aussi connues que le fond de son caractère l'est peu.



JE n'irai point en Portugal, (1) c'est une chose décidée. Ces jours passés Madame de Thianges me présenta à sa sœur, lui disant que je devois partir incessamment pour Lisbonne. Pour Lisbonne ! dit-elle, mais cela est bien loin ; il faut rester ici. Albret m'a parlé de vous & je connois tout votre mérite. J'aimerois bien mieux, disois-je en moi-même, qu'elle connût toute ma misère. Je la lui peignis, mais sans me ravalier ; elle m'écoutoit avec attention, quoiqu'elle fût à sa toilette..... Enfin, Madame de la Fayette auroit été contente du vrai de mes expressions ; Madame de Montespan en parut touchée & m'en de-

(1) La Princesse de Nemours étant devenue Reine de Portugal, voulut mener avec elle Madame Scarron, qui, avant de partir, desiroit d'être présentée à Madame de Montespan, déjà en faveur. La Marquise de Thiange offrit volontiers à sa sœur, une jeune veuve, qui, prête à quitter la France, vouloit du moins en voir encore une fois la merveille. Madame de Montespan fut flattée de ce compliment, & ne voulut pas que la Reine de Portugal enlevât Madame Scarron à Paris. On lui répondit que la mort de la Reine Mere, qui l'honoroit d'une pension, l'obligeoit de chercher hors du Royaume, un état honnête qu'elle ne pouvoit plus y trouver. Madame de Montespan promit de se charger d'un Placet. *Quoi ?* s'écria le Roi, *encore la veuve Scarron !* Sire, lui dit Madame de Montespan, *il y a long-tems que vous ne devriez plus en entendre parler. Il est étonnant que Votre Majesté n'ait pas encore écouté une femme dont les An-êtres se sont ruinés au service des vôtres.*

manda le détail dans un mémoire qu'elle se chargea de présenter au Roi. J'écrivis à la hâte mon placet, & j'en fus aussi contente que si l'Abbé Testu y avoit mis tout son esprit. Je le lui fis remettre par la bonne Dame.... Monsieur de Villeroi s'est joint à elle, c'est presque le seul homme de ma connoissance que je n'avois pas prié de me servir, & le seul qui m'ait servi; enfin ma pension est rétablie. Deux mille livres! c'est plus qu'il n'en faut pour ma solitude & mon salut, &c.



L E Maréchal d'Albret est mon ami de tous les tems, je ne sache point qu'il ait été mon amant. (1) Quand on vous a servi, belle Ninon, on devient d'une délicatesse extrême. Je le vois tous les jours, & vous savez bien qu'on peut le voir sans danger. Vous vous plaignez de son absence, je suis trop fidele à l'amitié pour que vous puissiez vous en prendre à moi; venez souper ce soir chez moi & préparez bien votre vengeance, &c.

(1) M. le Marechal d'Albret ne put voir tous les jours Madame Scarron sans l'aimer; mais n'ayant pu la séduire par la générosité des sacrifices qu'il lui fit, *il fut réduit à ces effusions de cœur, dit M. de la Beaumelle, que ceux qui n'ont point aimé traitent de chimere, & que ceux qui ont aimé préfèrent aux plaisirs. Il aima sans espérer; il fut aimé sans foiblesse; il fut heureux sans crime. La pureté des mœurs de Madame Scarron étoit si connue, qu'un courtisan disoit: Je ferois plutôt une proposition impertinente à la Reine qu'à cette femme-là.*



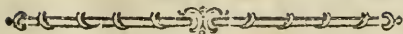
NE vous allarmez point de ma dévotion ; mon pauvre Abbé, (l'Abbé Testu) rassurez l'Hôtel de Richelieu. On n'oublie point, dans la solitude, des amis à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas besoin de réforme. Le Pere Bourdaloue ne me parleroit pas sur ce ton. Vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le serez pas toujours. . . . Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, ne me connoissent pas ; ai-je jamais donné lieu à de pareils soupçons ? Elle est le fruit de réflexions sérieuses ; je fuis le monde, parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. (1) Vous me dites qu'on peut y faire son salut ; vous devez sentir vous-même combien cela est difficile. J'aime bien cette

(1) Ceux qui connoissent assez le caractère de Madame Scarron pour deviner le motif de ses actions, & le but de ses desirs, ne manqueront point de la comparer à la Bergere Galatée, & *fugit ad salices & se cupit ante videri*. Elle ne fuyoit le monde que pour qu'il remarquât sa fuite, qu'il en fût étonné, & qu'il l'en estimât encore davantage ; on pourroit appeller cela, *la coquetterie de l'ambition*. Elle est convenue depuis, que *l'envie de se faire un nom étoit sa passion*. Personne, disoit-elle, ne l'a portée si loin. *Cette ambition me faisoit souffrir le martyre par mille contraintes que je m'imposois, & c'est peut-être pour m'en punir, que Dieu a permis mon élévation ; comme s'il avoit dit dans sa colere : » Tu » veux des louanges & des honneurs ? Eh bien, tu en » auras jusqu'à en être accablée. »*

maxime du Pere Joseph : pour être vertueux à Paris , il ne suffit pas de le vouloir..... On vous a dit vrai , si l'on vous a dépeint mon Directeur comme un homme rigide. (1) Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie , pour mortifier la passion qu'il a vue en moi de vouloir plaire par mon esprit. J'obéis ; mais voyant que je baille & que je fais bailler les autres , je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

(1) » Ce Directeur étoit l'Abbé Gobelin. De Ca-
 » pitaine de Cavalerie devenu Docteur de Sorbonne ,
 » il n'avoit quitté le monde que pour faire son salut & il
 » sentit combien le savoir est dangereux pour un homme
 » qui veut se sauver. Aussi , loin de s'occuper à sou-
 » tenir son titre de Docteur , par les lumieres que donne
 » l'étude , il ne songea qu'à suivre celles de la grace.
 » Il régla ses mœurs , les assortit à son état , & en em-
 » brassa toute la perfection. Il unit le zele d'un Prêtre
 » à la franchise d'un Soldat , & se fit un nom par sa sé-
 » vérité. Il pouffoit si loin ce qu'on appelle la simplicité
 » chrétienne , qui sert souvent de masque à l'artifice
 » le plus mondain , qu'on l'auroit souvent pris pour un
 » sot. Il s'avalissoit par humilité , il déraisonnoit par
 » scrupule. Dans le fond très-éclairé & plein de l'es-
 » prit de Dieu. Il avoit des défauts dont la piété ne
 » par le guérir. Une extrême vénération pour la gran-
 » deur , un goût décidé pour les procès , & toutes les
 » défiances d'un esprit inquiet & tracassier. Il plaida ,
 » prêcha & rampa toute sa vie. Quelques ombres au
 » tableau de ce Directeur , n'empêchent pas que ce ne
 » soit celui d'un saint. *La Beaumelle.*





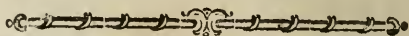
JE suis fort sensible à l'honneur qu'on veut me faire, mais je vous avoue que je ne m'y crois nullement propre. Je vis tranquille, me convient-il de sacrifier mon repos & ma tranquillité? D'ailleurs ce mystere, ce profond secret qu'on exige de moi, sans m'en donner positivement la clef, peuvent faire penser à mes amis qu'on me tend un piege. Cependant si les enfans sont au Roi, je le veux bien; je ne me chargerois pas, sans scrupule, de ceux de Madame de Montespan. Ainsi il faut que le Roi me l'ordonne, voila mon dernier mot. (1)



LEs enfans furent avant-hier à S. Germain. La nourrice entra, & je restai dans l'antichambre. *A qui sont ces enfans*, lui dit le Roi? *Ils sont sûrement*, répondit-elle, *à la Dame qui demeure avec nous; j'en juge par les agi-*

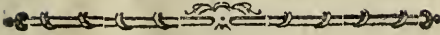
(1) Aussi attentive à cacher ses foiblesses, qu'à montrer l'éclat de la faveur qui en étoit le prix, Madame de Montespan vouloit que la naissance de ses enfans fût un mystere. Elle avoit dit souvent, en parlant avec mépris des fautes de la Valiere, que si pareil malheur lui arrivoit, *elle en mourroit de honte*; cependant pareil malheur lui étant arrivé, *sans qu'elle en mourût de honte*, on chercha une femme dont la discrétion fût connue, & dont les talens fussent prouvés. On choisit Madame Scarron.

ations où je la vois au moindre mal qu'ils ont. Et qui croyez-vous, dit le Roi, qui en soit le pere? Je n'en fais rien, repartit la nourrice, je m'imagine que c'est quelque Duc ou quelque Président. La belle Dame est enchantée de cette réponse, & le Roi en a rit aux larmes.



MADAME (Mad. de Montespan) Le Médecin visita hier le Prince. (1) Il parle de fort bon sens sur son incommodité. Il est tel qu'on vous l'a dit, fort doux, simple, & point charlatan. Demain il commencera ses remedes. Je souffre par avance de tout ce que le pauvre enfant souffrira. C'est bien à présent, Madame, que vous auriez à me reprocher de l'aimer avec excès; il m'a promis pourtant de traiter le mal avec douceur; il prétend que ce n'est qu'un affoiblissement & cela me rassure. Le Prince lui a dit: *au moins, Monsieur, je ne suis pas né comme cela; voyez maman; & papa n'est pas boiteux.* Il a dit cela avec beaucoup de grace & de vivacité.

(1) Le Duc du Maine étoit né très-bien fait. Quand ses grosses dents percerent il eut de si fortes convulsions, qu'une de ses jambes se retira. Pendant les opérations douloureuses qu'il eut à subir, Madame Scarron éprouvoit les déchiremens de cœur les plus violens; ce qui fit dire à quelqu'un qui étoit présent: *Nous ne voyons pas qui est le pere de cet enfant, mais à coup sûr voilà la mere.*



L E T T R E

du Duc du Maine à sa mere. (1)

J E m'en vas écrire toutes les nouvelles du logis pour te divertir, mon petit cœur; & j'écrirai bien mieux quand je penserai que c'est pour vous, Madame. Madame de Maintenon passe tous les jours à filer, & si on la laissoit faire, elle y passeroit les nuits, ou à écrire. Elle travaille tous les jours pour mon esprit, elle espere bien d'en venir à bout, & le *mignon* aussi qui fera ce qu'il pourra pour en avoir, mourant d'envie de plaire au Roi & à vous. J'ai lu en venant, l'histoire de *César*, je lis à présent celle d'*Alexandre*, & je commencerai bientôt celle de *Pompée*..... J'ai donné mon amitié à *Ause*, parce qu'il a l'honneur d'avoir la vôtre. *Hénaut* est fort complaisant pour toutes les bagatelles que je veux. *La Couture* n'aime pas à me prêter les jupes de Madame de Maintenon, quand je veux m'habiller en fille; j'ai reçu la lettre que vous écrivez au *cher petit mignon*, j'en

(1) On dit que le Duc du Maine n'avoit que cinq ans lorsqu'il envoya ce *barbouillage* à sa mere; c'est ainsi que Madame Scarron appelloit cette lettre. Il est à croire que la gouvernante de ce petit Prince n'a envoyé cette lettre qu'après en avoir fait une *seconde édition*, revue, corrigée & considérablement augmentée.

ai été ravi ; je ferai ce que vous me dites ; quand ce ne seroit que pour vous plaire , car je vous aime au superlatif. Je fus charmé & je le suis encore du petit signe de tête que le Roi me fit quand je partis , mais fort mécontent de ce que tu ne me paroillois pas fort affligée. (1) Tu étois belle comme un Ange.



L E T T R E

du Duc du Maine.

MA D A M E , voici le plus jeune des Auteurs qui vient vous demander votre protection pour ses ouvrages. (2) Il auroit bien

(1) Les Lettres de Madame de Maintenon à l'Abbé Gobelin , prouvent combien Madame de Montespan aimoit peu ses enfans. Elle railloit Madame de Maintenon sur son tendre attachement , sur ses inquiétudes continuelles , au lieu de l'en remercier. Le feu ayant pris à la maison où les jeunes Princes étoient cachés , Madame de Maintenon lui dépêcha un exprès. La réponse de la mere fut : *je m'en réjouis , car le feu est le signe de bonheur.*

(2) Cette lettre envoyée à Madame de Montespan en 1677 , fut imprimée l'année suivante à la tête d'un Livre intitulé , *Ouvrages divers d'un Auteur de sept ans.* Cette Epître dédicatoire , dit Bayle , est tournée de la manière la plus délicate ; il semble qu'on y touche pas , & qu'on ne veuille qu'effleurer ; cependant on y loue jusqu'au vif , & on va bien loin en peu de paroles. C'est précisément tout le contraire de nos Epîtres dédicatoires , où le plus souvent on ne trouve que, *verba & voces pretereaque nihil.*

voulu

voulu , pour les mettre au jour , qu'il eût huit ans accomplis ; mais il a eu peur qu'on ne le soupçonnât d'ingratitude , s'il eût été plus de sept ans au monde sans vous donner des marques publiques de sa reconnoissance..... Il avoue que votre conversation a beaucoup aidé à perfectionner en sa personne , ce que la nature avoit commencé. S'il pense avec quelque justesse , s'il s'exprime avec quelque grace , & s'il fait faire déjà un assez juste discernement des hommes , ce sont autant de qualités qu'il a tâché de vous dérober. Pour moi , Madame , qui connois ses plus secrettes pensées , je fais avec quelle admiration il vous écoute , & je puis vous aslurer avec vérité , qu'il vous étudie beaucoup plus volontiers que tous ses livres. Vous trouverez dans l'ouvrage que je vous présente , quelques traits assez beaux de l'Histoire Ancienne ; mais il craint que dans la foule des événemens merveilleux qui sont arrivés de nos jours , vous ne soyez gueres touchée de tout ce qu'il pourra vous apprendre des siècles passés. Il craint cela avec d'autant plus de raison , qu'il a éprouvé la même chose en lisant les livres. Il trouve quelquefois étrange que les hommes se soient

Madame Scarron dût s'applaudir de ce petit chef-d'œuvre. Madame de Montespan avoit assez d'esprit pour avoir le droit d'en être jalouse.

On prétend que Racine eut part à cette lettre. Voyez les Commentaires sur les ouvrages de cet Auteurs divin. Tom. 3.

fait une nécessité d'apprendre par cœur, des Auteurs qui nous disent des merveilles si fort au dessous de celles que nous voyons. Comment pourroit-il être frappé des victoires des Grecs & des Romains, & de tout ce que lui racontent *Florus* & *Justin* ? (1) Ses nourrices, dès le berceau, ont accoutumé ses oreilles à de plus grandes choses ; on lui parle comme d'un prodige, d'une ville que les Grecs prirent en dix ans. Il n'a que sept ans, & il a déjà vû chanter en France des *Te Deum* pour la prise de plus de cent villes (*) Tout cela, Madame, le dégoûte un peu de l'antiquité ; il est fier naturellement. Je vois bien qu'il se croit de bonne maison, & avec quelques éloges qu'on lui parle d'*Alexandre* & de

(1) *Florus*, Historien Latin. On a de lui un abrégé de l'Histoire Romaine : il est assez estimé malgré toutes les fleurs qui le déparent. Il avoit hérité des *Séneques*, dont il étoit parent, le mauvais goût qu'on lui reproche. *Justin*, qui selon l'opinion commune vivoit sous *Antonin le pieux*, est Auteur d'un abrégé de l'Histoire de *Troque-Pompée*.

(*) Qu'on ne me parle plus de ce siege ennuyeux
 Qui couta tant de sang à ses victorieux,
 Et tant vanté des Vers d'*Homere* & de *Virgile*.
 Notre siecle fait honte à celui de *Priam*,
 Où les Grecs en dix ans ne prenoient qu'une ville,
 Et notre Roi *Louis* en prend dix en un an.

J'ignore le nom de l'Auteur de ces Vers faits en 1633, sur la conquête de Nancy. On trouve la piece d'où je les ai tirés dans *l'XII* *Mercure Français*, de l'année 1633.

César, je ne fais s'il voudroit faire comparaison avec les enfans de ces grands hommes, je m'assure que vous ne désapprouverez point en lui cette petite fierté, & que vous conviendrez qu'il ne se connoît pas mal en Héros; mais vous avouerez aussi que je ne me connois pas mal à faire des présens, & que dans le dessein que j'avois de vous dédier un Livre, je ne pouvois choisir un Auteur à qui vous prissiez plus d'intérêt, &c.



MA D A M E, (Mad. de Montespan) le Prince mérite bien que vous lui écriviez un billet, il assure que vos lettres sont aussi belles que vos yeux. Que je vous conte une réponse qui m'a fait plaisir, parce qu'elle m'a paru au-dessus de son âge. (1) Je le reprenois hier de quelques manieres hautes, & je lui dis que le Roi avoit plus de politesse que lui. *Cela*

(1) Le Duc *du Maine* avoit sept ans. Qu'on développe le sens de cette réponse, on sera étonné qu'un enfant ait pu la faire. Pourquoi les Grands, qui humilient si volontiers leurs égaux, sont-ils si polis avec leurs inférieurs? La réponse du jeune Prince résoud ce problème moral. *Ils sont si surs de leur rang!* A ce trait qui montre un grand sens, qu'il me soit permis d'en ajouter un second qui prouve de la finesse. Voyant de sa fenêtre passer le Duc de Montausier, un bâton à la main, l'enfant lui cria: *haut la baguette; Monsieur de Montausier!* pouvoit-on par un laconisme plus heureux peindre l'austérité des mœurs de ce misantrope estimable?

lui est bien aisé, me répondit-il, *il est si sûr de son rang ! & moi j'ignore quel est le mien.*



J'AI plus d'impatience de vous dire des nouvelles de *Maintenon* que vous n'en avez d'en apprendre. J'y ai été deux jours qui m'ont paru un moment ; mon cœur y est attaché. N'admirez-vous pas qu'à mon âge (37 ans) je sois attachée à ces choses - là comme un enfant ? C'est une assez belle maison, un peu trop grande pour le train que j'y destine ; elle a de fort beaux dehors, des bois, où Madame de Sévigné rêveroit à Madame de Grignan fort à son aise. Il est vrai que le Roi m'a nommée Madame de *Maintenon*, (1) que j'ai eu l'imbécillité d'en

(1) - On fait que Louis XIV ne regardoit Madame Scarron que comme une pédante dangereuse, comme une femme gâtée par le commerce d'un Poète. Le Duc du Maine contribua beaucoup à la rétablir dans l'esprit du Roi, par une réponse faite à propos. Louis satisfait de son esprit, ne put s'empêcher de lui dire un jour, *qu'il le trouvoit fort raisonnable. He ! comment ne le serois-je point*, lui dit le Prince, *puisque je suis élevé par la raison même.* Cette réponse valut cent mille francs à la gouvernante. Ayant obtenu & mérité quelques autres bienfaits de ce genre de la part du Roi, Madame Scarron résolut d'acheter une Terre, soit pour y aller vivre en liberté, soit pour changer un nom qui rappelloit toujours des idées burlesques. Elle acheta *Maintenon* qu'elle fit valoir en débauchant des ouvriers Flamands pour y établir des Fabriques de dentelles. Elle y appella des

rougir , & tout auffi vrai que j'aurois de plus grandes complaisances pour lui que celle de porter le nom d'une Terre qu'il m'a donnée.... Le voyage de Barege n'est pas encore fixé ; au retour je serai plus libre & j'aurai le plaisir de vous écrire moins souvent.



ET voilà comme les curieux sont toujours les plus mal informés ! Mon éloignement de la Cour est si peu décidé , que j'y tiens par des liens plus forts que jamais ; non , mon cher Abbé , (l'Abbé Testu) je ne quitterai ce pays que quand vous serez digne d'avoir une Abbaye. Le Roi a dit expressément qu'il ne vouloit désormais que des pieux Ecclésiastiques. (1)

Normands , qui travaillèrent en toilerie ; de sorte qu'elle augmenta le revenu de sa Terre. Ses Vassaux étoient ses enfans. Elle n'exigeoit point ces droits que l'intérêt justifie & que le tems consacre ; aussi son Fermier lui écrivoit-il : *Madame, il faut avouer que pour une femme d'esprit, vous êtes une bête.* Le Roi la vit si satisfaite de sa Terre , qu'il la nomma publiquement *Madame de Maintenon*. Comme il venoit d'avoir la *Valiere*, *Montespan*, *Fontanges*, &c. ses ennemies l'appellent tout bas , *Madame de Maintenant*.

(1) *Ah! vous ne quitterez donc jamais ce pays!* auroit pu s'écrier l'Abbé Testu , si connu par ses galanteries. Ceci me rappelle l'Epigramme du Chevalier d'Acelli , parent de la Pucelle d'Orléans , que son courage , ses malheurs & le Poëme de M. de Voltaire ont rendu si célèbre.

~~~~~

**M**ADAME, ( Madame de Montespan le 13 Mars 1678 ) vous ne pouviez m'annoncer une plus agréable nouvelle que la reddition de Gand. Il y a toute apparence qu'à l'heure qu'il est la Citadelle aura capitulé. Le Roi va revenir à vous, Madame, comblé de gloire..... Le Prince ( le Duc du Maine ) se porte bien; je vais joindre ici la copie d'une lettre qu'il a écrite au Roi.

~~~~~

Du Duc du Maine au Roi.

SIRE, si votre Majesté continue à prendre des Villes, cela est décidé, il faut que je sois un ignorant, car M. le Ragois ne manque

Mon cher frere, disoit Silvie,
Si tu quittois le jeu que je serois ravie!
Ne le pourras-tu point abandonner un jour?
Oui, ma sœur, j'en perdrai l'envie,
Quand tu ne feras plus l'amour.
Ah! méchant, tu joueras tout le tems de ta vie.

Dans une de ces sociétés de gens d'esprit où chacun étoit obligé de fournir son couplet; Madame de Maintenon qui n'en vouloit point à l'Abbé Testu, mais à qui l'Abbé Testu en vouloit, fit par plaisanterie l'Épigramme suivante.

Ça-git un Abbé froid & sec,
Dont la vigueur fut endormie.
Dans les derniers tems de sa vie
Il ne lui restoit que le bec
Dont il piqueroit son amie.

jamais de me faire quitter mes livres quand la nouvelle en arrive, (1) & je ne quitte la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire que pour aller faire un feu de joie.

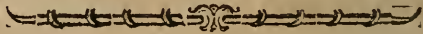
(1) Ce M. le Ragois avoit la mal-adresse, comme on le voit, de faire regarder l'étude à son élève, comme un travail qu'on interrompt les jours de Fête, comme une peine dont on est déchargé quand il arrive une bonne nouvelle, au lieu de le montrer sous l'aspect d'un plaisir, ou même d'une récompense qu'il faut avoir méritée. Nos Instituteurs modernes commencent à penser autrement, si j'en crois tous les plans d'éducation présentés au public depuis quelque tems, & l'*Emile* du moins.... oserai-je le dire? aura produit ce bien-là. Ajouterai-je que ce ne sera pas le seul? Qu'on me permette de rapporter ici une anecdote assez curieuse qui se trouve dans le *Ménagiana*, Tom. 3, pag. 171. « En 1675 » M. le Duc du Maine reçut, en présence de Madame » de Thianges, une chambre dorée, grande comme » une table. On lisoit en grosses lettres, au-dessus » de la porte de cette chambre, *Chambre du sublime*. » On voyoit en dedans une alcôve & un balustre; un » grand fauteuil où étoit assis M. le Duc du Maine, » fait en cire fort ressemblant. Auprès de lui paroissoit » M. de La Rochefoucault auquel il donnoit des Vers » pour les examiner. Mrs. de Marillac & Bassuet étoient » autour du fauteuil. A l'autre bout de l'alcôve, Ma- » dame de Thianges & Madame de La Fayette lisoient » des Vers ensemble. Boileau au dehors du balustre » empêchoit sept ou huit méchans Poètes d'entrer. » Racine étoit auprès de Despréaux, & un peu plus » loin Lafontaine auquel il faisoit signe d'entrer. » Toutes ces figures étoient de cire. Je regrette que Moliere ne se soit point trouvé en si bonne compagnie.





De Madame de Maintenon à Madame de Montespan.

JE vous laisse, Madame, rêver à loisir à votre conquérant; si jamais passion fut pardonnable, c'est celle-là sans doute. Mais je le dirai toujours; il n'en est point de pardonnable devant Dieu, ni même devant les hommes.



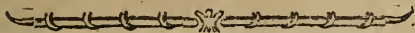
De Madame la Comtesse de Bregy à Madame de Maintenon.

EN vérité, Madame, l'on rachette si bien, par l'ennui de votre absence, le plaisir de vous avoir vue, que je ne puis vous être obligée de la visite que vous m'avez faite. Le monde se montre en vous d'un si beau côté, que j'ai pensé quitter ma solitude pour m'y en retourner, si je ne m'étois souvenue que de tous ceux qui le composent, il n'en est presque point qui vous ressemblent. Cela m'a fait rentrer de bon cœur dans mon hermitage, avec dessein de me servir de la liberté de ma solitude, pour penser souvent à vous.



CONTINUEZ, Mademoiselle, (Ninon de l'Enclos) à donner de bons conseils à M. d'Aubigné, il a bien besoin des soins de

Leontium. (1) Les avis d'une amie aimable, persuadent toujours plus que ceux d'une sœur sévère. Ce que vous entendez dire de ma faveur n'est qu'un vain bruit ; je suis étrangère dans ce pays , sans autre appui que des personnes qui ne m'aiment pas , sans autres amis que des amis intéressés , & que le souffle le plus léger de la fortune tournera contre moi , sans autres parens que des gens qui demandent sans cesse & qui ne méritent pas toujours. Vous jouissez d'une liberté entière ; je vis dans un esclavage continuel. Croyez - moi , ma belle Demoiselle , (car vous la serez toujours) les intrigues de Cour sont bien moins agréables que le commerce de l'esprit.



MADAME de Montespan s'est accommodée avec le Roi , (2) Louvois a fait cela. Elle vint hier chez moi , & m'accabla de

(1) Courtisane Athenienne , fameuse par ses charmes & par ses talens. Elle professa la Philosophie d'Epicure qui l'aima toute sa vie ; elle osa écrire , & elle écrivit avec succès contre l'éloquent Théophraste , le Chef de la Secte Péripatéticienne.

(2) Les brouilleries occasionnées par les remords de l'amant & les hauteurs de la maîtresse avoient fait naître une rupture entr'eux , qui cependant ne dura guere. On juge avec quel empressement on tâcha de mettre à profit cet heureux moment. *Déjà plusieurs Dames faisoient des avances , les unes avec artifice , les autres avec effronterie , dit M. de la Beaumelle. Un Courtisan , un vrai Courtisan , dit au Roi que s'il avoit*

reproches & d'injures. Le Roi nous surprit au milieu d'une conversation qui a mieux fini qu'elle a commencé; il nous ordonna de nous embrasser, & de nous aimer; vous savez que ce dernier article ne se commande pas; il ajouta, en riant, qu'il lui étoit plus aisé de donner la paix à l'Europe, que de la donner à deux femmes.

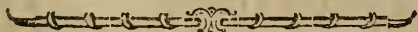


IL n'y a que Dieu qui sache la vérité. . . .
 Il (1) me donne les plus belles espérances;
 mais je suis trop vieille pour y compter. Si

des desseins sur Mademoiselle de Grancey, il le supplioit de se servir de lui, & qu'il y employeroit toute l'autorité d'un oncle & tout le zèle d'un ancien serviteur. . . . L'infâme. . . . Monsieur, lui répondit le Roi, nous sommes trop vieux vous & moi; vous, pour séduire une fille de 15 ans, & moi pour l'aimer. L'estime qu'inspire ici les sentimens honnêtes du Roi, doit elle l'emporter sur le mépris qu'inspire la vile complaisance du Courtisan?

(1) Louis XIV venoit de perdre la Reine: Madame de Montespan avoit perdu l'heureux secret de rajeunir les plaisirs dont elle avoit enivré le Roi; sa passion pour Madame de Maintenon augmentoit tous les jours, avec le respect qu'elle lui inspiroit. Louis éprouvant pour la première fois peut-être, le combat de l'amour & de la vertu, fut pour la première fois embarrassé. Le Comte de Vexin qui venoit de mourir, amena une occasion dont l'amant sut profiter. Madame de Maintenon qui, avoit élevé sa jeunesse, pleuroit amèrement sa mort. . . . Ah! dit le Roi, qu'il seroit doux d'être aimé de quelqu'un qui sait si bien aimer! . . . Le Roi trembla d'en avoir trop dit, & Madame de Maintenon

Madame de Montespan étoit. . . . *Il y a long-tems*, dit-elle, *qu'elle ne s'est pas laissée aller à cette foiblesse*. Ce n'est pourtant point ici qu'on peut se faire une ame forte.... Je le renvoie toujours affligé & jamais désespéré.



L E T T R E S

à M. d'Aubigné. (1)

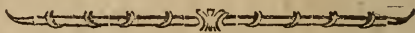
Paris le 3 Janvier 1664:

JE suis bien fâchée, mon cher frere, de n'avoir cette année que des vœux à vous offrir. Je n'ai pas encore payé mes dettes, & vous

feignit de n'avoir pas entendu un aveu qu'elle attendoit depuis long-tems, dit l'Historien de sa vie, qui l'embarraisoit, dont sa vertu murmuroit, & qui faisoit le bonheur de sa vie. Louis oublioit qu'elle n'étoit plus jeune, & ne desiroit pas qu'elle le fût. Tout ce qui peut être beau sans fraîcheur l'étoit encore en elle. Les mains, les bras, parfaits, le bas du visage d'un agrément infini; la taille à effacer les plus régulières de la Cour; les yeux si vifs & si brillans, qu'on devoit ce qu'elle alloit dire; Le sourire si juste qu'on devoit ce qu'elle avoit dit; le visage d'une si éclatante blancheur & si plein d'ame, que le feu sembloit sortir du milieu des neiges; l'esprit le plus jeune du monde; la gorge encore si belle, qu'une troupe de masque passant par une porte où Madame de Maintenon se trouvoit, un d'eux ne peut s'empêcher de permettre à ses mains quelque témérité. *Ah! s'écria-t-elle, c'est Monseigneur! lui seul en France est assez hardi pour cela.* Et c'étoit lui.

(1) Charles d'Aubigné, frere de Madame de Maintenon, fit ses premières armes dans le Régiment du

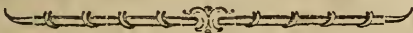
sentez bien que c'est-là le premier usage que je dois faire de ma pension ; & vous haïriez des étrennes données aux dépens de mes créanciers. . . . Votre dissipation me perce le cœur ; je vous parle en amie , soyez délicat sur le choix de vos amis ; appliquez-vous à votre devoir ; aimez Dieu ; soyez honnête homme ; prenez patience , & rien ne vous manquera. Adieu , mon cher frere , je ne serai heureuse qu'autant que vous le ferez , & vous ne le ferez qu'autant que vous ferez sage.



JE suis fachée que votre valet-de-chambre vous ait volé , & encore plus de ce que M. Barillon me mande que vous lui paroît-

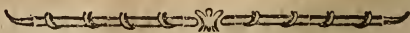
Cardinal Mazarin dont il fut Enseigne , & dans celui du Roi où il fut Lieutenant. Louvois sans cesse importuné par Madame de Maintenon , lui donna deux Compagnies & un Gouvernement en Hollande. Du Gouvernement d'*Amersfort* , il passa à celui de *Berfort* , en Alsace ; il s'y fit aimer & s'y ruina. Sa sœur paya ses dettes. . . . Ses mœurs n'étoient pas plus réglées que ses dépenses ; son choix avilissoit encore ses foiblesses. C'est aux infâmes objets de l'incontinence publique qu'il sacrifioit son tems , son or & sa santé. Désespérant que l'âge pût corriger les vices de son frere , Madame de Maintenon crut que le mariage en pourroit venir à bout ; différens partis très-avantageux qu'on lui proposa furent refusés , par des motifs aussi frivoles que nuisibles à ses intérêts. Enfin le 23 Février 1678 , il épousa Damoiselle Genevieve Pietre , fille de Simon-Pierre Pietre , Conseiller du Roi en ses Conseils , &c. & de Dame Marguerite Leclerc de Château-du-Bois.

sez triste par vos lettres. Vous savez qu'il ne faut que cela pour nous brouiller. Réjouissez-vous donc ; dépensez vos vingt mille francs cette année , & faites-vous une compagnie merveilleuse ; choisissez de vieux Cavaliers bien faits , bien montés , & ne vous piquez pas d'avoir plus de rubans que les autres. Appliquez-vous à votre métier ; connoissez tous vos Cavaliers & tous vos chevaux.... Je serai contente de vous , pourvu que votre Compagnie soit belle. Je vous fais faire un lit , à très bon marché ; foyez le mieux monté & le plus mal couché des Capitaines du Régiment.



V O U S êtes admirable de croire que je ne vous aime plus , parce que je vous ai grondé ; c'est précisément la marque la plus sûre de ma tendresse , & je suis très-piquée que vous vous connoissiez si mal en amitié. J'ai bien de la joie de ce que vous me paroissiez content de ce que le Roi a fait pour vous. Le Gouvernement d'*Amersfort* est un chemin à autre chose ; faites-y donc votre mieux pour le service d'un Roi , qui , comme homme , le mérite si bien. Il doit y avoir du plaisir à servir un Héros & un bienfaiteur. Dites à *M. de Luxembourg* que s'il veut que je vous fasse recommander à lui , je le ferai , mais qu'en attendant j'ai beaucoup de reconnoissance de ce qu'il a fait de lui-même. Faites des merveilles , mon cher frere , & songez que dès

qu'on n'est pas assez dévot pour être Capucit,
il n'est rien de plus beau que de se faire tuer.



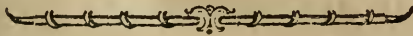
O N m'a rapporté sur votre compte des plaines qui ne vous font pas honneur. Vous maltraitez les Huguenots ; vous en cherchez les moyens ; vous en faites naître les occasions ! cela n'est pas d'un homme de qualité. (1) Ayez pitié des gens plus malheureux que coupables ; ils sont dans des erreurs où nous avons été nous-mêmes , & d'où la violence ne nous auroit jamais tirés. (2) Henry IV a professé la même Religion. Ne les inquiétez donc point ; il faut attirer les hommes par la douceur & la charité. *Jesus-Christ* nous en a donné l'exemple , & telle est l'intention du Roi. (3) C'est à vous à contenir le monde dans l'obéissance , c'est aux Evêques & aux Curés ,

(1) De qualité est de trop.

(2) Il eût été à désirer que Madame de Maintenon n'eût jamais renoncé à cette douce morale dont les principes commencent à devenir le *Code* de tous les gens de bien ; pourquoi démentit-elle dans sa conduite , la douceur qu'elle recomandoit dans ses écrits ? . . . Ce problème n'en sera pas un pour qui connoît les loix que notre intérêt nous force si souvent de violer. Il y a si loin de nos principes à nos actions !

(3) Il faut avouer , en gémissant , qu'elle a été on ne peut pas plus mal suivie. Si le Roi avoit eu connoissance des horreurs qu'on commettoit en son nom , après avoir mêlé ses larmes au sang de ses Sujets égorgés par des ordres subalternes , il eût fait enchaîner les tygres qui dévoreroient son peuple. Si j'étois Roi , je ferois

à faire des conversions, par la doctrine & par l'exemple. Ni Dieu, ni le Roi, ne vous ont donné charge d'ame; sanctifiez la vôtre, & soyez sévère pour vous seul.



VIVEZ bien avec ceux qui vous aiment; ne vous plaignez jamais de vos ennemis, n'en parlez pas même; ne cherchez & ne fuyez personne; soyez affable sans bassesse; mais il est inutile de vous le recommander, vous n'êtes déjà que trop glorieux. Ecrivez-moi les moindres détails; des riens, mon amitié en fera des choses.



MON amitié pour vous, mon cher frere; me fait souhaiter que vous ne vous soyez pas marié simplement pour avoir une femme chez vous. Faites de la vôtre un Etre raisonnable; sa jeunesse me donne des espérances; si vous ne détruisez pas de près ce que je ferai de loin, nous la formerons. C'est une fille-unique, fille gâtée, il faut que le mariage la corrige, elle a de la piété, qu'elle en ait encore davantage. 1) En cela votre intérêt est conforme

mettre cette lettre dans les Régistres de la Sorbonne, comme on fait enregistrer un Edit au Parlement. Si ce n'est pas la plus belle, c'est sûrement la plus utile de toutes celles de Madame de Maintenon.

(1) C'est bien là Madame de Maintenon. Hé! comment n'auroit-elle point aimé, loué, recommandé la

à celui de Dieu ; car quoique laide , elle trouveroit encore des amans. Qu'elle ne se donne point les airs d'une grande Dame , ce seroit un grand ridicule pour elle ; ne l'abaïsez pas trop , c'en seroit un grand pour vous. Nulle familiarité avec les hommes , elle est très-dangereuse ; les Provinciaux *patinent* (1) volontiers , ils se jettent grossièrement sur le lit d'une femme. Elle parle mal , inconvenient léger , car le Français s'apprend fort vite ; elle aime fort sa petite personne , mais elle est d'un âge à se couvrir de verd & d'incarnat , car négligée , elle seroit très mal. *Trois heures au miroir tous les matins !* dites-vous , c'est trop de deux. Donnez lui une certaine somme par année pour ses habits ; c'est prévenir les querelles qui brouillent toutes les familles. Je suis fachée qu'elle ait deux Demoiselles. . . . Deux Demoiselles pour servir cette petite femme ! quand elles seroient sur le pied de servantes , ce qui n'arrive jamais , ce seroit un grand ridicule ; mais ce mal est fait , n'en parlons plus. Madame d'Aubigné me paroît modeste ; laissez lui cette pudeur qui lui va si bien , & que tant d'insensés maris

piété ? Toutes les vertus dont elle est la mere , formerent le cortège de l'amour qui la plaça sur les degrés du trône.

(1) Madame de Maintenon ne prévoyoit pas qu'on dût un jour imprimer ses lettres ; ce mot qu'une femme modeste ne se permettoit pas , en est la preuve. Peut-être que de son tems les mœurs étoent plus pures , & alors le langage l'étoit moins , comme cela s'est toujours vu.

ôtent

ôtent les premiers à leur femme. Elle me parut embarrassée ici de voir prendre la chemise à *M. le Duc du Maine* ; j'en suis ravie. Qu'elle ne s'habille jamais devant les hommes ; qu'elle fasse tous les jours la priere en public ; comptez que l'on doit cet exemple à ses domestiques. Ici , où l'on fait le mal avec tant d'effronterie , & le bien avec tant de négligence , on ne manque point à ce devoir. Elle est glorieuse , on la respecte par rapport à nous ; si on lui persuade qu'on la respecte par rapport à elle-même , vous en ferez la plus impertinente créature du monde ; sur-tout ne la voyez pas trop , accoutumez-la à se passer des plaisirs si vous ne voulez pas vous en lasser bientôt ; qu'elle apprenne à demeurer chez elle , à lire de bons livres & à travailler.

Vous trouverez peut-être bizarre qu'une femme qui n'a jamais été mariée vous donne tant de leçons sur le mariage ; mais j'ose vous dire que la grande confiance qu'on a toujours eu en moi , m'en a plus appris que n'auroit fait ma propre expérience. J'ai toujours vu que les grandes aversions ne naissoient que de bagatelles qui revenoient souvent. Il n'y a qu'à se livrer peu , dans les commencemens , à l'amitié , à s'observer , à se respecter mutuellement , & tout va bien dans la suite. Je voudrois vous voir heureux , & c'est pour y contribuer que je m'enfonce dans ces détails. Réglez votre dépense , c'est notre vanité qui étend nos besoins ; la nature ne nous en donne que d'aisés à satisfaire : un bon lit , une bonne table abon-

dante, un équipage ; que voulez-vous de plus ? L'état où nous avons été doit nous faire goûter celui où nous sommes. Comparez ce que vous êtes né, avec ce que vous êtes devenu, & je vous défie de ne pas vous trouver heureux. Vous excitez déjà assez les murmures de l'envie, mettez-la dans son tort en renonçant à ces dépenses qui vous font si peu d'amis, à ces airs de Seigneur, qui vous ont attiré tant de ridicule. Qui s'est le plus moqué de vous ? Ceux à qui vous avez donné le plus magnifique repas.

Votre famille sera la mienne, mais elle me deviendra étrangère quand je vous verrai prendre un ton qui vous ruinera. Je ne suis pas plus avare que vous, mais j'aurois cinquante mille livres de rente, que je n'en aurai pas le train d'une grande Dame, ni un lit galonné d'or, comme Madame de la Fayette, ni un valet de chambre comme Madame de Coulanges. Le plaisir qu'elles en ont, vaut-il les railleries qu'elles en essuient ? M. le Chancelier, son oncle, est plein de modération, & le Roi l'estime.

Souvenez-vous encore de ne jamais parler ni en bien, (1) ni en mal de votre femme ; c'est le plus sot des personnages. Ne l'entretenez point de vos bonnes fortunes (2) ni de votre galan-

(1) Une Dame disoit à son mari : *Je vous en prie, Monsieur, ne parlez jamais de moi devant le monde, car si vous en dites du bien on ne vous croira pas, si vous en dites du mal on vous croira.*

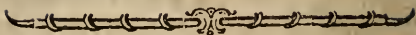
(2) Quoi ! la sévère Madame de Maintenon ne con-

terie. C'est un oison, mais vous n'êtes pas sur vos gardes, vous vous échappez, & pour lors elle vous croit ou elle ne vous croit pas; si elle ne vous croit pas, elle vous méprise, si elle vous croit, elle répète tout. Votre femme avoit besoin d'un plus long séjour ici, pour se rendre propre aux honnêtes gens; elle paroît douce, ses défauts sont ceux de son éducation.

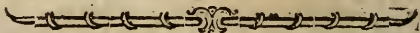
Il y a dans ma chambre vingt personnes; trois enfans & dix chiens. J'ai du loisir, mais point de repos. Donnez une somme par an à votre femme, c'est le seul moyen de l'empêcher de mettre vingt écus pour avoir des *heures* couvertes de vaisselle d'argent. Je vous conseillerois mille francs, si elle n'en avoit dépensé quatre mille en quatre jours. Quand je lui parlai de robe-de-chambre unie pour cet Été, elle me répondit : *Quoi! sans or & sans argent!* Qui n'eût cru qu'elle en avoit toujours été couverte? & hier elle ne savoit ce que c'étoit. Si vous m'informez de sa conduite, je lui ferai des présens, ou des réprimandes. C'est un enfant, il faut la conduire en enfant. (I)

damne point les *bonnes fortunes* de son frère, elle ne blâme que l'aveu indiscret qu'il en pourroit faire à sa femme!

(I) Cette longue lettre dont on ne donne ici que le précis, a le mérite de faire singulièrement connoître le caractère de Madame de Maintenon, celui de M. & Madame d'Aubigné. J'ai lu autrefois je ne fais quel gros volume, intitulé *La vie des gens mariés*, & ce gros volume contenoit moins d'instructions utiles, moins de connoissance du monde & du cœur humain, que la lettre dont on vient de lire les fragmens.



ON ne peut être plus inquiète que je ne le suis de la petite vérole de ma sœur (Madame d'Aubigné) je souhaite de tout mon cœur que son teint puisse s'en sauver ; j'espère beaucoup de sa jeunesse. Nous ne craignons pas tant la petite vérole que vous le pensez ; il y a longtemps que je suis aguerrie contre tous les maux. Je vous recevrai ici (à Maintenon) quand vous y viendrez ; bon prétexte pour ne pas voir le monde. Madame d'Aubigné y demeurera si elle veut ; toutes les fois qu'on me dit qu'elle n'aime que Dieu & vous , je suis si ravie , que je me livrerois volontiers à l'inclination que j'ai de la gâter.



(I) J' A VO I S résolu de vous voir aujourd'hui (Mad. d'Aubigné) mais puis-je répondre un moment de moi ? Madame de Montepan a voulu profiter de ce beau soleil pour

(I) Cette lettre , dit l'Editeur de celles de Madame de Maintenon , a déplu à quelques personnes ; je l'aurois supprimée si elle n'avoit plu à d'autres d'un goût aussi fin , quoique moins frivole. C'est une lettre de caractère , elle donne une idée juste du luxe & du prix des denrées de ce tems-là. Enfin il y a je ne fais quel plaisir à entendre parler de ménage à une femme qui devoit régner.

Vous verrez dans le cours de cet Ouvrage que Madame de Maintenon *racommodoit ses chemises* après avoir régné.

voir Noify.... Je vous promets un laquais fort grand , les petits ne sont bons à rien ; s'il vous déplaît , chassez-le , si son successeur a le même malheur , chassez-le aussi jusqu'à ce que vous en ayez trouvé un bon. J'en ai deux très inutiles que je vous prêterai ; il vous faut un bon feu , de la gelée & peu de train ; quatre chevaux vous suffiront. Je vous écris tout ce qui me vient dans la tête , non pour vous gêner , mais pour vous instruire ; vous croirez bien que je connois Paris mieux que vous ; dans ce même esprit , voici , ma chere sœur , un projet de dépense tel que jè l'exécuterois si j'étois hors de la Cour. Vous êtes douze : Monsieur & Madame , trois femmes , quatre laquais , deux cochers , un valet-de chambre.

Quinze liv. de viande à 5 sols la liv.	3 liv.	15 s.
Deux pieces de rôti	2	10
Du pain	1	10
Le vin	2	10
Le bois	2	10
Le fruit	1	10
La bougie	0	10
La chandeile	0	8

14 liv. 13 s.

Je compte 4 sols en vin pour vos quatre laquais & vos deux cochers , c'est ce que Madame de Montespan donne aux siens. Si vous aviez du vin en cave , il ne vous coûteroit pas 3 sols ; j'en mets 6 pour votre

valet-de-chambre , & 20 pour vous deux qui n'en buvez pas pour trois.

Je mets une livre de chandelle par jour , quoiqu'il n'en faille pas une demi-livre. Je mets 10 sols en bougie , il y en a six à la livre qui coûte 1 liv. 10 sols & qui dure trois jours,

Je mets 2 liv. pour le bois , cependant vous n'en brûlez que trois mois de l'année & il ne faut que deux feux.

Je mets 1 liv. 10 sols pour le fruit ; le sucre ne coûte que 11 sols la livre , & il n'en faut qu'un quarteron pour une compôte.

Je mets deux pieces de rôti ; on en épargne une quand Monsieur , ou Madame , dîne ou soupe en ville ; mais aussi j'ai oublié une volaille bouillie pour le potage. Nous entendons le ménage ; vous pouvez fort bien , sans passer 15 livres , avoir une entrée , tantôt de saucisses , tantôt de langues de mouton , ou de fraise de veau , le gigot bourgeois , la pyramide éternelle & la compôte que vous aimez tant.

Cela posé & que j'apprends à la Cour , ma chere enfant ; votre dépense ne doit pas passer 100 liv. par semaine ; c'est 400 par mois ; posons 500 afin que les bagatelles que j'oublie ne se plaignent point que je leur fais une injustice. 500 liv. par mois font :

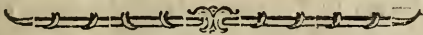
Pour votre dépense de bouche . . .	6000 liv.
Pour vos habits	1000
Pour loyer de maison	1000
Pour gages & habits de vos gens . .	1000
Pour habits, Opéra & magn. de M. .	3000

12000 liv.

Tout cela n'est-il pas honnête ? & le reste de votre revenu ne peut-il suffire à certains extraordinaires qu'on ne peut prévoir ou éluder, comme quelques grands repas, l'entretien de deux carosses, l'acquit de quelques petites dettes ? Cent pistoles suffiront pour vos habits. Ne vous piquez pas de rendre les festins somptueux qu'on vous donne, je prends sur moi toutes ces vilainies-là. Si de tout ce que je vous ai dit un mot peut vous être utile, je n'aurai nul regret à ma peine, & du moins je vous aurai appris à ne pas dédaigner le ménage. En lisant ce projet, peut-être me trouverez-vous avare, essayez-en & l'on vous trouvera très-magnifique.

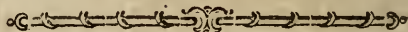


JE ne suis point Dame d'Atour ; M. de Villette dit que *je ne suis que Dame d'Honneur*, & cette charge-là n'est point embarrassante. Quand la Maison de Madame la Dauphine sera déclarée, vous le saurez des premiers ; jusques-là moquez-vous de tout ce que vous entendrez dire ; ces bruits sont répandus par des gens mal intentionnés, que le mépris seul fait taire ; ne pensez donc plus à ce que vous appelez ma faveur.



IL ny a rien de nouveau dans le déchaînement que l'on a contre moi ; comme je suis fort glorieuse, les premiers mouvemens sont

violens , mais je me dis fort vite ce que la raison dit fort tard à ces fournois qui n'osent éclater... Toutes ces agitations sont calmées, calmez-vous aussi. Je vous défie de recevoir mon meuble de velours d'aussi bon cœur que je vous le donne... Je parlerai pour vous (son frere) à M. Colbert, quelque mal satisfaite que je sois de lui, il en sera plus porté à ne pas me refuser... Ne parlez de ma faveur ni en bien ni en mal, rien n'est si près de la faveur que la disgrâce... Ne prenez point feu sur le mal que vous entendez dire de moi : on est enragé, on ne cherche qu'à me nuire ; si on ne réussit pas, nous en rions ; si on réussit, nous souffrirons avec courage. Songez à l'état où nous étions autrefois pour nous trouver heureux dans celui-ci.



JE vous envoie (à son frere) 949 liv. que vous ne voulez pas que je vous doive ; j'ai du loisir & je vous le donne. Je reviendrai de ce voyage (de Calais) aussi grasse que je l'étois à mon retour de Scheléstadt. (1) Mes mulets sont admirables, je trouve toujours mon lit arrivé avant moi ; je fais fort grande chere, je suis gaie, désœuvrée, gourmande & mal vêtue. Je m'intéresse uniquement à vous, je ne vous le dis ni souvent, ni tendrement ; mais vous me connoissez, je ne suis ni doucereuse ni importune.

(1) Où elle avoit été recevoir Madame la Dauphine, dont on venoit de la faire seconde Dame d'Atour.

MON équipage va bien , ma fanté comme mon équipage , & mon enjouement comme ma fanté ; je vous suis très-obligée d'en avoir été en peine. Rien n'est plus agréable que de se bien porter & de savoir qu'il y a des gens qui craignent qu'on ne se porte mal... Voilà deux lettres que je reçois de votre femme , (Mad. d'Aubigné) j'y ferois réponse de bon cœur , faites - la pour moi ; ce ne seroit que des remercîmens , & elle peut prétendre de vous des amitiés.

JE demande tous les jours à Dieu , ma chere enfant , (Mad. d'Aubigné) qu'il vous conduise dans ses saintes voies ; on ne fait pas ces vœux-là dans le monde , je les fais au milieu de la Cour où il ne faut qu'être , pour haïr le monde & ses plaisirs ; croyez , ma fille , que toutes les choses que vous vous figurez si délicieuses , & que vous m'enviez peut-être , ne sont que *vanité & affliction d'esprit*. La Cour est comme ces perspectives , qui veulent être vues dans l'éloignement. J'approuve fort que vous ne vous exposiez pas aux visites ; si le monde ne vous gâtoit pas , il vous ennuieroit ; ne faites pas de nouvelles liaisons , connoissez avant que d'aimer. Je suis votre sœur , votre mere , votre amie.

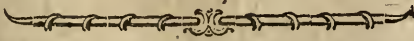
J'AI été si accablée de visites à Nancy que je n'ai pu vous écrire. Je me porte bien ; quand j'ai mon lit je me trouve toujours bien logée , & je l'ai. . . . Faites préparer mon appartement à mon gré ; cela n'est pas aisé , mais pour moi vous feriez quelque chose de bien plus difficile. Il me faut un feu doré , que la grille en soit très-grosse ; j'aime le grand feu préférablement à toute autre délicatesse.

LE Roi tomba de cheval avant hier à la chasse ; vous jugez bien que chacun fut alarmé à proportion de son amitié , & que je ne le fus pas le moins. . . . Je crois qu'il ne demeurera des Huguenots en Poitou que nos parens. Il me paroît que tout le peuple se convertit, bientôt il sera *ridicule* d'être de cette Religion-là. (1) Madame d'Aubigné devoit bien

(1) Hé ! plutôt à Dieu qu'on n'eût employé que cette seule arme ! Le Français qui brave la violence & craint le ridicule , auroit renoncé facilement à une Religion qu'on eût rendu plaisante. Des Vaudevilles eussent converti plus de monde que le sabre des Dragons.

» C'est ainsi que M. Languet , Curé de Saint Sulpice ,
 » chassa des convulsionnaires qui se donnoient en spec-
 » tacle dans une maison de la Paroisse. Il auroit pu ar-
 » mer le Gouvernement contr'eux ; il prit une voie plus
 » douce & plus sûre. Mes enfans , dit-il au Prône , c'est
 » aux bonnes gens , aux gens simples que je m'adresse ;
 » il y a dans telle maison (qu'il leur désigna) des mal-

convertir quelques - uns de nos jeunes parens. (1)



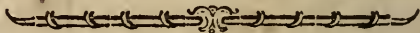
VOUS avez bien fait de montrer Bourdeaux à Madame d'Aubigné , & de montrer

» heureux qui ont perdu l'esprit ; arrêtez-vous lorsque
 » vous passerez devant leur domicile , & dites à genoux
 » un *pater* & un *ave* afin qu'il plaise à Dieu de leur re-
 » mettre le cerveau. Les beaux esprits sourirent à la
 » bonhomie du Pasteur ; les grands ne daignerent pas
 » l'écouter ; mais le peuple courut à la maison qu'il
 » avoit marquée , se jeta à genoux , & récita les prie-
 » res. Les personnes qui vouloient passer , & qui avoient
 » de la peine à percer la foule , demandoient quel sujet
 » assembloit tant de mondes au milieu de la rue ; nous
 » prions Dieu , répondoient les ames dévotes , pour des
 » malheureux qui habitent cette maison , & à qui l'es-
 » prit à tourné. Ces fanatiques qui auroient couru à
 » l'échaffaut , ne purent tenir contre ce ridicule & dis-
 » parurent. Ce Languet étoit un homme plus singulier
 » que célèbre , faisant de grandes choses avec des petits
 » moyens , n'ayant qu'un but & se frayant mille che-
 » mins à la fois pour y arriver ; esprit fécond en res-
 » sources , profond dans la science des détails , qualité
 » qui s'allie peu cependant avec le génie. »

Cete note est d'un de mes amis , dont le talent pour écrire l'histoire est connu par l'Ouvrage intitulé , *L'honneur Français*.

(1) Quel Apôtre que cette Madame d'Aubigné , si nous en jugeons d'après le portrait que Madame de Maintenon nous en a fait elle-même ! mais dans ce tems-là , l'intérêt avoit mis le zele convertisseur à la mode , & les femmes suivoient cette mode comme toutes les autres. C'est dommage que cette pieuse folie n'ait pas duré plus long-tems. Les billets doux eussent été supprimés , on n'eût plus reçu que des billets de confession.

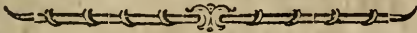
M^{lle} de la Carte à Bourdeaux. Ne vous chagrinez point sur votre fortune ; vous êtes né Gentilhomme , (son frere) mais sans un fou. Vous voilà dans un lieu délicieux , vous avez quinze mille livres de rente , de l'esprit & de la réputation ; vous pouvez venir à Paris quand il vous plaît. J'embellis tous les jours un beau château & une belle terre (Maintenon) pour vous & vos enfans : vous avez fait votre devoir dans votre jeunesse , passez votre vieillesse en joie & en paix ; jouissez de tout , soyez homme de bien & préparez-vous à la mort le plus gaiement que vous pourrez ; (1) ne vous livrez point à votre mélancolie , & songez que vous portez en vous-même l'ennemi de votre tranquillité & de votre bonheur.



ON travaille à mes jardins , on fait des canaux , & Maintenon sera fort joli. J'ai grande envie de vous y faire mauvaise chere , il m'en coûteroit trop pour la faire bonne. (à son frere) Vous savez que j'ai bu toute honte là-dessus ; vos gens seront au cabaret pour l'exemple , & si vous me fâchez par économie. Enfin vous me verrez continuer toutes les avarices que j'ai commencées & dont vous avez l'im-

(1) Quelle douce Philosophie ! quelle peinture du bonheur ! Ceux qu'elle enchantera seront dignes d'en jouir. N'est-il pas étonnant d'entendre cette femme si pieuse , & quelquefois même si dévote , prêcher la morale qu'Epicure enseignoit dans ses jardins à ses amis ?

bécilité de rougir; mais aussi vous verrez un Hôpital bien entretenu, des Manufactures florissantes; mes *Vieilles* bien vêtues, & notre école de charité qui va fort bien. Madame de Montespan habille les pauvres & les Autels. (1)]



MADAME la Dauphine a eu un petit retour de fièvre qu'on ne peut remarquer que dans une Dauphine..... Vous auriez la tête bien prête à tourner, si vous comptiez pour quelque chose ce que l'on vous dit sur mon compte. Vous m'apprenez de singulieres nouvelles sur ma faveur; les nouvellistes en savent plus que la favorite. On est peu instruit de mes projets, hé, comment le seroit-on? je n'en ai aucun; mon étoile est d'être éternellement contrainte, mais mon humeur est de me contraindre le moins que je puis & de ne contraindre jamais personne.... Laissez dire Madame de Fontenai, (2) on parle mal des plus grands Princes du monde. Je suis sur le théâtre, il faut bien qu'on me siffle & qu'on m'applaudisse.

(1) Et voilà ce que peut-être elle n'eût pas fait, si elle n'avoit voulu expier les délices de ses péchés. L'amour conduit aux pieds des Autels, & le remords se sauve dans le sein des pauvres. Un second trait achevera le portrait de Madame de Montespan. Effrayée par le bruit du tonnerre, elle avoit coutume de faire étendre une jeune fille sur son corps, persuadée que le Ciel en respectant l'innocence de cet enfant, la mettroit à l'abri de la foudre.

(2) A qui la jalousie avoit fait tenir quelques propos que Madame de Maintenon méprisa.

IL y a long-tems que le petit de Murçai (son neveu) est Catholique. M. de Saint-Hermine est arrivé aujourd'hui , il me donnera plus de peine. J'aurai dans peu de jours Mesdemoiselles de Saint-Hermine , de Caumont & de Murçai , (1) j'espere que je n'en manquerai pas une ; (2) mais j'aime Minette (depuis Mad. de Mailly) que j'ai vue à Cognac ; si vous pouviez me l'envoyer je la convertirois aussi , il n'y a pas d'autre moyen que la violence. On sera si affligé dans la famille de la conversion de Murçai , qu'on ne me confiera plus personne ; il faudroit donc que vous obtinsiez d'elle de m'écrire qu'elle veut être Catholique , vous m'enverriez cette lettre-là , & j'y répondrois par une lettre de cachet. (3)

(1) Mademoiselle de Murçai , fille de Monsieur de Villette , & niece à la mode de Bretagne de Madame de Maintenon. Elle épousa le Comte de Caylus dont la fortune n'étoit pas brillante. Elle fut Calviniste , Quiétiste , Janséniste , Déiste , & d'opinion en opinion , elle revint enûn à celle qui les fixe toutes par une foi aveugle. C'est à elle à qui les Arts & les Lettres doivent M. le Comte de Caylus , mort à Paris le 5 Septembre 1765.

(2) Ne semble-t-il pas entendre un *chasseur* , joyeux , d'avoir tendu ses filets , dans lesquels il est sûr que viendront se prendre tous les oiseaux du canton ? *j'espere que je n'en manquerai pas une !*

(3) On laisse faire au lecteur éclairé les réflexions que ce petit fragment ne peut pas manquer de faire naître. *Quand la vérité est dangereuse , dit un de nos Ecrivains , elle a le silence pour asyle*

J'AI reçu une lettre de vous (de son frere) pleine de complimens & de remerciemens : je n'en veux point ; je suis contente pourvu que vous le soyez & que vous fassiez un bon usage de tous les biens qui vous arrivent ; ils ne sont pas inépuisables ; c'est un ruisseau que le moindre tems de sécheresse peut tarir.... L'idée que vous vous faites de Ruel (1) est assez juste, c'est un lieu où je me divertis fort , Dieu bénit tout ce qui s'y fait ; le succès passe nos espérances ; la police feminine y triomphe. Point de nouvelles , ma santé est bonne & mon visage mauvais , c'est Ruel & Versailles.

ON vient de m'apprendre que Messieurs les Echevins de Cognac (dont le frere de Mad. de Maintenon étoit Gouverneur) ont un petit démêlé avec les Dames de la Charité pour l'emploi des fonds destinés aux pauvres. Ce n'est point à moi à le juger , mais je vous prie , mon cher frere , d'être , autant que votre conscience le voudra , dans les intérêts des Dames de la Charité. Il est si difficile que les pauvres aient tort ! soit dit , sans corrompre votre intégrité.

(1) Ruel fut le berceau de S. Cyr ; c'étoit une maison que Madame de Maintenon donna à une Religieuse Ursuline , qui , pour remplir son vœu d'instruction , rassembloit tous les enfans du voisinage à qui elle enseignoit les élémens de la doctrine Chrétienne.

LE Roi a été reçu à Maintenon par *Nanon* & *Lacouture* qui s'en acquitterent fort bien. J'en étois parti deux heures avant qu'il y arrivât; il le trouva fort joli. Le jardin commence à s'accommoder, les arbres & les palissades sont assez grandes, & sans les inondations de l'hiver, le potager seroit beau. Ma Manufacture le divertit fort; outre mes Normands, pour faire de la toile, il vient de m'arriver vingt-cinq Flamands pour le linge ouvré comme celui de Courtrai où j'ai débauché des ouvriers. Charlot (1) est si embelli & si sage, que je ne le reconnus pas; il a beaucoup d'esprit, & la mémoire de sa race; la Reine lui demanda qui il étoit: il répondit, *un petit Gentilhomme que Madame de Maintenon fait élever*

VOUS avez raison de croire que je suis fort affligée de la mort de la Reine, (2) personne n'en a de plus justes raisons; je les sens toutes

(1) Fils naturel que M. d'Aubigné eut d'une de ses maîtresses. Il fut élevé à Maintenon; cet enfant à qui on trouvoit *beaucoup d'esprit* dans son jeune âge, mourut de misère, tant il fut incapable de tout.

(2) Marie Thérèse, Infante d'Espagne, née le 20 Septembre 1638, mariée à Fontarabie le 4 Juin 1660, Régente en 1667 & 1671, durant les voyages de Flandres & Hollande, morte à Versailles le 30 Juillet 1683, âgée de quarante-cinq ans; un moment avant de mourir

très-

très-vivement , & la douleur du Roi est une terrible augmentation à la mienne... Vous aurez sans doute appris qu'avant d'être consolé de la mort de la Reine , nous avons eu à trembler pour le Roi , & que nous lui avons cru le bras cassé : il n'a été que démis , & graces à Dieu il est si bien rétabli , qu'il n'y a plus rien à craindre. Cet accident l'a fait voir aussi ferme dans sa douleur que dans toutes ses autres actions ; il y a peu de différence de son sang froid à celui de ce Philosophe qui disoit : *je vous avois bien dit que vous me casseriez la jambe. (1)*

elle tira sa bague de son doigt & la donna à Madame de Maintenon ; soit par un secret pressentiment de ce qui devoit arriver, dit M. de la Beaumelle , soit pour lui laisser une marque non suspecte de son estime , ou pour indiquer au Roi le choix qu'il devoit faire s'il s'élevoit un jour au dessus du préjugé. Elle avoit conservé en France toute la fierté Espagnole. Un Confesseur l'interrogeant un jour sur les péchés de sa vie passée , lui demanda naïvement , si avant son mariage elle n'avoit pas eu des desirs. Oubliant qu'elle étoit aux pieds d'un homme qui tenoit la place de J. C. Elle répondit : *Hé non , il n'y avoit point de Roi à la Cour de mon pere.*

(1) Epictete , Philosophe Stoïcien , esclave d'Epaphrodite. Epictete esclave ! « C'est que nous ignorons , » dit M. Diderot , ce que c'étoit quelquefois qu'un esclave chez les Grecs & chez les Romains. Tout brave » citoyen qui étoit pris les armes à la main , combattant » pour sa patrie , tomboit dans l'esclavage , étoit conduit à Rome la tête rase , les mains liées & exposé à » l'encan sur une place publique , avec un écriteau sur » sa poitrine qui marquoit son savoir faire. Dans une de » ces ventes barbares , le crieur ne voyant point d'écriteau à un esclave qui lui restoit , lui dit : *Et toi , que fais-tu ?* L'esclave lui répondit : *Commander aux hommes*

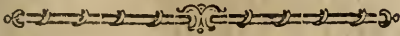


JE ne vous aurois jamais cru si inquiet sur ma santé ! L'hiver s'est passé avec si peu de plaisir, & mes migraines m'ont si fort tourmentée que j'ai toujours été ou à lutter dans mon lit contre la douleur ou contre l'ennui dans les appartemens du Roi ; la Layette doit être arrivée, (Mad. d'Aubigné étoit à la veille de faire ses couches) elle n'est pas magnifique, vous savez que je me pique d'avarice.... La guerre m'afflige ; le Roi doit partir pour l'armée le dix d'Avril, (en 1684) cela est encore bien éloigné (la date de la lettre de Madame de Maintenon est du premier de Mars) & mon attachement me le rend présent. Madame la Dauphine a déclaré qu'elle veut aller sur la frontiere pour être plus près des nouvelles ; elle a raison, mais ces petites consolations ne m'empêchent pas d'envisager la guerre comme un grand malheur.... Consoloz-vous du retardement des couches de

» mes. Le crieur se mit à crier : *Qui veut un maître ?*
 » & il crie peut-être encore. Ce qui précède suffit pour
 » expliquer comment il se faisoit qu'un Epictete, ou tel
 » personnage de la même trempe se rencontrât parmi la
 » foule des captifs, & qu'on entendît autour du Temple
 » de Janus ou de la statue de Marfias : *Messieurs, celui-*
 » *ci est un Philosophe. Qui veut un Philosophe ? à deux*
 » *talens le Philosophe ! une fois, deux fois.... Adjugé.*
 » Un Philosophe sous *Séjan* trouvoit moins d'adjudica-
 » taires qu'un Cuisinier. »

Voy. le Disc. sur Terence dans les Variet. litt. Tom. 4. pag. 93 & suiv.

Madame d'Aubigné, les héros sont au moins dix mois dans le sein de leur mere.



JE vous félicite de l'heureux accouchement: Je sens déjà quelque chose de fort tendre pour ma niece; je vous prie qu'elle ne demeure pas unique, afin que je puisse l'avoir quand quel- qu'autre enfant vous amusera... Qu'il ne lui arrive point d'accident dans la figure, j'aime- rois mieux qu'elle mourût que de la voir dif- forme... J'ai eu l'honneur d'être dans le car-rosse du Roi, c'est un grand plaisir, mais tou- jours accompagné de quelques contraintes. Dites à la nourrice qu'elle nourrit mon héritiere.



EN apprenant que vous étiez pere, j'ai dit : voilà un enfant qui les unira. J'apprends avec douleur que son humeur vous choque (l'hu- meur de Madame d'Aubigné) & vous, croyez- vous n'avoir rien de choquant? Pourquoi êtes vous homme, sinon pour supporter cet enfant? Que vous sert-il d'avoir de l'âge & de l'esprit, si vous n'en êtes pas plus patient? Ah! que les hommes sont tyranniques! ils aiment une li- berté extrême, & n'en laissent aucune; ils en- ferment pendant qu'ils courent: ils croient une femme trop heureuse de les recevoir quand il leur plaît de revenir; ils exigent mille complai- fances, & ils n'en ont que pour leur maîtresses. Procédé imprudent avec la plupart des fem-

mes, & cruel avec toutes. Pour moi je n'amuserois guere un mari qui n'auroit nulle attention à mon amusement. Quand vous rentrez chez vous, faut-il être surpris des restes de l'ennui dont votre absence a accablé votre femme? Essayez de mes conseils, rendez-vous propre mon expérience; que j'aie vécu pour vous & pour moi.



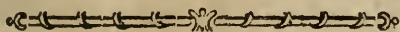
N'ÉCOUTEZ point les fots discours de nos envieux, (à son frere) songez à notre état passé; voyez-vous au bout de trente mille livres de rente; vous avez du bien & du repos, tout le reste n'est qu'un jouet d'enfant. Après ceux qui ont les premieres places, je ne connois rien de plus malheureux que ceux qui les envient.



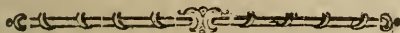
JE ne pourrois vous faire Connétable (à son frere) si je le voulois, & quand je le pourrois je ne le voudrois point. Je suis incapable de rien demander de déraisonnable à celui à qui je dois tout; je n'ai pas voulu qu'il fit pour moi-même une chose au-dessus de moi; (1) ce sont des

(1) La Charge de Dame d'honneur de Madame la Dauphine étant vacante par la mort de Madame de Richelieu, le Roi l'offrit à Madame de Maintenon qui la refusa; quoiqu'éblouie de l'offre qu'on lui faisoit, elle représenta au Roi que la Charge dont il vouloit l'honorer ne seroit qu'irriter l'envie, & que la reconnoissance qu'elle devoit à ses bienfaits vouloit qu'elle s'efforçât de s'en

sentimens dont vous pâlissez peut-être , mais si je n'avois l'honneur qui les inspire , je ne serois pas à la place où je suis. Adieu , mon cher frere , je me porte bien , à quelques migraines près , que je ne compte pas.



IL est vrai qu'à la dernière chasse du sanglier ; le Roi courut quelque péril ; son cheval fut blessé en quatre endroits , & si le Roi n'eût levé la jambe fort à propos , il l'auroit été lui-même. Le sanglier étoit furieux & revenoit à la charge ; jugez du plaisir que j'eus à ce divertissement. Il en est ainsi de plusieurs états que l'on envie , & qui ont leur mauvais côté. Après cette brillante réflexion , je vous donne le bon jour.



IL me semble que je vous dis assez souvent & assez sincèrement (à son frere) que je ne vous conseille point de demeurer ici (à la Cour) pour que vous eussiez pu concerter avec moi votre départ ; ce sont ces disparates qui font que je vous crains près de moi. . . La chose est

rendre digne en refusant celui qui devoit y mettre le comble. *Quant à l'honneur que cette place me feroit , ajouta-t-elle , ne les ai-je pas tous dans l'offre que me fait Votre Majesté ?* Le Roi fit de nouvelles instances qui ne produisirent que de nouveaux refus. *Puisque vous ne voulez pas , lui dit-il , jouir de mes graces , il faut du moins , Madame , que vous jouissiez de vos refus ; &* après son dîné le Roi en instruisit tous les Courtisans.

faite , il ne faut songer qu'à la réparer : je dirai que vous vous êtes trouvé mal cette nuit , & que n'étant pas logé commodément, vous avez regagné Paris ; (1) car qui peut s'imaginer que m'aimant & ayant été cinq ans sans me voir, vous veniez m'envifager un quart d'heure, & puis sans m'avertir vous enfuir , ne m'ayant pas seulement parlé ? ... Rien n'est bagatelle dans ce pays-ci ; venez passer la Touffaint ici, (à Versailles) vous y entendrez le P. Bourdaloue , (2) vous verrez le Roi faire ses dévotions, ce qui endonne aux plus libertins : adieu.

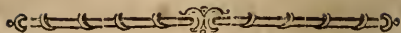
(1) La dévote Madame de Maintenon mentoit donc aussi quelquefois ? Mais qu'on cesse de s'en étonner , une de ses maximes étoit *qu'on peut bien dissimuler un peu pour rendre service à ses amis*. Et M. de Voltaire n'est-il pas du même sentiment dans ses lettres secrettes ? *Mentir pour son ami, est le premier devoir de l'amitié*, dit en plaisantant ce célèbre Ecrivain , qu'on ne loue plus depuis long-tems parce qu'on ne fait plus comment s'y prendre pour le faire avec succès.

(2) Qui n'a point lu les Sermons de ce grand homme, que beaucoup de gens regardent encore comme le premier de nos Orateurs sacrés , malgré l'éloquence fleurie , le génie aimable & la réputation brillante de Massillon ? On n'a pas encore mieux réussi dans le parallèle de ces deux Prédicateurs , que dans celui de Corneille & de Racine , à qui on les a si souvent comparés. Madame de Maintenon se dégoûta de l'Abbé Gobelin son Directeur , dont les lumières n'égaloiènt point le respect infini qu'il avoit pour son illustre dirigée. Elle s'adressa au P. Bourdaloue qui ne voulut lui accorder que deux visites par an , à cause de ses Sermons. « Les » Jésuites , dit M. de la Beaumelle , auroient bien voulu » que Madame de Maintenon n'eût point admis cette



J'AI appris avec beaucoup de peine que vous êtes malade, mon cher frere, & je vous avoue que vos moindres maux me font trembler, quand je songe à l'état où vous êtes. Est-il possible que vous n'ayez le cœur mal fait que pour Dieu, de qui vous tenez tant de bonnes qualités, qui vous seront inutiles dès qu'elles ne seront point employées pour lui. Vous êtes bon; humain, libéral, juste, doux, aumônier, & tout cela sans rapport aux maximes de votre religion! Verrai-je tout le monde se convertir, pendant que vous demeurez dans le chemin de vous perdre? S'il est vrai que M. le Président Bignon se souvienne encore de notre ancienne connoissance, je vous prie de l'assurer que j'ai conservé pour lui toute l'estime qu'il mérite.... Recommandez-lui les intérêts de M. le Duc de Richelieu: je crois qu'il ne demande que la justice, & je fais qu'on demanderoit inutilement autre chose à M. le Président Bignon. Adieu, mon cher frere, vous ne répondez point aux lettres que je vous écris, peu de gens en usent de même; mais il faut vous le pardonner pour la rareté du fait.

» excuse, mais elle respecta les scrupules & les talens
 » de ce grand homme; elle n'osa le ravir à l'Eglise.
 » Peut-être aussi craignit-elle d'exciter la jalousie du
 » P. de la Chaise, en lui opposant un confrere qui lui
 » étoit si supérieur.»



POURQUOI ne m'écrivez-vous pas ? (cette lettre est sans nom & sans date) vous avez plus de loisir que jamais , vous êtes éloigné de la Cour & de vos amis : vous vous ennuyez : encore un coup , pourquoi ne m'écrivez-vous point ? J'ai eu le plaisir de parler de vous à M. Sanguin (Médecin) qui me promet de nous faire vivre l'un & l'autre six vingt ans ; il fait des miracles ici. J'ai vu le Chevalier de Méré à qui vous avez presqu'autant d'obligation qu'à M. Sanguin ; il vous a donné une place glorieuse dans un ouvrage qui doit bientôt voir le jour & qui ne doit finir qu'avec le monde , mais c'est peu pour moi d'avoir assuré votre vie & votre gloire , j'ai encore quelque chose pour vous. Un de mes amis a fait une découverte dans un livre connu ; c'est une prophétie qui ne peut convenir qu'au Roi & au regne présent : les guerres civiles y sont clairement expliquées ; la conquête de la Hollande y est aussi & mille choses prodigieuses que vous ne croirez point que vous ne les ayez vues , que vous verrez & que vous ne croirez pas encore. Le livre est imprimé depuis cent ans ; voilà ma réponse à l'objection que vous me prépariez. L'Auteur parle Latin ; vous ne l'entendez pas , je vais vous le traduire mot à mot.

« Je veux ajouter ici en passant en faveur
 » du Lecteur , une prophétie que j'ai tirée d'un
 » manuscrit très-ancien qui s'est trouvé... &c.

» Il s'élevera un Roi de la nation du très-illustre
 » lis , ayant le front spacieux , les sourcils
 » élevés , les yeux grands & fendus , le nez
 » aquilin ; il assemblera une grande armée ; il
 » détruira tous les tyrans de son Royaume ; il
 » les contraindra de se cacher dans les mon-
 » tagnes & dans les cavernes pour éviter sa
 » présence ; car la justice lui sera associée ,
 » comme l'époux à l'épouse , il fera la guerre
 » jusqu'à la quarante-troisième année de son
 » regne , en subjuguant les habitans des îles
 » & des marais , (le mot Latin est *insularos*)
 » les Espagnols & les Italiens ; il poussera enfin
 » ses conquêtes & son empire en Grece , en
 » Turquie & par-delà. » J'abrege la fin , tout
 le reste est mot à mot. Je l'ai fait voir à Babel-
 fiere , vous le verrez à Paris ; voilà de quoi
 faire votre cour.



CE que vous me demandez n'est plus un
 mystere qu'en Province. La belle Madame
 (1) s'est plainte au Roi de ce qu'un Prêtre lui

(1) Madame de Montespan essaya un jour d'obtenir
 l'absolution d'un Curé de Village dont on lui avoit vanté
 la facilité ; mais cet homme de Dieu lui dit : *Quoi ! vous
 êtes cette Madame de Montespan qui scandalise toute la
 France ? Allez , Madame , renoncez à vos coupables
 habitudes , & vous reviendrez ensuite à ce Tribunal re-
 doutable.* Elle sortit furieuse ; alla se plaindre au Roi ,
 & lui demanda justice de la fermeté du Confesseur ,
 eomme d'un outrage. Le Roi consulta Bossuet qui n'he-
 sita point à louer le Prêtre d'un courage qu'il n'eût peut-
 être pas eu lui-même , dit un Historien.

a refusé l'absolution. Le Roi n'a pas voulu le condamner sans savoir ce que M. de Montausier, dont il respecte la probité, & M. Bossuet dont il estime la doctrine, en pensoient. M. Bossuet n'a pas balancé à dire que le Prêtre avoit fait son devoir ; M. le Duc de Montausier a parlé plus fortement ; M. Bossuet a repris la parole & a parlé avec tant de force, a fait venir si à propos la gloire & la religion, que le Roi, à qui il ne faut que dire la vérité, s'est levé fort ému & serrant la main au Duc, lui a dit : *Je vous promets de ne la plus revoir.* Jusqu'ici il a tenu sa parole. La petite me mande que sa maîtresse (Mad. de Montespan) est dans des rages inexprimables ; elle n'a vu personne depuis deux jours ; elle écrit du matin au soir, en se couchant elle déchire tout. Son état me fait pitié ; personne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à beaucoup de monde. La Reine envoya hier savoir des nouvelles de sa santé : *Vous voyez,* répondit-elle au Gentilhomme, *merciez bien Sa Majesté, & dites-lui que quoique aux portes de la mort, je ne me porte encore que trop bien.* Nous verrons si le Roi partira pour la Flandre sans lui dire adieu, on attend ce jour avec autant d'impatience que j'attends vos lettres qui me disent que votre santé est rétablie.

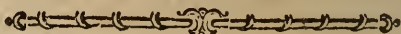


T O U T ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à Madame de Montespan un cœur comme

le vôtre , (à Madame de Saint-Geran) je serois la plus heureuse personne du monde , dans un pays où pour peu de grandeur qu'on ait on en a toujours plus que de bonheur. Mais il est inutile de me flatter , je l'ai prise par tous les endroits possibles. Le fond n'en vaut rien , elle n'est bonne que par boutades , & sa vertu même est un caprice , (1) pas deux jours de suite de bonne humeur. Je suis aussi fatiguée de tous ces éclaircissemens , qui m'attachent toujours plus , que de toutes ces brouilleries qui me consomment ; nous sommes bien aujourd'hui , qui fait comme nous serons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe que beaucoup de malheur sans consistence. J'ai beau renoncer à tous mes goûts , à tous mes sentimens , on m'accuse de choses horribles ; ceux qui m'imputent la longue disgrâce de M. de Lauzun me haïssent plus qu'ils ne me connoissent ; si mes conseils avoient

(1) Madame de Maintenon avoit assez souvent , avec Madame de Montespan , des scènes vives , où la reconnaissance qu'on devoit à ses bienfaits étoit annullée par le prix qu'elle en exigeoit. *Est-ce* , lui dit-elle un jour , *est-ce à une petite gouvernante de mes enfans à me contredire ? . . . S'il est honteux d'être leur gouvernante* , répondit Madame de Maintenon , *que sera-ce d'être leur mere ?* Ces brouilleries renaissoient chaque jour. Madame de Montespan étoit trop vive , trop absolue , trop impérieuse pour se modérer. Madame de Maintenon étoit trop fiere pour souffrir des outrages. Le Roi qui adoroit les charmes de la première , & qui respectoit les mœurs de la seconde étoit embarrassé. Il *m'est plus aisé* , disoit-il quelquefois , *de donner la paix à l'Europe que de la donner à ces deux femmes.*

été écoutés, il seroit encore en faveur parce qu'il ne se seroit pas fait les affaires qui la lui ont ôtée. On ne me consulte qu'après avoir pris son parti; on veut que j'approuve & non que je dise mon avis, mon crédit n'est que de bienfaisance & de politique. Vous êtes bienheureuse, Madame, (Madame de S. Geran) rien ne manqueroit à votre bonheur, si quinze jours passés à ma place, pouvoient vous instruire de son prix.



LE Roi a donné ordre, Madame, (Madame de Montespan) de vous écrire que vous l'obligeriez de reparoître à la Cour, à moins que le desir de faire votre salut ne vous retienne à Fontevault; en ce cas il ne voudroit pas que pour lui vous changeassiez vos pieuses résolutions; mais si votre absence est la suite de quelque mécontentement, je puis vous assurer, Madame, que vous ne sauriez mieux faire que de revenir bientôt; le Roi vous auroit permis d'entrer, s'il n'avoit craint un attendrissement qui pouvoit nuire à son état; il a été fort sensible à votre douleur, & il a embrassé nos Princes avec beaucoup de tendresse. Le Duc du Maine s'est chargé de vous faire mes baisemains; croyez, Madame, que quelque tendresse qu'il vous dise pour moi, ses termes seront toujours au dessous de tout ce que m'inspirent l'inclination & la reconnoissance. (1)

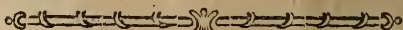
(1) Cette lettre si polie, si froide, si contrainte,



TOUT est porté à des extrémités déplora-
bles; le Roi est très-touché de ce qu'il fait,
& n'en fait qu'une partie. On est bien injuste
de m'attribuer tous ces malheurs; s'il étoit vrai
que je me mêlasse de tout, on devoit bien
m'attribuer quelquefois les bons conseils; il y
a quinze ans que je suis en faveur, je n'ai encore
nui à personne, j'ai fait beaucoup de mécon-
tens, je n'ai jamais fait ni méchanceté ni in-
justice; le Roi m'a souvent reproché ma mo-
dération, cela vaut bien mieux que s'il me re-
prochoit mon importunité. Avec cette insen-
sibilité que je croyois avoir pour les choses de
ce monde, & sur-tout pour le jugement des
indévots, je me retrouve aujourd'hui aussi peu
avancée que lorsque je commençai à me repri-
mer & à me vaincre; je fais tout ce que l'on
prête au Duc du Maine, on ne réussira point
à nous brouiller. Il a voulu me donner des
preuves de la dernière clarté, je les ai refusées;
s'il est coupable, il l'est si peu, que j'aurois tort
d'en être offensée; & comment le condamne-
rai-je, moi, qui ai fait tout ce que j'ai pu pour

a dû beaucoup coûter à l'amour-propre & à la piété de
Madame de Maintenon. Elle prévint que l'amour alloit
encore une fois triompher du devoir. Les plaintes de
Montausier, l'éloquence de Bossuet, les larmes de la
Reine, le remords du crime, le scandale de la France,
tout devoit être oublié si Madame de Montespan ren-
troit à Versailles, & tous le furent.

qu'il aimât plus sa mere que moi , sans en avoir pu venir à bout ? Je ne doute pas que Madame de Montespan n'eût été charmée d'une rupture éclatante , je ne lui donnerai jamais ce plaisir-là.



J'AUROIS plutôt répondu , Madame , (Madame de Rochechouart , Abbessé de Fontevrault & sœur de Madame de Montespan) aux lettres dont vous m'honorez , si je n'avois attendu que le Roi me chargeât de ses ordres pour vous , sur celle que vous lui avez écrite ; il la porte sur lui pour en parler à M. de Pontchartrain , & il a tant d'affaires qu'il oublie celle-là. Je vous assure , Madame , que vous lui pardonneriez si vous voyiez de près comme ses journées se passent ; les personnes qui l'ont vu le plus , seroient surprises de son activité ; il a plus de conseils que jamais , (en 1691) il ne donne que deux heures par jour à la chasse ; quand il le peut il rentre à six heures & est jusqu'à dix à lire , à écrire , à dicter , souvent il congédie les Princesses après soupé , pour expédier quelques courriers. Ses Généraux sont si charmés d'être en commerce avec lui , qu'ils lui rendent un compte fort détaillé pour s'attirer de ses réponses qui les enchantent , & qu'ils trouvent d'un style si doux. Je connois votre attachement pour lui , je n'ai pu m'abstenir de vous parler de lui , je crois vous faire assez bien ma cour. (1) Mademoiselle de Blois fait fort

(1) C'est à elle-même , à qui , sans s'en appercevoir,

bien, (1) je voudrois de tout mon cœur la voir mariée. Le Duc du Maine desire de l'être, on ne fait qui lui donner ; le Roi penche plus à une particulière qu'à une Princesse, à une Française qu'à une étrangere. . . . Je suis ravie, Madame, d'avoir reçu quelques marques du souvenir de Madame de Montespan, je craindrois d'être mal avec elle, Dieu fait si j'ai jamais rien fait contre elle & combien je l'aime encore. J'aurois quelque curiosité de savoir ce qu'elle a pensé de l'horrible mort de cet homme, (M. de Louvois (2)) qui seul lui paroissoit

Madame de Maintenon faisoit la cour, en détaillant avec tant de plaisir les nobles occupations qui honoroient à ses yeux l'homme qu'elle chérissoit dans son cœur. Comme son style naturellement assez froid, quand il est sérieux, s'anime en parlant du héros qui méritoit si bien son estime, son amour & son admiration !

(1) Mademoiselle de Blois, fille naturelle de Louis XIV & de Madame de Montespan : elle avoit la beauté de sa mere, & une physionomie douce qui annonçoit un caractère tout différent. Nulle femme n'eut un tour de visage plus propre à charmer, des traits plus réguliers, un teint plus blanc & plus fleuri. Au premier coup d'œil elle étoit belle ; elle étoit plus au second, elle étoit jolie. Elle épousa le Duc de Chartres, malgré l'opposition de la Maison d'Orléans qui croyoit déshonorer le sang des Bourbons en l'alliant avec celui de Madame de Montespan. L'Abbé Dubois qui depuis fut Cardinal, &c. fit réussir ce mariage.

(2) Louvois dont la dureté, la hauteur, les talens, le génie & l'ambition sont si connus, n'étoit plus aimé du Roi qui avoit encore besoin de lui. Il étoit difficile d'oublier les services qu'il rendoit à la France, il étoit impossible de lui pardonner ses vivacités qui souvent dé-

quelque chose , & qui remplissoit toutes les idées.

Il ne fit que passer , il n'étoit déjà plus !

Il traversa la galerie en fanté , & il alloit mourir. En voici un autre , (M. de la Feuillade) qui meurt subitement le onzieme jour d'une maladie ; il n'a que le tems de dire : *Je sens la mort , Seigneur , faites moi miséricorde !* C'est plus que l'autre , mais est-ce assez ? Je crois vous entretenir , Madame , & je me laisse trop aller à ce plaisir ; ma lettre est trop longue , mais je me flatte qu'elle ne vous la paroîtra pas.



MADAME , permettez - moi (lettre de Madame de Guyon à Madame de Maintenon) de

généroient en outrages. Incapable de plier , il irrite encore son maître , & le contredit un jour si brusquement , que le Roi quittant son bureau , s'avance vers la cheminée & prend sa canne. Louvois se retire le front calme , les yeux sereins & le cœur dévoré de rage ; arrivé chez lui , il s'écrie : *Je suis perdu !* Madame de Maintenon lui écrit quel'orage étoit passé & qu'il pouvoit revenir au Conseil travailler à son ordinaire ; il revint & vit que le Roi l'avoit condamné sans retour. En sortant du Conseil , il rentre dans son appartement & boit un verre d'eau avec précipitation. La rage l'avoit déjà consumé ; il se jette sur un fauteuil , ferme les yeux , balbutie quelques mots & meurt. Le public qui veut toujours que la mort des grands ne soit point naturelle , prétendit que Louvois avoit été empoisonné ; mais ces bruits qu'on seme pendant deux jours , n'existent plus au troisieme , & la postérité ne les apprend que par le soin qu'on prit de les détruire.

me jeter à vos pieds (I) & de remettre entre vos mains le soin de mon salut & de mon honneur ; depuis dix-huit ans je m'occupe sans cesse à aimer Dieu ; je ne vois que des gens de bien ; je ne parle & n'écris qu'à mes amis, dont toute la terre connoît le zèle & la vertu ; je n'ai aucune liaison avec les gens suspects à l'Eglise ou à l'Etat. Cependant on me charge de calomnies de tous les côtés ; on se déchaîne contre moi , on noircit mes mœurs, on jette des soupçons sur ma conduite passée & présente , on dit que je suis rebelle à l'Eglise , que je veux faire une Religion à ma mode, que je me crois plus éclairée que la Sorbonne, moi qui ne fait autre chose que Jesus-Christ crucifié. M. Bossuet fait combien je suis soumise à mes Directeurs ; il m'a dit que j'avois la simplicité d'une colombe , & m'a offert un certificat que je suis à présent bonne Catholique : il m'a défendu les Sacre-

(I) Madame Guyon, femme célèbre par ses charmes, ses erreurs, ses écrits, ses disgrâces & les amis illustres qu'elles lui donnerent. La Cour de Rome ayant foudroyé la doctrine de M. de Fénelon, Madame Guyon se soumit avec son maître, & eut enfin le bonheur de finir, dans la retraite, une vie que le fanatisme avoit troublé dans le monde. *Jamais femme ne fut plus propre à former une Secte, dit un de nos Ecrivains ; beaucoup de noblesse dans les traits, de la douceur dans les yeux ; une bouche formée pour la persuasion, l'humeur la plus insinuante, l'éloquence la plus naïve, en un mot, la plus aimable hérétique qui eût encore paru. Sa piété ne l'empêchoit pas de laisser entrevoir une très-belle gorge, & d'avoir un soin extrême de sa parure.* Voyez la vie de Madame Guyon écrite par elle-même.

mens ; je m'abstiens depuis trois mois du Pain Céleste , & quoique mon ame soit dans le déchirement , je ne murmure point contre cette décision : ma vie a été jusqu'ici irréprochable , & l'on m'accuse de vices scandaleux ; je vous supplie , Madame , par ce pur amour que Dieu a témoigné aux hommes , mourant pour eux , je vous supplie de demander au Roi des Commissaires pour informer extraordinairement de ma vie & mœurs , afin qu'étant purgée & justifiée des crimes atroces dont on m'accuse , on procede avec moins de partialité à l'examen de ma doctrine. Ne me protégez - vous point , Madame , contre l'injustice des hommes , vous qui connoissez toute leur malice ?

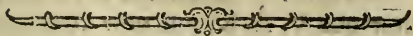
❦

Vous pouvez (lettre au Duc de Chevreuse) dire à Madame Guyon que j'ai encore parlé au Roi , & qu'il a fort approuvé un nouvel examen de ses écrits ; on employera pour cela des personnes d'une grande vertu & d'un grand savoir ; c'est dequoi vous pouvez l'assurer. Je souhaite bien sincèrement qu'elle ne soit pas dans l'erreur.

❦

JE n'ai jamais rien cru des bruits que l'on fait courir sur les mœurs de Madame Guyon ; je les crois *très-bonnes & très-pures* ; mais c'est sa doctrine qui est mauvaise , du moins par les suites ; en justifiant ses mœurs , il seroit à crain-

dre qu'on ne donnât cours à ses sentimens, & que les personnes déjà séduites ne crussent que c'est les autoriser (1).



J E voudrois qu'il m'eût permis d'envoyer à Votre Altesse Royale (Madame la Duchesse de Savoye) la lettre que je viens de recevoir du Roi ; il n'a pu attendre jusqu'à ce soir à me dire comment il a trouvé la Princesse ; il en est charmé & conclut , par tout ce qu'il voit en elle , que vous n'avez pas négligé son éducation. Il se recrie sur son air , sa bonne grace , sa politesse , sa retenue , sa modestie , & Votre Altesse Royale n'ignore pas combien il est avare de louanges. Madame s'est chargée de vous instruire de tout ce que je projette. Je ne saurois comprendre comment Votre Altesse Royale nous a pu si bien tromper sur une Princesse que tant de personnes avoient vue ; on la trouve bien différente des portraits que vous nous en

(1) Quoi donc ! faut-il blesser la vérité , la bonne foi , la justice ; faut-il laisser entre les mains de la calomnie l'honneur d'une femme dont les mœurs *sont très-bonnes & très-pures* , de peur d'accréditer sa doctrine ? Hé , Messieurs , foudroyez sa doctrine ; mais qu'on respecte la personne. Quel étrange principe de faire un mal certain pour se procurer un bien incertain. C'est cependant un axiome de la Morale Evangélique que , *pour faire un plus grand bien , il n'est pas permis de faire le plus petit mal*. Plusieurs Théologiens ont soutenu que si on pouvoit empêcher la damnation éternelle de tous les hommes par un seul petit mensonge , il ne faudroit pas le faire.

avez fait , & vous aviez fans doute ordonné à vos Peintres de nous ménager le plaisir de la surprise.

(1) La Princesse est arrivée & je n'ai cessé de desirer que V. A. R. pût voir comment on l'a reçue , & quelle est la joie du grand pere,

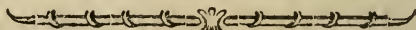
(1) Marie-Adelaïde de Savoye arriva le 4 Novembre à Montargis , où la Cour étoit allé la prendre. Le Roi la prenant entre ses bras , la porta dans une Eglise , & l'offrit à Dieu qui seul pouvoit lui conserver à la Cour cette précieuse innocence qui la rendoit si aimable. Le 7 Décembre 1697 elle épousa M. le Duc de Bourgogne : excédée de complimens sur son mariage , elle répondit à un Courtisan : *Ce que vous dites-là est la plus belle chose du monde ; mais heureusement on ne se marie pas tous les jours.* Ses charmes , ses talens , ses graces , ses faillies sont connus. Un mo: lui suffisoit pour peindre : elle disoit de Madame de Montespan : *Langue de serpent dans une tête de colombe.* Quelle énergie ! quelle vérité !

Je placerai ici une anecdote peu commune. Quand Lille fut pris , Boufflers , qui l'avoit défendu contre le Prince Eugene , fut immortel , & le Duc de Bourgogne , qui pouvoit le sauver , fut couvert d'ignominie. La jeune Duchesse , son épouse , parut anéantie , & versa des larmes de honte qui auroient suffi pour l'effacer , dit galamment l'Auteur qui me fournit cette note. Ces larmes , dit Madame de Maintenon , *sont trop précieuses pour ne pas les recueillir* ; elle les essuya avec le ruban de sa quenouille , & l'envoya au Duc de Bourgogne. Il me semble que le Prince ne dut pas trouver un grand motif de consolation dans ce *ruban* qui lui reprochoit les larmes que sa faute faisoit répandre à son épouse. Il me semble que les larmes de la Duchesse ne durent point tarir , dès qu'elle fut que son mari les verroit. Il semble qu'elle devoit dire à Madame de Maintenon : Ah ! cachez-lui ma douleur ; elle ne peut qu'augmenter la sienne.

du pere, de l'oncle & de l'époux ; il n'est pas possible de se mieux tirer d'une premiere entrevue ; elle a toutes les graces de onze ans, & déjà les perfections d'un âge plus avancé. Je n'ose mêler mes admirations avec celles qui doivent être comptées, mais je ne puis m'empêcher de remercier V. A. R. de nous donner un enfant qui selon toutes les apparences fera les délices de la Cour, & la gloire de son siecle. Vous me faites trop d'honneur, Madame ; d'approuver que je lui donne mes soins ; V. A. R. m'a laissé si peu de choses à faire ; je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent ; mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. C'est un fort aimable mariage, nous faisons mille vœux pour qu'il dure long-tems, car à l'air des deux époux, on ne peut douter qu'il ne soit heureux.

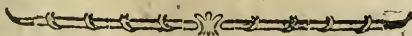
En vérité, Madame, voilà une lettre qui ne va guere au respect que je dois à V. A. R. Je me flatte qu'elle pardonnera tout au transport de joie où nous sommes du trésor que nous recevons. Madame la Duchesse du Lude ne m'en parle que les larmes aux yeux : l'humeur paroît être aussi aimable que la taille promet d'être parfaite ; elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit ; sa maniere d'écouter, tous les mouvemens de son visage, son regard, tout dit que rien ne lui échappe. V. A. R. ne croira pas jusqu'où va la satisfaction du Roi ; il me dit hier qu'il étoit en garde contre lui-même, pour que sa joie ne parût pas excessive,

La Princesse a trouvé Monsieur un peu gros ; mais pour Monseigneur , elle le trouve fort menu , & le Roi de la plus belle taille du monde. Elle a une politesse qui ne lui permet pas de rien dire de désagréable ; je voulois m'opposer aux caresses qu'elle me faisoit en lui disant que j'étois trop vieille. *Ah ! point si vieille* , me répondit-elle. Elle m'aborda quand le Roi fut sorti de sa chambre & vint m'embrasser , ensuite elle me fit asseoir , ayant bien remarqué , dit-elle , que je pouvois bien me tenir de bout , & se mettant d'un air flatteur presque sur mes genoux , elle me dit : *maman m'a chargée de vous faire mille amitiés de sa part , & de vous demander la vôtre pour moi ; apprenez-moi bien , je vous prie , ce qu'il faut faire pour plaire au Roi.* Ce sont ses paroles , mais la douceur , la gaieté , les grâces dont elles étoient accompagnées ne peuvent se mettre sur le papier.



Vous voilà donc , ma chere enfant , (*Mad. de la Lande élevée à S. Cyr & mariée à M. de la Lande , sous-gouverneur des enfans de France*) dans votre ménage ? je prie Dieu de le bénir & je l'espère fermement. Vivez dans le fond de votre maison , fuyez le monde , attachez-vous à plaire à votre mari , & tâchez de ne plaire qu'à lui seul. (*Mad. de la Lande étoit célèbre par sa beauté.*) Je ne saurois aller chez vous , vous ne pouvez venir chez-moi , & je veux que vous

me voyiez ; je vous envoie ma chambre, (1)
je fais que vous vous y êtes amusée.



L E T T R E

de Racine à Mad. de Maintenon.

MADAME, j'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires ; mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire que M. le Maréchal de *** s'offrit généreusement de vous remettre entre les mains, avec prière de le présenter à Sa Majesté. (2) Voilà, Madame, tout naturellement comme je me suis conduit dans cette affaire ; mais j'apprends que j'en ai une bien plus terrible sur les bras. Je vous avoue que lorsque je faisois chan-

(1) C'est un éventail où l'on voit au naturel l'appartement de Madame de Maintenon. Le Roi y travaille à son bureau, Madame de Maintenon file, Madame la Duchesse de Bourgogne joue, Mademoiselle d'Aubigné fait collation.

(2) Ce Mémoire sur les affaires présentes de l'Etat parvint jusqu'au Roi qui parut trouver mauvais qu'un homme de Lettres se mêlât, sans en être chargé, d'autre chose que de Littérature. Il ajouta même avec une sorte de mécontentement . . . *Parce qu'il sait faire des vers, croit-il tout savoir ? Et parce qu'il est grand Poète, veut-il être Ministre ?* Racine, plus Poète que Courtisan, & plus Courtisan que Philosophe, conçut un si violent chagrin de cette disgrâce, qu'il mourut peu de tems après.

ter dans Ester: *Rois, chassez la calomnie, &c.* (1) je ne m'attendois guere que je ferois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale & rebelle à l'Eglise; (2) ayez la bonté de vous souvenir, Madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'Eglise croit & ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait, par votre ordre, près de trois mille Vers sur des sujets de piété; j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, & j'y ai mis tous les sentimens dont

(1) Ce seroit une chose bien curieuse, bien étonnante & bien déplorable que la liste des grands hommes que l'envie est venu troubler dans leurs nobles travaux par des accusations qui les obligeoient de poser la plume, le pinceau, le compas ou la lyre, pour prendre le bouclier, & repousser les traits qu'on lançoit contr'eux.

(2) Racine fut accusé d'être Janséniste. Il est très-probable que ce grand homme ait eu ce malheur; mais sa réputation n'a rien à craindre de la postérité qui n'en saura rien. Que nous importe de quelle Secte étoit Euripide? Les Gens de Lettres ne sont plus à présent ni Jansénistes ni Molinistes; ils sont comme le Pénitent de Piron.

En posture de pénitent,
 Un grison auprès d'un Jésuite;
 Etoit prêt d'avouer sa gaillarde conduite.
 Le Pere lui dit: mon enfant
 Si le Seigneur vous a fait Moliniste
 Il ne m'est point permis d'entendre votre cas:
 Mais si vous êtes Janséniste
 Point de confession . . . Non, je ne le suis pas.
 Venez, Monsieur, vous êtes donc des nôtres?
 Non: je suis du parti qui se rit des deux autres.

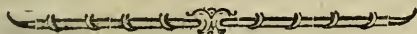
J'étois rempli ; vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ? Pour la cabale , qui est-ce qui n'en peut être accusé , si l'on en accuse un homme aussi dévoué au Roi que je le suis ? Un homme qui passe sa vie à penser au Roi , à s'informer des grandes actions du Roi , & à inspirer aux autres les sentimens qu'il a pour le Roi ? J'ose dire que les grands Seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même , mais dans quelque compagnie que je me fois trouvé , Dieu m'a fait la grace de ne rougir jamais ni du bien , ni du Roi , ni de l'Evangile.... Hé quoi , Madame , avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité que ce grand Prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnues , s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ? Mais je fais ce qui a pu donner lieu à une accusation aussi injuste. J'ai une tante qui est Supérieure de Port-Royal , à laquelle je crois avoir des obligations infinies ; c'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance , & c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égaremens & des miseres où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie.... pouvois-je , sans être le dernier des hommes , lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? Mais à qui est-ce , Madame , que je m'adressai pour la secourir ? J'allai trouver le P. de la Chaise (1)

(1) Voici avec quelles couleurs M. de la Beaumelle

& je lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison ; je n'ose croire que je l'aie persuadé , mais il parut très-content de de ma franchise , & m'assura , en m'embrasant , qu'il seroit toute sa vie mon ami & mon serviteur. Je puis protester devant Dieu , que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté ; je passe ma vie le plus retiré que je puis , dans ma famille , & je ne suis , pour ainsi dire , dans le monde que quand je suis à Marly. Je vous assure , Madame , que l'état où je me trouve est très-digne de la compassion que je vous ai toujours vu pour les malheureux ; je suis privé de l'honneur de vous voir , je n'ose presque plus compter

fait le portrait du Pere de la Chaise. » Ce Jésuite , né dans le Forez d'une famille noble & pauvre , étoit petit-neveu du P. Cotton , Confesseur de Henri IV » Il avoit une physionomie noble , telle que Louis XIV. les aimoit. Un air modeste , un ton insinuant ; des manieres pleines de douceur , d'affabilité & de franchise. » Plus jaloux d'une bonne réputation que d'une haute faveur , il acquit de la faveur , & perdit sa réputation. » Fidele Sujet dans les différens de la Régale , il servit son Maître , & laissa crier le Pape : il aimoit l'esprit , en avoit lui-même , & le protégeoit. Il n'avoit eu d'autre bord à la Cour qu'une foible considération. Le tems , la Religion , l'âge du Roi le rendirent plus important. » Il aimoit le bien , le cherchoit sans inquiétude , en attendoit avec prudence les momens , en faisoit avec empressement les moyens. Dans les premieres années , il avoit exercé son Ministère avec tant de vigueur , qu'il avoit hâté la chute de Madame de Montespan , & avec tant de sagesse que le Roi avoit eu pour lui un grand fonds d'estime & un commencement de confiance. »

sur votre protection, qui est pourtant la seule chose que j'ai tâché de mériter; je chercherois du moins ma consolation dans mon travail, mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail, la pensée que ce même grand Prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut être comme un homme plus digne de sa colere que de ses bontés. Je suis, &c.



(1) **N'**ESPÉREZ pas un parfait bonheur, il n'y en a point sur la terre, s'il y en avoit, il ne seroit point à la Cour.

La grandeur a ses peines, & souvent plus cruelles que celles des particuliers. Dans la vie privée on se fait aux chagrins, à la Cour on ne s'y habitue pas.

Votre sexe est encore plus exposé à souffrir; parce qu'il est toujours dans la dépendance. N'espérez pas que votre union avec M. le Duc de Bourgogne vous procure une paix parfaite, les meilleurs mariages sont ceux où l'on souffre

(1) Fragmens d'une Lettre à Madame la Duchesse de Bourgogne, dans laquelle Madame de Maintenon lui donne des avis sur la maniere de se conduire à la Cour. La Duchesse disoit depuis que ces avis lui avoient épargné bien des fautes & des chagrins, & Louis XIV les trouva si utiles & si beaux, qu'après la mort de Madame la Dauphine, il dit à Madame de Maintenon qui vouloit les reprendre dans la cassette de cette Princesse . . . *Madame, c'est pour les enfans; il faut bien que ma famille tienne quelque chose de vous.*

tour-à tour l'un de l'autre avec douceur & avec patience ; il n'y en eut jamais sans quelque contradiction. Soyez complaisante sans faire valoir vos complaisances ; n'exigez pas autant d'amitié que vous en aurez ; les hommes sont pour l'ordinaire moins tendre que les femmes ; vous ferez malheureuse si vous êtes délicate en amitié, c'est un commerce où il faut toujours mettre du sien.

En sacrifiant votre volonté, ne prétendez rien sur celle de votre époux, les hommes y sont encore plus attachés que les femmes, parce qu'on les élève avec moins de contrainte ; ils sont naturellement tyraniques, ils veulent les plaisirs & la liberté, & que les femmes y renoncent. N'examinez pas si leurs droits sont fondés, qu'il vous suffise qu'ils soient établis ; ils sont les maîtres ; il n'y a qu'à souffrir & obéir de bonne grace. (1)

(1) Peu de femmes adopteront cette dure, cette stérissante morale. Et quel droit ! Peuvent-elles dire avec *Milady Catesby* ? « Quel droit un sexe a-t-il de se jouer » de la douceur & de la bonté de l'autre ? ... Ne donnez » point des préjugés pour des loix, ni l'usurpation comme » un titre. Le tems & la possession affermissent le pouvoir de l'injuste, mais ne le rendent jamais légitime. » Dans cette route difficile où nous voyageons ensemble, » (l'homme & la femme) le ciel nous a placés sur la » même ligne. Je puis marcher votre égale, & je n'admets point de distinction entre des créatures qui sentent, pensent & agissent de même. »

Il est vrai qu'on ne peut se dissimuler que Saint Paul est d'un sentiment contraire à ce système, & que répondre à Saint Paul ? Madame de Maintenon préféreroit Saint

Parlez, écrivez, agissez, pensez comme si vous aviez mille témoins; comptez que tôt ou tard tout est su.

Aimez vos enfans, voyez-les souvent, c'est l'occupation la plus honnête qu'une Princesse & qu'une paysanne puisse avoir.

Aimez vos domestiques, portez-les à Dieu, faites leur fortune, mais ne leur en faites jamais une grande; que votre sagesse mette à leurs desirs la modération qu'ils devroient y mettre eux-mêmes.

En protégeant quelqu'un qui vous est connu; songez au tort que vous faites à un homme de mérite que vous ne connoissez pas.

Montrez même à la Cour que vous êtes capable d'amitié. Votre amie est malade, ne cachez point votre inquiétude; elle meurt, montrez votre affliction.

Soyez en garde contre le goût que vous avez pour l'esprit. Trop d'esprit humilie ceux qui en ont peu. L'esprit vous fera haïr du plus grand nombre, & peut-être mésestimer des personnes sages.

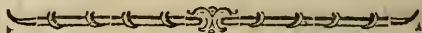


Vous n'avez à présent, ma chere fille, (1) que deux choses à faire, servir Dieu & plaire à

Paul à tous les Philosophes de l'univers, & l'on doit croire qu'elle faisoit bien.

(1) Mademoiselle d'Osmond mariée en 1705 à M. le Marquis d'Havrincourt, Gouverneur d'Hesdin en Artois. Il donna en 1731 sa démission en faveur de son fils, au-

votre mari. Ayez toujours quelque honnête
 femme en votre compagnie, vous êtes trop
 jeune pour vous livrer au monde, sans avoir
 un témoin irréprochable de votre conduite,
 votre mari, quel qu'il soit, vous en fera gré.
 Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les
 femmes; il vaut mieux être vus à l'Opéra avec
 tel homme, qu'avec telle femme au sermon.
 Aimez la présence de votre mari, que vos
 prières soient plus ou moins longues selon son
 goût; cette complaisance est une prière; obéir
 à ses volontés est le premier devoir du mé-
 nage, élever vos enfans le second: j'espère
 qu'ils seront dignes de vous. Cependant ne vous
 dépouillez jamais en leur faveur, le monde
 est si dangereux! peut-être iront-ils au bal le
 jour qu'on vous donnera l'extrême Onction.



A Monsieur l'Abbé Gobelin.

A Saint-Germain dernier Octobre 1654.

JE souffre d'être si long-tems sans recevoir
 de ces consolantes lettres, & sans vous en écrire
 ces désolantes qui me soulagent en même tems
 qu'elles vous affligent. Je prends souvent la

jourd'hui Ambassadeur du Roi à la Cour de Suede. Ma-
 demoiselle d'Osmond élevée à Saint Cyr, mérita par ses
 talens, ses vertus, ses graces & ses charmes, d'être l'a-
 mie du cœur, la favorite distinguée de Madame de
 Maintenon.

plume , mais que vous dire ? ce que je vous ai dit mille fois. Je suis accablée de mélancolie ; on tue ses pauvres enfans sous mes yeux , (les enfans du Roi & de Mad. de Montespan) on ne me permet ni de les soulager , ni de les secourir , ni de les regretter ; la tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont. L'impossibilité de cacher mes sentimens m'attire la haine des gens avec qui je passe ma vie , & auxquels je ne voudrois pas déplaire , quand ils ne seroient pas ce qu'ils sont , & quand ils ne joindroient pas le titre de bienfaiteur , à celui de parens qui leur donne tant de droits. Voilà une période assez longue ; la matiere ne s'épuise pas aisément , & vous n'en êtes pas quitte. Je me dis quelquefois : mais ne mettons pas tant de vivacité dans nos soins , laissons ces enfans à la conduite de leur mere , ne les aimons point puisque les aimer est mon crime & mon souci ; un moment après j'entre en scrupule d'offenser Dieu , & je recommence mes soins avec le même empressement ; mon amitié s'en nourrit , je me renferme avec eux , & je vis de sentimens de douleurs & de chagrins ; voilà au vrai mon état. Je ne saurois vous en exprimer l'agitation ; figurez-vous le cœur le plus sensible & le plus outragé , la femme la plus empressée à mériter de la reconnaissance , & la plus certaine de n'obtenir que de l'ingratitude. Un établissement seul peut me mettre en repos , & je ne puis parvenir à m'en procurer un. Priez Dieu qu'il me donne la force de le servir malgré l'agitation où

je suis. Ma vie est partagée entre le chagrin d'être esclave & le desir de ne l'être plus. Vous savez combien cette opposition est funeste au salut, à la paix, à la vigilance, au recueillement. Dieu soit loué de tout ! je n'aurois peut-être jamais pensé à lui si j'avois été satisfaite des hommes ; le malheur m'a approché de lui, la faveur m'en éloigneroit. Je suis persuadée plus que jamais que Dieu tire le bien du mal. Je ne pus vous voir à mon dernier voyage. (1)



JE viens d'entendre une belle déclamation du Pere Mascarón ; il divertit l'esprit & ne touche pas le cœur ; son éloquence est hors de sa place, cependant il est à la mode ; il a fort parlé contre les conquérans ; il nous a dit qu'un héros étoit un voleur qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout seul. Notre

(1) On voit que le chemin qu'avoit choisi Madame de Maintenon pour arriver jusqu'aux pieds du trône, n'a pas toujours été semé de fleurs, bien différente en cela de Madame de Montespan, sa fiere & voluptueuse rivale, qui, couchée dans les bras de l'amour sur la pourpre Royale, ne connoissoit de peines que celles qui naissent de l'épuisement des plaisirs & de l'impossibilité de satisfaire les desirs du cœur humain ; car je compte pour rien ces dépités secrets, ces fureurs jalouses, ces petites mortifications de l'orgueil & tous ces déplaisirs d'enfant qu'un caractère plus doux lui eût épargné. Elle faisoit naître les circonstances qui troubloient sa félicité ; ces circonstances naissoient d'elles-mêmes, pour éloigner celle de Madame de Maintenon.

maître

maître n'a pas été content de la comparaison ; jusqu'ici c'est un secret en tout , il déplait au Roi & aux gens d'esprit. (1)



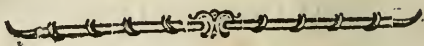
A son Directeur.

JE fis avant hier mes dévotions , n'ayant pu les faire le jour de la Visitation. Je me confesai à un homme qui ne m'entendois pas & qui m'assura que je ne lui disois pas un péché. Je suis sûre que vous n'auriez été ni si sourd , ni

(1) Qu'un Roi Conquéran trouve mauvais qu'une main hardie ose arracher de son front les lauriers sanglans dont la victoire vient de le couronner , ce n'est pas là ce que je trouve étonnant ; mais qui sont *ces gens d'esprit* qui condamnent l'audace vertueuse d'un Orateur sacré qui dans le sanctuaire d'un Dieu de paix s'éleve contre le goût barbare des conquêtes ? « Je goûte une satisfaction bien douce , dit M. Thomas dans l'Eloge de Louis Dauphin de France , mort à Fontainebleau le 20 Décembre 1765 , en apprenant aux hommes qu'il y avoit un Prince destiné à regner sur eux , qui n'avoit que de l'horreur & du mépris pour ce brigandage insensé. Il ne croyoit pas que la conquête d'une Province pût être mise en balance avec la vie d'un homme ; & le Prince qui remportoit une victoire injuste , lui paroïssoit être autant de fois assassin & meurtrier , qu'il périssoit d'homme sur le champ de bataille. »

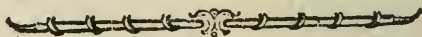
Insensés ! Sçavez-vous ce que vous faites ? Peut-on demander à ceux qui célèbrent les Conquérans : vous nourrissez des lions pour le carnage , vous allumez la soif du sang qui les devore ; un jour ces lions furieux , aux cruautés desquels vous applaudissez , viendront égorger vous , ou vos enfans.

si doux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.



Au même, en 1679.

J'AI un jeune Gentilhomme de mes parens qui est Huguenot & que je voudrois faire Catholique. Je m'adresse à vous pour cela, & je ne puis mieux choisir. Il n'a que quatorze ans & me paroît un assez mauvais Docteur; il n'en est que plus opiniâtre, mais je ne me rebute point. Venez lundi ou mardi; il faudra du moins *la journée entiere* pour le convertir. (1)



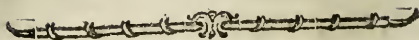
Au même, en 1680.

MES journées sont maintenant assez réglées & fort solitaires; je prie Dieu un moment en me levant; je vais à deux Messes les jours d'obligation, & à une les jours ouvriers; je dis mon Office tous les jours, & je lis un chapitre de quelque bon livre; je prie Dieu en me couchant, & quand je m'éveille la nuit, je dis un

(1) Quel homme que cet Abbé Gobelin qui convertissoit les gens *à la journée*! Il y a toute apparence que ces gens si vite convertis, se pervertissoient encore plus vite; mais qu'importe? Le saint homme avoit fait son devoir. Malheur à l'hérétique obstiné qui retournoit à des principes dont on lui avoit démontré le ridicule & la fausseté pendant une *journée toute entiere*.

Laudate Dominum ou un *Gloria Patri*. Je pense souvent à Dieu dans la journée, je lui offre mes actions, je le prie de m'ôter d'ici (de la Cour) si je n'y fais pas mon salut. Du reste je ne connois pas mes péchés, j'ai une morale & de bonnes inclinations, qui font que je ne fais guere de mal. J'ai un desir de plaire & d'être estimée qui me met sur mes gardes contre toutes mes passions. Ainsi ce ne sont presque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très-humains, une grande vanité, beaucoup de légéreté & de dissipation, une grande liberté dans mes pensées & dans mes jugemens, & une contrainte dans mes paroles qui n'est fondée que sur la prudence humaine. Voilà à peu près mon état; ordonnez les remedes. (1)

(1) On n'a peint nulle part Madame de Maintenon avec des traits plus ressemblans. Pourquoi cela? C'est qu'elle a fait elle-même le portrait, & qu'elle étoit sincere, sur-tout avec l'homme aux yeux de qui c'eût été un crime pour elle de ne pas l'être. L'envie extrême d'être remarquée dans l'état obscur auquel sa naissance sembloit la destiner; l'orgueil de plaire même à ceux qui lui déplaisoient, mais dont le suffrage pouvoit lui être utile; la soif de l'estime publique qu'elle méritoit si bien par les sacrifices qu'elle s'imposoit pour l'obtenir; l'art de voiler le motif de ses actions, même les plus respectables, quand ce motif n'étoit qu'ordinaire; le goût d'abord assez foible, ensuite bien décidé pour les pratiques les plus minutieuses du dévotisme le plus bourgeois, qui par sa singularité pouvoit lui faire une réputation dans un tems où l'effain folâtre des plaisirs chassoit en riant l'austere dévotion de la Cour la plus galante de l'Europe, voilà, si j'ai bien saisi l'ame de Madame de Maintenon dans les



Au même, à Versailles 1683.

Vous m'avez écrit une lettre merveilleuse & qui me prouve que vous avez plus d'un style. Vous m'avez envoyé un *Saint François* qui me prouve que vous avez différentes manières d'obliger ; je l'ai au chevet de mon lit où je n'ai de marques de dévotion que celles que je tiens de vous. Je vous rends mille graces de tous vos présens, de cette bourse magnifique, de cette corbeille qui ne l'est pas moins, de ce que j'ai apperçu de joli, (1) de tout ce que je n'ai pas encore eu le loisir de remarquer. Mais pourquoi me faire des excuses, je reçois tout ce qui vient de vous avec autant de plaisir que vous me le donnez ; vos présens ne sont point de ceux qui corrompent : ils édifient toujours. . . . Madame de Monchevreuil m'a dit que vous avez la goutte ; j'en suis affligée, mais vous en ferez bon usage, & vous aurez

Historiens qui l'ont célébrée, & sur-tout dans le Recueil des Lettres qu'elle nous a laissé, voilà quels étoient les principaux traits de son caractère.

(1) Ce cher Directeur ! On voit qu'il n'envoyoit pas toujours des *Saint François* à sa chère dirigée. N'avoit-il pas peur que le malin ne fut dans cette corbeille si jolie ? Il est vrai qu'il étoit un Saint ; mais j'ai entendu dire à de très-habiles Théologiens que c'est à eux principalement que le diable en veut. Il nous dédaigne nous autres mondains ; il est si sûr que nous ne pouvons pas lui échapper !

le plaisir de souffrir. (1) Je me porte bien , & voilà comme tout est partagé bizarrement : ma fanté est bonne & je suis inutile au monde , vous y êtes nécessaire , & vous êtes cloué sur un lit , & cependant tout cela est bien dans l'ordre de la Providence. Je finis , on me parle comme si je n'écrivois pas ; ma tête & mon style commencent à s'en ressentir.



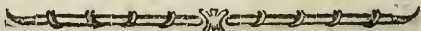
LES nouvelles de la Cour sont que le Roi d'Angleterre (2) est dépouillé de la Royauté

(1) *Pour Dieu sans doute.* Un bon Religieux qui étoit persuadé aussi que les souffrances sont des faveurs du ciel , disoit à Scaron mourant : Je me réjouis , Monsieur , de ce que le bon Dieu vous visite plus souvent qu'un autre. *Hé, mon Pere,* répondit Scaron, *il me fait trop d'honneur.* Il faut l'en remercier , reprit le Pere. *Il n'y a pas de quoi,* dit l'Agonifant.

(2) Jacques II , né à Londres en 1633. Ce Prince ; dit M. d'Alembert , « plus louable dans une Oraïson funebre que dans l'Histoire , & dont l'esprit persécuteur » sera toujours désapprouvé par un Christianisme bien entendu , avoit été chassé de son trône , pour avoir » tourmenté une Nation qui lui laissoit jouir en paix de » ses Moines & de ses Maîtresses , & pour avoir voulu » faire croire aux Anglois par la force , ce qu'il auroit » dû leur persuader par son exemple. Réfugié en France , » peu estimé dans l'Europe , & en butte aux railleries » de la Cour même où il s'étoit retiré , il fit , dit-on , des » miracles après sa mort , n'ayant pu faire pendant sa vie » celui de remonter sur son trône. » *Mém. & Réflex. sur Christine , Reine de Suede.*

Ce Roi fugitif passa le reste de ses jours à Saint-Germain-en-Laye , touchant les écrouelles , & conversant

à la pluralité des voix , que le Trône est resté vacant & qu'on attend la Princesse d'Orange à Londres pour la couronner. Mylord Tyrconel soutient l'Irlande & demande des munitions & des armes ; on lui en envoie. Dieu veuille protéger la Religion & nos bons Rois qui se sont attirés bien des affaires par leur zele.



A Monsieur Gobelin.

MA D A M E de Montchevreuil m'a dit que vous ailliez à Paris ; il seroit pourtant bon que vous ne quittassiez pas notre chere Maison (Saint-Cyr) en même tems que moi. Ce que j'y fais ne peut être comparé à ce que vous y faites ; cependant je vois que je n'y suis pas inutile , nos Dames perdront deux consolations ; deux appuis , deux conseils à la fois ; elles sont charmées de vos Conférences & goûtent fort vos Oraisons ; il y a un Chapitre sur lequel je voudrois que vous les prêchassiez ; l'orgueil , les hauteurs , la fierté ; je suis per-

avec des Jésuites. « La maniere dont il avoit perdu la
 » couronne, dit M. de Voltaire, l'avilit au point que les
 » Courtisans s'égayoient tous les jours à faire des chan-
 » sons sur lui. On ne lui sçavoit nul gré d'être Catholi-
 » que. L'Archevêque de Rheims, frere de Louvois, di-
 » soit tout haut à Saint-Germain : *Voilà un bon homme*
 » *qui a quitté trois Royaumes pour une Messe.* »

Henri IV pensoit bien autrement, s'il est vrai qu'il
 ait dit qu'un Royaume valoit bien une Messe.

suadée que mon exemple a beaucoup contribué à introduire cet esprit dans la Maison ; mais avec la même sincérité que je m'en reconnois très-coupable , je vous dis aussi que je ne l'ai jamais poussé si loin ; je pourrois , si la prudence me le permettoit , en dire des particularités qui étonneroient tout l'orgueil renfermé dans Versailles. Sans exagération on obtiendrait plus facilement une pénitence publique du Roi, qu'une pénitence particulière dans Saint-Cyr. (1) J'ai refusé de faire des Chanoinesses par aversion pour l'orgueil de cet état-là , & j'ai fait pis. Il n'y en a point en Allemagne avec lesquelles il y ait plus de mesure à garder , qu'avec quelques-unes de nos Dames de Saint Louis.

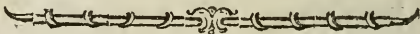


A Mad. de Brinon, Supérieure de la Communauté de Saint-Cyr.

NOTRE Maison roule sur votre tête & sur la mienne , & ces têtes tomberont bientôt. Redoublons de soins , afin que si nous ne faisons pas long-tems le bien , nous en fassions beaucoup. Je ne puis que vous fournir des su-

(1) Cette Communauté qui causa tant de peines & qui fit tant de plaisir à son Institutrice , fut dirigée par des Prêtres de Saint Lazare. Quelqu'un ayant demandé à Madame de Maintenon pourquoi elle n'avoit pas choisi des Jésuites , *parce que je veux être maîtresse chez moi* , répondit-elle.

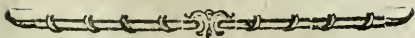
jets, c'est à vous à les élever. Vous donnez votre vie à Dieu, j'en mene une très - inutile & très-agréable. Ne nous rebutons point de nos petites sœurs ; si elles suivoient nos avis, nous serions trop heureuses , & elles trop parfaites ; il ne faut pas les laisser respirer sur le rouet ; elles n'aimeront le travail que par habitude. Punissez , ordonnez , vous êtes la maîtresse.



A la même.

JE ferois très-aîse de plaire à Madame de Bonnivaux, car peu de gens lui plaisent, & elle plaît à tous. Assurez-la que la Cour ne vaut pas la philosophie, & qu'un jour passé dans les bonnes œuvres est plus délicieux que les plus brillans ne le paroissent ici à ceux qui ne nous voyent que de loin. Que n'aurois-je point à dire à Madame Savari sur toute son aimable lettre ? Je voudrois y répondre par mon esprit comme j'y répons par mon cœur ; mais, ma très-chère, je suis accablée de soins, de visites, de projets, de voyages, de vapeurs, de fatigues ; répondez donc de moi & pour moi. Si vos prières nous ont obtenu le beau tems, la Cour vous est fort obligée ; mais n'avez-vous aucun scrupule de vous intéresser au près de Dieu pour les plaisirs des mondains ?





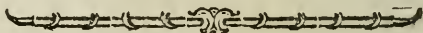
A la même.

JE ne fais où j'en suis, ma très-chere; on dit toujours que le mal du Roi va bien, (1) & cependant on nous fait encore craindre un coup de ciseau: je le reçois toutes les fois que j'y pense, & ces Messieurs ont la bonté de nous y préparer depuis samedi; ils remettent à qua-

(1) Louis XIV paroïssoit jouir d'une santé brillante; cependant il étoit attaqué d'une fistule dans le dernier des intestins. Le Marquis de Louvois rassembloit dans son Hôtel des gens tourmentés du même mal, sur lesquels Felix, premier Chirurgien, s'exerçoit sous les yeux du célèbre Fagon. La plupart en mourroient; on les enterroit la nuit. Felix inventa enfin de nouveaux instrumens & fit de plus heureuses expériences à l'Hôtel des Invalides, sur le rapport de Louvois & sur l'avis de Fagon. Le Roi dit au premier Chirurgien qu'il s'abandonnoit à son habileté. Le jour de l'opération arrivé, on fait entrer secrètement Felix chez le Roi. Louvois, le P. de la Chaise & Madame de Maintenon sont les témoins muets de cette dangereuse opération. La tristesse est peinte sur tous les visages: Louis sent, d'un air tranquille & d'un front serein, dit à Felix: *Faites autant d'incisions qu'il en faudra; mais tâchez de n'y pas revenir à deux fois.* Celui-ci fait un effort sur lui-même, il reprend toute sa hardiesse; enfin, d'une main impitoyable, il arrache jusqu'aux dernières racines du mal. Tous les assistans frémirent. Louis lutte contre la douleur, sans laisser échapper une plainte. A huit heures du matin, les portes s'ouvrent. Toute la Cour apprend qu'on vient de faire au Roi la grande opération, & personne ne sçavoit encore qu'on dût la faire.

Le lendemain que l'heureux Felix eut sauvé la vie à son Roi, il estropia son meilleur ami dans une saignée.

tre ou cinq jours. Voilà donc encore quatre ou cinq jours que je serai tenaillée, déchiquetée; point de repos qu'il ne soit hors de leurs mains. . . . Vous n'aurez point aujourd'hui vos Constitutions, (de Saint - Cyr) Messieurs Racine & Boileau les lisent & les admirent; ils en ôtent les fautes de style, & leurs copistes y mettent des fautes d'orthographe. Vous recevez mes avis comme un ange, Dieu veuille que je vous les donne de même. . . . Je crois qu'il ne fera pas mal de donner à nos filles de longues robes traînantes & des voiles blancs, pour leur première communion.



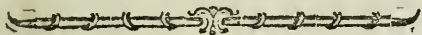
A la même.

LE Roi a souffert aujourd'hui sept heures de suite, comme s'il eût été sur la roue. . . . Le Roi a été à une partie des Matines cette nuit; il a entendu trois Messes, il a été à la Grand'-Messe aujourd'hui, il a été chez Madame la Dauphine, delà au Sermon; il a entendu les Vêpres en musique. . . . Tout le monde est ravi de joie; le P. Bourdaloue a fait le plus beau Sermon; il s'est adressé au Roi-sur la fin, il lui a parlé sur sa santé, sur l'amour de son peuple, sur les craintes de la Cour; il a fait verser bien des larmes, il en a versé lui-même, c'étoit son cœur qui parloit & qui parloit à tous les cœurs. (1) . . . Le Roi sort tous les jours, mais

(1) Les âmes sensibles éprouveront je ne sçais quelle

MAINTENONIANA: 91

Les Messieurs répondent si peu de sa parfaite guérison, que j'entrevois un voyage à Barges. M. Fagon sort de ma chambre, il a trouvé le Roi parfaitement bien. Ne nous fions point aux hommes, ils ne savent ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils font.... Le mal du Roi ne finit point; ceux qui le traitent me font mourir à tout moment; un jour ils le trouvent à souhait, le lendemain ils le regardent en pâlisant.



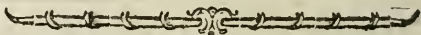
A la même.

JE crois qu'il n'y aura plus rien en Allemagne, & que Monseigneur (1) viendra trouver

émotion, en apprenant que la santé chancelante de Louis faisoit couler les larmes d'un grand homme qui le gromdoit par état, qui l'estimoit par justice, & qui l'aimoit par inclination.

(1) Louis Dauphin, fils aîné de Louis XIV, naquit à Fontainebleau le 1^r Novembre 1661. Le Misanthrope de la Cour, le vertueux Montausier fut son Gouverneur. Le Pere de l'Eglise du dix-septieme siecle, l'éloquent Bossuet fut son Précepteur. Guillaume, Prince d'Orange, ayant soulevé une partie des Etats de l'Europe contre la France par la fameuse ligue d'Ausbourg, le Roi nomma le Dauphin pour aller prendre Philisbourg qui étoit la clef de l'Allemagne, & lui dit : *Mon fils, en vous envoyant commander mes armées, je vous donne occasion de faire connoître votre mérite. Allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'aperçoive pas que le Roi est mort.* Ce Prince se montra digne en effet de sa confiance. Il prit Philisbourg en 1688, puis Heidelberg, Mannheim, Franckandal & tout le Palati-

le Roi à Fontainebleau; ils se font écrits des lettres toute cette campagne qui vous auroient fait pleurer de tendresse. Monseigneur mandoit encore dans sa dernière au Roi: *quand il n'y aura plus rien à faire ici, je serai ravi de vous aller embrasser les genoux, & de vous dire que vous n'avez point de sujet aussi soumis que moi.* N'est-il pas vrai, Madame, que tous les gens de bien doivent regarder une telle union avec un grand plaisir. Dieu veuille nous bénir & nous donner la paix... Je suis sensible à ce que vous me dites de Madame Fagon (Religieuse de Maubuisson, tante du Médecin) je deviens infatigable des prières des Saints, vous voyez que mes desirs sont proportionnés à mes besoins.



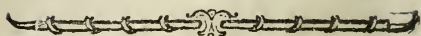
A la même.

Nous avons ici un Saint qui dit qu'à mesure que Dieu nous demande des sacrifices, nous nous appercevons combien nous étions attachés à des choses que nous comptions pour rien dans la spéculation... Le Roi prend tout mon tems, je donne le reste à Saint-Cyr, à

nat. En 1670 il eut la satisfaction de voir appeller le Duc d'Anjou, son second fils, au trône de la Monarchie d'Espagne, & mourut de la petite vérole à Meudon, le 14 Avril 1711. *Montausier pouvoit se féliciter d'avoir cultivé avec fruit les vertus de son Eleve, dit M. l'Abbé Milloz dans ses Elémens de l'Histoire de France.*

qui je voudrois le tout donner. Cette Maison est d'un si grand détail, qu'en y faisant ce que je puis je n'y fais pas la moitié de ce que je voudrois & de ce que je dois vouloir. Ma très-délicate santé me rend incapable d'agir, le soin de mon salut occupe le peu de loisir que je peux rassembler. Les mois deviennent des momens, & je vis d'une rapidité qui m'étouffe. Que je vous gronde ! vous doutez de mes sentimens, parce que vous n'en voyez pas des marques ; ne savez-vous pas que je ne suis pas légère, & qu'après bien des années & des discussions (1) vous m'avez retrouvé la même. C'est un miracle que ma lettre n'ait point été encore interrompue ; M. Fagon crie miséricorde contre moi de ce que j'écris trop. J'ai été dans des épuisemens à mourir ; chacun disoit, on la tue à force de l'importuner, & chacun vouloit être excepté. Je durerai tant que Dieu voudra, j'aimerai toujours votre commerce ; je fais tous vos complimens au Roi, je desire la paix ardemment, n'est-ce pas là tout ce qu'il faut pour vous plaire ?

(1) Cette Madame Brignon, cette Ursuline errante, à qui Madame de Maintenon avoit si généreusement donné une retraite, des habits & du pain, & qui dans la suite devoit lui causer tant de chagrins, lui en avoient déjà fait éprouver plusieurs fois de légers à la vérité, mais qui justifioient les petites *discussions* dont on parle ici. Parvenue à un degré d'élévation pour laquelle elle n'étoit point faite, la tête lui tourna ; elle méconnut son état, sa bienfaitrice & elle-même. On fut obligé d'ôter de ses mains les rênes du Gouvernement qu'on lui avoit confié.

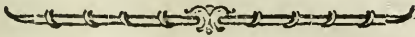


A la même.

IL faudra donner une forme à Saint-Cyr dès que les Bulles seront arrivées. Travaillons de tout notre cœur, & mourons en disant *Lætatus sum*. . . Je vous l'ai dit plusieurs fois, si vous me voyiez de près vous ne voudriez pas que je vous écrivisse. Dieu, le Roi, Saint-Cyr, & ce que la Cour m'arrache malgré moi, ne me laissent pas un instant; vous n'avez nul besoin de moi, notre commerce est sans utilité & ne sert qu'à notre plaisir; vous ne pouvez douter de mon estime & de mon amitié. Je connois votre cœur, je le retrouverois après cent ans comme je l'ai quitté. . . Il ne faut pas finir ma lettre sans vous parler du Roi; il a la goutte dont il est bien fâché parce qu'il est obligé de garder la chambre. Nous avons peugardé ici le Roi & la Reine d'Angleterre (1)

(1) Jacques II, chassé du trône d'Angleterre pour avoir refusé à ses Sujets la liberté de conscience, après la leur avoir promise, obtint de la générosité de Louis XIV une flotte & une armée pour aller conquérir son Royaume. *Monsieur*, lui dit le Roi, *je vous vois partir avec douleur; cependant je souhaite de ne jamais vous revoir: mais si vous y revenez, soyez persuadé que vous me trouverez tel que vous me laissez.* Le Roi lui avoit donné des armes pour dix mille hommes. Comme Sa Majesté Angloise lui faisoit des remerciemens; Elle finit par lui dire, en souriant, que des armes pour sa personne étoient la seule chose qu'on eût oubliée.

Dieu n'a pas voulu leur laisser ce petit soulagement, il les traite en ames fortes.



PARLONS du mariage de Madame la Duchesse du Maine; on la tue ici (à Versailles) par les contraintes, par les fatigues de la Cour; elle succombe sous l'or & sous les pierreries; sa coëffure pese plus que toute sa personne; on l'empêche de croître & d'avoir de la santé. Elle est plus jolie sans bonnet qu'avec toutes leurs parures; elle ne mange guere, elle ne dort peut être pas assez, & je meurs de peur qu'on ne l'ait trop tôt mariée; je voudrois la tenir à Saint-Cyr, vêtue comme *les vertes* & courant d'aussi bon cœur. Il n'y a point dans les Couvents d'austérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la Cour assujettit les Grands. Bon soir; si j'entamois la morale, vous seriez à plaindre.



A la même, en 1693. (1)

VOUS m'avez trompée sur Madame la Duchesse du Maine, dans l'article principal, qui

Louis lui présenta aussi-tôt les siennes. Nos Héros de Roman ne faisoient rien de plus galand. On ne présumoit point alors que ce Prince, qui avoit toujours montré du courage, abandonneroit le premier le champ de bataille à ses ennemis, à la journée de la Poine en 1690.

(1) C'est cette célèbre Duchesse qui protégeoit les

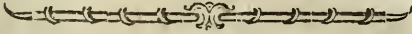
est la piété ; elle n'a veine qui y tende ; elle veut faire en tout comme les autres. Je n'ose rien dire à une jeune Princesse élevée par la vertu même ; je ne voudrois point la faire dévote de profession ; mais j'avoue que je voudrois bien la voir régulière & agréable à Dieu , au Roi & à M. le Duc du Maine, assez sensé pour vouloir que sa femme soit plus sage que bien d'autres. Je lui avois donné une Dame d'honneur qui est une sainte, mais elle est peu autorisée & ne fait que la suivre ; elle auroit plus besoin d'une gouvernante que d'une Dame d'honneur. Du reste elle est telle que vous me l'avez dépeinte , jolie , aimable , spirituelle , & par-dessus tout cela , fort éprise de son mari , qui de son côté l'aime passionnément , & qui la gâtera plutôt que de la gronder. Si celle-là m'échappe encore , je renonce aux Princeses , persuadée qu'il n'est pas possible que le Roi en trouve une dans sa famille qui *tourne au bien*. (1)

Artistes, aimoit les Arts, s'y connoissoit, pour qui M. de Saint-Aulaire à quatre-vingt ans fit le joli Madrigal que tout le monde sçait par cœur, à qui M. de Voltaire dédia son Oreste, & dont M. de la Motte fut si froidement, si ingénieusement & si respectueusement amoureux. Elle suivit la morale d'Epicure, entretint les restes de la galanterie expirante, adora son mari, & fut adorée de tout le monde.

Voyez les Mémoires de Madame de Staal, les Œuvres de Madame de Lambert, le onzième volume des Œuvres de la Motte-Houdart, &c.

(1) Qu'on n'aille pas s'imaginer, d'après ces expressions, que toutes les Princeses de la Famille Royale ont
 J'avoue

J'avoue que je voudrois aimer la Duchesse du Maine par-dessus tout, étant ce qu'elle est à un homme qui est la tendresse de mon cœur.



TOUTES nos victoires (1) me font d'autant plus de plaisir, qu'elles ne changent point le cœur du Roi, sur son amour pour la paix. Il connoît la misere de ses peuples, rien ne lui est caché là-dessus; on cherche tous les moyens de la soulager; il n'y a qu'à desirer que Dieu éclaire nos ennemis sur la folle assurance qu'ils ont d'abattre la France; on les battra par-tout. C'est un Roi malheureux que le Roi veut rétablir.

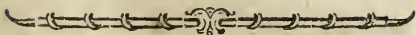
ournées à mal. Ce seroit une étrange méprise. Il faut se rappeler que, dans le système de Madame de Maintenon, toute personne dont la dévotion n'alloit pas jusqu'à la plus rigoureuse sévérité, ne pouvoit jamais *tourner à bien*. Elle sembloit avoir pris pour principe de sa conduite, & pour regle de ses jugemens cet axiome Théologique. *Qui peccat in uno factus est omnium reus. Celui qui s'est rendu coupable d'une chose, l'est aussi de toutes les autres.*

(1) Celle de Steinkerke, celle de Nerwinde remportées par le Maréchal de Luxembourg en 1693, & de Marseille remportée par le Maréchal de Catinat dans le cours de la même année. Le jour qu'il vainquit le Duc de Savoye, Palaprat soupoit dans la tente du Maréchal. On parloit des différentes qualités des Généraux. Palaprat faisant allusion à M. de Catinat, dit qu'il en connoissoit un si simple, que sortant de gagner une bataille, il joueroit tranquillement une partie de quilles. *Je ne l'estimerois pas moins*, reprit froidement le Maréchal, *quand même il l'auroit perdue.* Préface des Œuvres de Palaprat.

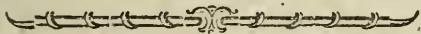
J'ARRIVE d'Avon, j'y destinois une heure & j'y en ai passé trois. . . . Mathurin Roch, (Maître d'Ecole) ne peut s'accoutumer à mon ignorance, ni moi à son savoir ; il lit tout depuis *Canisus* jusqu'à *Bellarmin*, & jette mes enfans dans une profonde Théologie. Ils m'assurent qu'on ne leur a jamais dit un mot de ce que je leur ai appris, & il me paroît pourtant qu'ils n'en savent pas davantage. Françoisé veut se marier ; elle ne peut ni gagner ses parens, ni perdre la moindre partie de sa passion. Elle ne voit pas, dit Susanne, son prétendu à moitié son saoul.

Oui, j'aurai de la peine à me passer des gens d'Avon ; ils ne me donnent d'ennui que par leur misere. Je trouve chez eux de la droiture, du bon sens, de la vérité, de l'honneur ; je vous en conterai de beaux traits, & peut-être assez pour vous ennuyer. Ils ne parlent pas si bien que nous, mais nous ne faisons pas si bien qu'eux. Leurs vaches se portent mieux, ils n'osent encore en acheter. Je reçus hier une lettre où ils me disoient qu'ils craignoient pour la santé du Roi & pour la mienne à cause de la mortalité des bêtes. (I)

(I) Petit village où Madame de Maintenon faisoit souvent des voyages de charité, comme elle les appelloit. Elle y avoit fondé une Ecole où les enfans alloient apprendre gratis les premiers élémens des Sciences & les principes de la Religion.

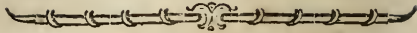


JE suis fort aisée à allarmer sur la droiture des Religieuses ; elles sont quelquefois sujettes à ne pas la connoître. Le Roi me conta , il y a deux jours , qu'il payoit la pension de trois filles dans un Couvent ; il en est mort une il y a cinq ans , & ces bonnes filles reçoivent la pension des trois ; cependant vous savez qu'elles communient trois fois la semaine.



J'AI reçu hier , Madame , (Mad. de la Vieux-Ville , Abbessé de Gomer-Fontaine) votre lettre du 13 , elle contient bien des choses dont je ne suis pas contente ; il y a deux pages de louanges , & il n'en falloit pas un mot. Vous souffrez que mes lettres courent dans le Couvent ; je ne suis pas fâchée que vous me donniez un grand ridicule , mais je le suis fort de ce que vous ne gardez pas pour vous seule ce que je n'écris que pour vous seule. Je ne saurois encore écrire de ma main ; mais vous ne vous plaindrez point de mon secrétaire. (1)

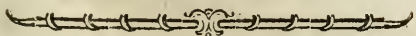
(1) Cette lettre est écrite de la main de Madame la Duchesse de Bourgogne qui , pour former son style , se prëtoit volontiers à cet exercice. Un jour Madame de Maintenon ayant préféré Mademoiselle d'Aumale , la Princesse lui dit : *Adelaïde de Savoye n'est-elle pas assez bonne Demoiselle pour vous servir ?* Noté de Monsieur de la Beaumelle.



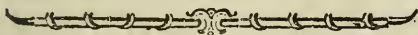
LE monde se moque des Abbeſſes : une d'elles vouloit imiter le Trône du Roi de Siam , (1) parce que tous ceux qu'on voit aux Rois & aux Evêques ne lui paroifſoient pas aſſez élevés. Ce n'eſt point un conte , on me l'a nommée.

(1) Dans la partie ſeptentrionale de la ville de *Juthia* , Capitale du Royaume de Siam , eſt le Palais du Roi. L'or & le vernis brillent à la façade des appartemens qui ſont ornés de différens morceaux de ſculpture , & qui ſemblent d'un beau travail. La première piece qu'on rencontre dans la dernière cour & la ſeule où les étrangers ſoient admis , eſt la ſalle du Conſeil. C'eſt-là que le Roi traite avec les Ambaſſadeurs , & qu'il leur donne audience. L'entrée en eſt baſſe & étroite. L'on y arrive par un eſcalier fans rampe , & qui n'a pas deux pieds de large. Il eſt vrai , comme le remarque *la Louberre* , que les Siamois , qui le montent , n'ont pas beſoin d'appui ; ils s'y traînent ſur les mains & ſur les genoux , & ſi fort en *rapinois* , qu'on croiroit qu'ils veulent ſurprendre leur Roi. Le plafond de cette ſalle d'audience eſt à compartimens , enrichis de fleurons dorés , travaillés à jour & garnis de cryſtaux de la Chine. Un trône magnifique décoré d'or & de pierres , s'éleve en dôme juſqu'au plafond. Son ſiege a quinze ou ſeize pieds de hauteur : il eſt environné de pluſieurs gradins , ſur leſquels ſe tiennent les Grands du Royaume le viſage proſterné contre terre , tant que le Roi eſt préſent. Ce Prince ne monte pas par ces gradins ; il entre par une petite porte pratiquée derrière le trône. *Voyez la Louberre, Voyage de Siam, & les Mélanges de Surgi, tome IX.*



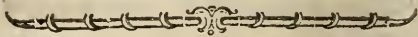


JE ne croyois pas que les denrées fussent si cheres, (en 1709) on ne se plaint ici que du pain. Il y a beaucoup d'herbes, vous devez tirer un grand secours de vos vaches; la bouillie, le ris, le beurre sont une bonne nourriture. Je ne saurois vous plaindre de ne pas boire de vin, sur-tout avec tant de laitage qui ne feroit qu'aigrir; je vois tous les jours guérir des maux d'estomac en quittant le vin; je suis dans ma soixante & douziemé année, & je ne bois que de l'eau.



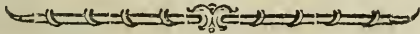
A Madame l'Abbesse de Gomer-Fontaine.

VOUS raisonnez sur un fondement faux, quand vous dites que Mademoiselle de Sery s'est dégagée volontairement; c'est M. le Duc d'Orléans (dont elle étoit la maîtresse) qui lui a donné son congé, & la pauvre fille ne l'a point pris à la premiere fois. Elle seroit donc arrivée chez vous désespérée, passionnée, fardée, magnifique, en un mot, toute mondaine, & même toute criminelle... Vous êtes admirable quand vous dites que cette fille a de l'amitié pour vous, on appelle cela dans le monde, une confiance de Religieuse, qui croient tout ce qu'on leur dit. Eh! on est trompé tous les jours à des amitiés de vingt ans.



IMAGINEZ-VOUS qu'hier après avoir marché six heures dans un assez bon chemin, nous vîmes un château bâti sur un roc qui ne nous parut pas fort lógeable, quand même on nous y auroit guidé; nous en approchâmes sans trouver de chemin pour y aborder, nous vîmes enfin au pied de ce château, dans un abîme & comme dans un puits fort profond, les toits d'un nombre de petites maisons qui nous parurent des poupées, environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur; ils paroissent defer & tout-à-fait escarpés. Il fallut entrer dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible; les carrosses faisoient des sauts à rompre tous les ressorts, & les Dames se prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attrapper; nous descendîmes après un quart d'heure d'effroi, & nous tombâmes dans une petite ville, (Dinant) composée d'une rue qui s'appelle la grande, quoique deux carrosses n'y puissent passer de front. En plein midi on n'y voit goutte, les maisons sont effroyables, l'eau y est mauvaise & le vin rare. Les Boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, & de laisser mourir de faim tout le reste. On porte tout au camp, il y pleut à verse depuis que nous y sommes; je n'ai encore vu que deux Eglises; elles sont au premier étage, & l'on n'y sauroit entrer que par civilité; on nous dit un Salut avec une fort mauvaise musique,

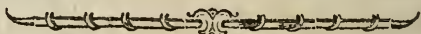
& un encens si parfumé, si abondant & si continuel, que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues, mais en vérité le Roi a grand tort de prendre de pareilles villes. . . . Un boulet rouge est tombé au quartier de M. de Bouffler & en a fait sauter sept milliers. Cette ville en fut ébranlée du bruit, car pour comble d'agrémens, nous entendons le canon du siege, (de Namur) & nous craignons que chaque coup n'emporte quelqu'un de nos amis; à cela près je suis contente.



*A Mad. de Veilhants, Religieuse à l'Abbaye
de Gomer-Fontaine.*

SI l'on pouvoit en conscience souhaiter une Religieuse hors de son Couvent, je voudrois vous voir dans ces places de guerre où nous passons, (en 1692) & si l'on pouvoit changer les inclinations, je prendrois volontiers cette humeur martiale qui vous fait aimer la poudre & le canon. Vous seriez ravie, Madame de ne sentir que le tabac, de n'entendre que le tambour, de ne manger que du fromage, de ne voir que bastions, demi-lunes, contrescarpes, & de ne rien toucher dont la grossiereté ne soit fort opposée à cette sensualité, au dessus de laquelle vous êtes si élevée par votre courage & votre caractère; pour moi qui malheureusement suis femme, & qui le suis plus qu'une

autre, je vous donnerois volontiers ma place; pour travailler en tapifferie avec nos cheres Dames. . . . Vous ne pensez qu'à la guerre, & vous ne me dites pas un mot de votre santé; Je suis trop bonne après cela de vous dire que le Roi se porte bien, malgré sa goutte, & que de son lit, où il est retenu depuis douze jours, il donne ses ordres pour prendre vite Namur.

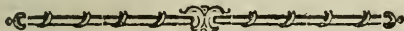


EXTRAIT D'UNE LETTRE

De M. de Fénelon à Mad. de Maintenon.

. . . . **A**U reste, Madame, vous prenez soin d'une grande Communauté de filles, & vous avez intérêt d'avoir devant les yeux des modèles de perfection. En voici un, pour la discipline régulière, que je vous propose: chaque Religieuse des Abbayes nobles de ce pays, (Cambrai) est fondée en coutume d'aller passer tous les ans un mois dans sa famille, & de visiter toute sa parenté; c'est une civilité réglée. Quand j'arrive dans un Couvent, la Supérieure vient au devant de moi pour me recevoir dans la rue. On reçoit tous les étrangers dans des parloirs extérieurs, sans grilles ni clôtures; pour moi, en arrivant on me mene à l'Eglise, au Chœur, au Cloître, au dortoir, enfin au refectoire avec toute ma compagnie; alors la Supérieure me présente un verre, nous buvons ensemble, elle & moi, à la santé l'un de l'au-

tre ; la Communauté m'attaque aussi , mon Grand-Vicaire & mon Clergé viennent à mon secours ; (1) tout cela se fait avec une simplicité qui vous réjouiroit. Malgré cette liberté grossiere , ces bonnes filles vivent dans la plus aimable innocence ; elles ne reçoivent presque jamais de visite que de leurs parens , les parloirs sont déserts , le monde parfaitement ignoré , & il y regne une rusticité très-édifiante. On ne raffine point ici en piété , non plus qu'en autre chose , la vertu est grossiere comme l'extérieur , mais le fond est excellent : dans la médiocrité Flamande , on est moins bon & moins mauvais qu'en France ; le vice & la vertu ne vont pas si loin ; mais le commun des hommes & des filles de Communauté est plus droit & plus innocent.



ON a défait dix-huit cents Camifards , je demanderai à notre Mere (la Supérieure de S. Cyr) une procession pour remercier Dieu , quelque affligeant qu'il soit de se réjouir de la mort de ces rebelles , qui pourtant sont Français.

(1) Je ne fais si beaucoup de gens sentent comme moi ; mais je ne saurois lire ces expressions de l'aimable simplicité d'un grand homme , sans éprouver je ne fais quelle émotion délicieuse. Fénelon dans le réfectoire des Religieuses de Cambrai , me rappelle Henri IV dans la cabane du Meûnier , & mon cœur tressaille.



A Mad. du Peron, Dame de Saint Cyr.

IL m'a toujours paru que vous desiriez que j'écrivisse sur ce qui peut être de quelque conséquence dans votre maison ; je mets dans ce rang les belles Tragédies que j'ai fait composer pour vous , & qui peuvent être imitées à l'avenir. Mon dessein fut d'éviter les mauvaises compositions des Religieuses telles que j'en avois vu à Noisy. Je crus qu'il falloit divertir les enfans , & je voulus , en amusant les miens , remplir leur esprit de belles choses , leur donner de grandes idées de Religion , élever leur cœur à l'amour de la vertu , orner & cultiver leur mémoire , les former à la prononciation , & les retirer des conversations qu'elles ont entr'elles , sur-tout les grandes , qui depuis 15 ans jusqu'à 20 , s'ennuient un peu de la vie de Saint Cyr , parce qu'elles ne connoissent pas celle du monde. Voilà mes raisons pour continuer chez vous ces représentations ; mais renfermez-les dans votre maison , ne les faites point à la grille , sous quelque prétexte que ce soit , il sera toujours dangereux de montrer à des hommes des filles bien faites , & qui ajoutent aux agrémens de leur personne , le talent de se passionner dans leur rôle , & d'attendrir. N'y souffrez donc aucun homme , ni pauvre , ni riche , ni jeune , ni vieux , ni Prêtre , ni

Laique, je dis, même un Saint, s'il en est sur la terre. (1)



J E n'ai pu encore avoir les reliques du Roi, d'Angleterre, (Jacques II) quand on ouvrit le corps de ce Saint Roi, les gardes trempoient leurs mouchoirs dans son sang, & faisoient toucher leurs chapelets à son corps. J'admire la conduite de Dieu; il a permis que ce Prince ait été *méprisé* pendant sa vie, pour lui faire sentir l'humiliation, & il le glorifie quand il ne peut plus abuser de sa gloire. Cette réflexion doit faire trembler ceux qui sont honorés dans ce monde.

(1) Les Demoiselles de Saint-Cyr avoient appris à déclamer; elles jouèrent entr'elles les Tragédies de *Marianne*, de *Polieucte*, d'*Alexandre*, d'*Iphigénie*; elles jouèrent ensuite *Andromaque*, la pièce la plus passionnée de Racine. Madame de Maintenon écrivoit à l'Auteur . . . *Nos petites filles viennent de jouer votre Andromaque, & l'ont si bien jouée, qu'elles ne la joueront de leur vie, ni aucune de vos pièces.* Elle le pria de lui faire dans un de ses momens de loisir un Poëme moral mis en dialogue. Racine fit plus: il donna *Esther*, ensuite *Athalie*. Les jeunes Actrices apprirent leurs nouveaux rôles, & n'en devinrent que plus dangereuses pour les spectateurs.

Hé! comment de jeunes vierges parées de leur innocence, de leur âge, de leurs attraits, & se livrant aux douces émotions de l'amour le plus attendrissant, n'eussent-elles point enflammé toute cette impétueuse jeunesse à qui nos Laïcs même font si souvent tourner la tête?



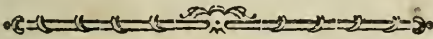
EN attendant le jugement de Rome où l'on avoit porté l'affaire (le quiestisme de Fénelon) je me trouvois souvent embarrassée , entre le zele qui me portoit à parler contre cette doctrine , & l'amitié qui m'invitoit à parler pour M. de Cambray. Je consultai M. Joli , général de Mission ; il me répondit que non-seulement il falloit crier contre les Nestoriens , mais encore contre Nestorius , parce qu'il étoit difficile de faire haïr l'erreur , tandis qu'en seroit aimer l'hérétique. (1)



COMME j'ai la vocation de notre Institut ; (Saint Cyr) je me suis fait des écoles à Avon , où je vais souvent montrer ce que j'ai appris de vous. Je trouve des Maîtres d'école qui montrent le Cathéchisme , & des enfans qui le savent à merveille ; mais quand j'ai voulu savoir d'eux qui a fait le *Pater* , ils n'en savoient rien ; qui a fait le *Credo* , encore moins. S'ils adorent la

(1) Mais cet Hérétique , s'il étoit aimable , estimable , respectable ; si par son génie , sa conduite & ses vertus , il forçoit à l'aimer , comment faire pour le haïr ? Ce Monsieur Joli & ceux qui lui ressemblent ont-ils donc des ames à ressort pour l'amour & pour la haine ? Sont-ils des pendules à qui l'on fait sonner l'heure qu'on juge à propos ? . . .

Vierge?... Oui : s'ils adorent les Saints?... oui-dà : si on péche de manquer la Messe un jour ouvrier?... oui certes. Et mille autres choses qui nous ont fait recrier contre le malheur de l'ignorance.... Les Curés n'en savent quelque-fois pas plus que les peuples : ils ne songent qu'à parer les Eglises & à tirer de l'argent pour l'employer assez souvent en choses frivoles. Ceux qui sont plus éclairés, songent à *bien* prêcher, & au milieu de tout cela leurs brébis ignorent tout. (1)



*A Mad. de Glapion, Supérieure de Saint Cyr ;
en 1716. (2)*

J'AI bien dormi cette nuit, & me voilà en état de recevoir de nouvelles peines.

(1) On remarquera que Madame de Maintenon ayant passé une grande partie de sa vie avec des Ecclésiastiques, devoit avoir l'art de les apprécier, & le talent de les peindre mieux qu'une autre. On ne contestera point la vérité des portraits, en reconnoissant la main qui les a tracés.

(2) Madame de Glapion des Routis née en 1674 morte en 172.... Elle étoit grande & bien faite, fort blanche & fort pâle ; les yeux bleus, pleins de feu & d'esprit ; le visage long, la bouche agréable, le nez un peu gros, les levres fort minces.... Dès l'enfance elle eut l'amitié de Madame de Maintenon, elle joua dans Ester le rôle de Mardochée à ravir. Ce fut Racine qui cultiva son talent pour la déclamation. *J'ai trouvé*, écrivoit-il à Madame de Maintenon, *un Mardochée dont la voix va droit au cœur.*

M. Bessé, Médecin, forme un étrange projet; il veut renouveler mon sang, & par une longue suite d'alimens doux & légers me faire une nouvelle créature; il ne lui fera pas du moins difficile de me remettre à l'état d'enfance. Ce que je vois de réel dans tout cela, c'est que nous sommes séparées, & que nous n'avons pas même la triste consolation de souffrir ensemble. On m'a voulu tromper sur votre état, mais j'ai trop long tems vécu pour ne pas prendre le pire pour le certain. Je vous offre donc à Dieu de bonnes grâces; (1) cependant Saint Cyr qui vous perdrait me tient bien au cœur. Si Dieu alloit accepter mon offrande! J'ai été si mal depuis que vous n'êtes pas bien, qu'il me semble que ma vie dépend de la vôtre.

La voyant sur la scène avec Madame de Caylus, dont le visage étoit fort beau... *Ah! s'écria-t-il, quelle Actrice, si je pouvois mettre cette tête sur ces épaules!* Elle a rempli en divers tems toutes les Charges de la maison. *Je l'aime*, disoit la Reine de Pologne, *il n'y a qu'elle qui sache aimer.* Sa mort causa à Saint Cyr autant de désolation que celle de Madame de Maintenon même. *La gloire d'Israël est tombée*; répétoit-on douloureusement, d'après une des Dames à qui cette expression étoit échappée.

(1) S'il étoit permis d'allier le plaisant au sérieux, je rapporterois ici le mot d'un homme qu'un Confesseur exhortoit à la mort. Le Religieux se livrant à toute la chaleur de son zèle, s'écrioit: Grand Dieu! je vous offre l'ame de votre serviteur, venez la prendre..... *Avec celle de cet homme de bien*, dit le mourant..... doucement, reprit le Confesseur, ne vous mêlez pas de mes affaires.

J'AI beau dire que j'ai beaucoup d'appétit
& point de mal.

Fagon en des maux plus preffans
M'abandonnoit à ma sagesse :
Et pour un rien Saint Cyr, de concert avec Bessé,
Me refuse des alimens.
Et voilà ce que c'est d'avoir quatre-vingtans.

Ordonnez donc, ma chere fille, (Madame
de Glapion, alors malade dangereusement)
qu'on m'envoie ce que je demande. Voulez-
vous que la postérité dise :

Cette femme qui dans son tems
Fit un si brillant personnage,
Eut à Saint Cyr beaucoup d'enfans
Et mourut faute d'un potage.

Réponse de Mad. de Glapion.

Que Bessé en veuille à Glapion,
Malgré la Faculté, vous serez obéie ;
Vous, mourir d'inanition !
Eh ! de tous vos enfans la grande passion
Seroit de vous donner leur vie.

A Mad. de Villette, sa cousine.

SI vous aviez été de même Religion que
M. de Villette, (il étoit Huguenot) je vous
aurois priée de m'envoyer votre fille.... mais
j'ai craint qu'on ne vous soupçonnât d'avoir

été bien aise de me la donner , & d'être d'intelligence avec moi , sur la Religion ; j'ai mieux aimé m'exposer à tout ce qu'un *enlèvement à d'odieux* , que de vous commettre. Voilà , ma chere cousine , ce qui m'a obligée de vous tromper , & pourvu que M. de Villette ne soit pas mécontent (1) de vous , je me démèlerai bien du reste. J'espère qu'il ne prendra pas si sérieusement le rapt de Mademoiselle de Murcai , & qu'il consentira qu'elle demeure avec moi jusqu'à ce qu'elle soit en âge de dire sa volonté. . . . Je suis sensiblement touchée d'affliger mes cousines , (les enfans de M. de Villette à qui Madame de Maintenon vouloit absolument faire changer de Religion) par les marques les plus essentielles que je puisse leur donner de mon amitié.

(1) Mécontent ! . . . hé comment étoit-il possible qu'il ne le fût pas d'un *enlèvement odieux* ! L'Historien de Madame de Maintenon n'a pas osé tenter de la justifier sur cette pieuse manie d'enlever des enfans , pour les convertir presque malgré eux. Elle reprochoit à son frere d'employer la force à la conversion des Huguenots , & elle employe toutes les subtilités de l'adresse. Je ne vois dans ses deux procédés que la différence des sexes. On souffre de voir à Madame de Maintenon qu'on estime & qu'on voudroit aimer , on souffre de lui voir les maximes & la conduite d'une femme intolérante. Il faut convenir cependant , que malgré ses principes , elle n'a pas fait tout le mal que sa place lui permettoit de faire. La bonté de son cœur l'a rendue inconséquente.





A M. de Villette.

JE viens de recevoir deux de vos lettres ; & je vois avec douleur que la moins douce est la dernière ; je ne m'en plains point ; avec tout autre que vous j'essuierois plus d'aigreur... Je connois votre tendresse & je connois votre raison ; l'une vous intéresse pour vos enfans , l'autre vous parle pour moi. Vous êtes trop juste pour douter du motif qui m'a fait agir. *La gloire de Dieu* est sans doute le premier. (1) C'est mon amitié pour vous qui m'a fait desirer avec ardeur de vous faire du bien malgré vous , dans ce que vous avez de plus cher. Mais , je me suis servi de votre absence : & n'étoit-ce pas le seul tems où je pouvois réussir ? J'ai fait enlever votre fille par l'impatience de l'avoir & de l'élever à mon gré. J'ai affligé Madame votre femme , pour qu'elle ne fût jamais soupçonnée par vous , comme elle l'auroit été si je m'étois servi de tout autre moyen pour lui demander ma niece. Voilà , mon cher cousin , mes intentions , elles sont pures & droites. Le moyen est violent , mais le motif est plein de bonté. (2) Vous ne sau-

(1) Ce motif étoit pur dans le cœur de Madame de Maintenon. Il ne l'a pas toujours été dans celui de ceux qui dans la suite se sont le plus vanté de l'avoir.

(2) Lorsque l'exécuteur de l'infortuné Dom Carlos , Infant d'Espagne , voyoit ce jeune Prince crier & vouloir

riez désapprouver cet acte d'autorité non plus que je ne désapprouve votre affliction. . . . Réconciliez-vous avec Madame de Foulmort, (qui s'étoit chargée d'arracher la petite de Murcai de la maison paternelle) pardonnez-lui pour l'amour de Dieu, pour l'amour de moi, pour l'amour de vous-même, pour l'amour de vos enfans, une chose qu'il étoit difficile qu'elle refusât à la Religion qu'elle venoit d'embrasser, à notre amitié, & si vous voulez, à mon crédit. . . . Je ne vous réponds point sur ce que vous me redemandez votre fille. Jugez vous-même si je dois vous la rendre après avoir fait une violence pour vous l'ôter; (1) donnez-moi plutôt les autres par amitié pour elles. Si Dieu conserve le Roi, il n'y aura pas un Huguenot dans vingt ans. . . . Je ne vous ai point rendu de mauvais service auprès du Roi; & plutôt à Dieu que vous n'eussiez pas pour le servir une exclusion insurmontable. (C'est-à-dire sa Religion.)

se débattre, dit Brantome. . . . *Paix, Monseigneur, lui disoit-il, tout ce qu'on en fait n'est que pour le bien de votre ame.* En d'autres termes il eût dit: *le moyen est violent, mais le motif est plein de bonté. Silicet in parvis exemplis grandibus uci.* Avec ce principe, on peut justifier toutes les horreurs du fanatisme, que la Religion a toujours abhorré.

(1) Madame de Maintenon a voulu dire., jugez si je suis disposée à vous la rendre; car si on ne devoit pas rendre ce qu'on a enlevé, sous prétexte qu'on a employé la violence pour s'en rendre maître, tous les voleurs seroient justifiés.



Au même, en 1683.

C E regne-ci n'est pas le regne des Huguenots ; tout ce que vous montrez d'esprit , de bravoure , de prudence , augmente mon chagrin de vous voir , & capable de tout , & exclu de tout. Le bien que je fais à vos enfans ne me console pas de celui que je ne vous fais pas. Je travaille à en faire des hommes , sans espérance de jouir jamais de leur mérite. Il faut donc que je renonce au votre qui est à peu près de même date que le mien , & dont il me seroit si doux de jouir ! Songez à cette grande affaire. Humiliez - vous devant Dieu ; demandez-lui d'être éclairé. Pouvez-vous être environné de gens qui ont reconnu l'erreur , & être inaccessible aux doutes sur ce que vous appelez *vérité*. Convertissez-vous comme tant d'autres ; convertissez-vous avec Dieu seul , (1) convertissez-vous sur mer où vous ne serez soupçonné ni de foiblesse , ni de complaisance ; convertissez-vous comme il vous plaira , mais enfin convertissez-vous. Je ne puis me consoler de votre état , & ma tristesse m'apprend combien je vous aime.

(1) *Avec Dieu seul!*... Quoi , devenir hypocrite pour être Catholique ? Est-ce à un honnête homme qu'on ose donner ce conseil ? Est-ce Madame de Maintenon qui le donne ? Laquelle de ces deux choses est-elle la plus étonnante ? Le lecteur en décidera.



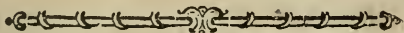
Au même, en 1683.

J'AI reçu votre lettre qui ne m'apprend rien de nouveau. Ai-je jamais douté de votre passion pour le Roi? Il ne vous est pas aussi aisé de lui plaire que de le bien servir. Il connoît votre zele; je connois tout votre mérite; plût à Dieu qu'il n'y eût pas en vous un côté de désavantageux qui empêche qu'on ne fasse valoir l'autre. Dieu qui vous a donné tant de bonnes qualités, vous tirera enfin d'un état qui les rend inutiles pour ce monde-ci & pour l'autre. (1)... Adieu, mon cher cousin, je suis bien fâchée de ne pouvoir vous rendre heureux; le plus grand obstacle vient par vous.... Il est bien étonnant que ni l'exemple de tant de vos amis qui abjurent, ni votre respect pour le Roi, (2) ni votre amitié pour moi, ni les raisonnemens de tant d'habiles Théolo-

(1) *Inutiles!*... Hélas! dans ce tems de vertige, le vertueux Militaire, qui, après s'être exposé à perdre la vie pour la gloire de son Roi, revenoit du combat couvert de sang & de laurier, étoit négligé de la Cour, si son nom ne se trouvoit point sur la liste des nouveaux convertis que *Pelisson* présentoit au Roi. Les Confesseurs étoient les juges des récompenses que méritoient les Héros de la Patrie.

(2) A-t-on jamais changé de Religion *par respect* pour quelqu'un? Quel étrange langage! Madame de Maintenon écoutoit plus la voix de son zele que les conseils de sa raison,

giens, ni les conseils de votre ambition ne vous ébranlent point ? Doutez du moins, examinez, instruisez-vous, croyez.



Au même, en 1684.

JE viens de recevoir votre lettre ; j'ai ouvert celle que vous écrivez à votre fille (celle qu'on avoit enlevée pour essayer de la convertir) je l'ai fort grondée de ce qu'elle ne vous écrivoit pas ; c'est une paresse inouïe & que rien ne peut animer ; elle vous aime & ne peut vous écrire , elle a le toucher admirable pour le clavecin , & ne peut jouer ; elle a très-bonne grace pour la danse & ne peut se remuer ; elle a la prononciation excellente pour l'Espagnol ; & elle ne le parle jamais ; c'est un prodige que son esprit , sa vivacité , son insensibilité & son indolence. Vos enfans ne vous ressemblent point ; ils n'ont rien pris de votre amour pour la gloire ; du reste ils sont comme vous , sans vices. J'ai la fille toujours auprès de moi , je l'accable de présens , de plaisirs , de réprimandes & de caresses ; j'essaie de tout , elle n'écrit pas plus à sa mere qu'à vous ; cela me fait trembler pour son cœur ; qu'attendre si elle ne vous aime pas ? Son frere aîné a le cœur fait comme le vôtre , il iroit loin s'il avoit autant d'esprit que de courage. . . . J'ai remis votre lettre au Roi , il vous estime autant qu'il peut estimer un hérétique ; vous pourriez bien le servir &

vous le vouliez. Vous manquez à Dieu , au Roi , à moi , à vous , à vos enfans par votre malheureuse fermeté. (1)



A Mad. de Villette , en 1684.

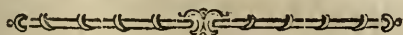
JE vous dois un compliment sur les prodiges que M. de Villette a fait ; j'en reçus la première nouvelle par le Roi qui me fit l'honneur de me dire : *votre cousin s'est fort signalé*. Je n'oserois vous peindre votre fils sur le tillac effuyant le feu de quatre mille coups de canon , & criant au Major , qui nous l'a dit : *voilà les*

(1) Quand M. de Villette , à force de prieres , de menaces & d'importunités , eut enfin abjuré le protestantisme , *vous êtes converti* , lui écrivoit Madame de Maintenon , *ne vous mêlez plus de convertir les autres*. Pourquoi cela ? Si les motifs du zele de Madame de Maintenon étoient raisonnables & purs , pourquoi son cousin , devenu Catholique , ne les auroit-il pas eu ? & s'il ne l'étoient pas , pourquoi les avoit-elle ? Le Roi ayant fait l'honneur à M. de Villette de lui parler avec bonté , sur sa conversion. Mon pere , dit Madame de Caylus , répondit avec trop de sécheresse que *c'étoit la seule occasion de sa vie où il n'avoit point eu pour objet de plaire à Sa Majesté*. Souvenir de Caylus , pag. 20. C'étoit aussi la seule où le Courtisan , même le plus dévoué , n'auroit pas dû l'avoir. Encore une fois , on ne change point de religion pour plaire à personne : ce seroit

Trahir à la fois , sous un masque hypocrite ,
Et le Dieu qu'on préfere & le Dieu que l'on quitte.

Alzire.

coquins qui fuient. Je ne doute point que ce récit ne vous coûte quelques larmes. (1)



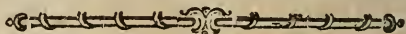
MADAME de Gouthere est ici (à Versailles) errante dans tous les chemins, perchée sur tous les degrés, rempante au long de toutes les murailles. J'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la passion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi, mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim.... Je ne veux pas abandonner à cette extrémité *ma pauvre Chrétienne*, c'est ainsi qu'elle se nomme elle-même.... Rendez-moi toujours de bons offices auprès de M. d'Argenson qui est fort bien avec moi malgré ce que vous savez (2)

(1) L'ainé des enfans de M. de Villette s'étoit trouvé à neuf ans au combat de Messine, où le fameux *Ruyter* fut tué. Cet enfant fut blessé & fait Enseigne de Vaisseau. Au plus fort de l'action, il avoit l'esprit si présent, que voyant couler son sang, il dit . . . *Si ma Bonne voyoit cela, que dirait-elle!* La singularité du fait & le courage que cet enfant avoit témoigné, le firent faire nommer Enseigne après le combat. *Souv. de Mad. de Caylus, page 15.*

(2) Les Dévots accusoient M. d'Argenson de corrompre par son exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par sa charge, & d'avoir bâti une maison au Faubourg Saint-Antoine, pour être plus à portée de la Supérieure de la Madeleine de Trainel dont il étoit amoureux. Cette accusation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'estime de Madame de Maintenon. On voit que les Dévots n'entendoient pas mieux alors leurs intérêts qu'à présent, et



VOUS avez raison d'envier l'agonie des Carmelites, mais pour mourir comme elles il faut vivre de même. Feu M. de la Feuillade leur écrivit en mourant qu'il voudroit bien avoir été Carmelite. (1)



JE ne puis mieux, ce me semble, vous porter à embrasser généreusement pour le reste de vos jours la pratique d'une vie vraiment chrétienne, qu'en vous proposant l'exemple de M. le Dauphin, (fils de Louis XIV) c'est un Prince à peu près de votre âge. Depuis sa première Communion, nous avons vu peu à peu disparaître tous les défauts qui dans son en-

accusant d'une intrigue amoureuse une Supérieure de Communauté.

(1) George d'Aubuffon, seconds fils de François d'Aubuffon, Comte de la Feuillade, fut nommé à l'Archevêché d'Embrun. Ce fut lui qui fit résoudre le Roi d'Espagne (Philippe IV) à envoyer en France le Comte de Fuentes, (& non pas le Marquis, comme le dit M. Lavocat dans son *Dictionnaire Historique*) pour réparer publiquement l'offense commise le 10 Octobre 1661 envers le Comte d'Estades, Ambassadeur de France en Angleterre, par le Baron de Vatteville, (& non pas Batteville, comme le dit encore M. Lavocat), Ambassadeur d'Espagne en cette Cour. Ce qu'il exécuta au Louvre le 14 Mai 1662. On peut voir dans le *Siecle de Louis XIV*, tome 1, page 100, le détail intéressant de l'outrage & de la réparation.

sance nous donnoient de grandes inquiétudes pour l'avenir. Ses progrès dans la vertu étoient sensibles d'une année à l'autre ; d'abord raillé de toute la Cour il est enfin devenu l'admiration des plus libertins. Après dîné il s'enferme seul dans son cabinet & y passe une ou deux heures ; il continue à se faire violence pour détruire entièrement ses défauts ; sa piété l'a tellement métamorphosé, qu'à d'emporté qu'il étoit, il est devenu doux, modéré, complaisant ; on diroit que c'est-là son caractère, & que la vertu lui est devenue naturelle. Quand il commença à s'occuper uniquement de ses devoirs, il commença par renoncer au jeu qu'il aimoit passionnément ; je lui demandai confidentement pourquoi il s'étoit interdit ce plaisir, le plus innocent de tous les plaisirs de la Cour ? Il me répondit qu'il avoit reconnu que le desir du gain lui faisoit aimer le jeu, qu'à la vérité il ne se soucioit pas beaucoup de perdre, mais qu'il sentoit une grande joie de gagner ; que sa passion naissoit donc d'un fond d'avarice & qu'il étoit impossible que ce qui étoit vicieux dans son principe, fût innocent dans son effet. Madame sa femme (1) qui connoît combien sa

* (1) Madame la Dauphine étoit aussi passionnée pour le jeu. Un jour, dit M. de la Beaumelle, un jour que la Princesse étoit fort inquiète & fort triste, elle avoua à Madame de Maintenon qu'elle devoit une grosse somme qu'on lui redemandoit avec instance. On ne pouvoit pas en parler au Roi ; car outre que Madame la Dauphine avoit donné un état infidèle de ses dettes, l'argent étoit si rare, le Roi en étoit si œconome, qu'il n'entreroit

piété est simple , malgré l'étendue de son esprit , abuse quelquefois de cette délicatesse de conscience ; il suffit qu'elle lui dise , même en riant , *si vous faites telle chose vous serez cause d'un mal , car je me mettrai en colere.* Il est vrai que l'ombre de tromperie lui fait horreur. M'ayant un jour fait une réponse peu sincere , le lendemain il vint me dire : *Madame , j'eus hier la foiblesse de vous en imposer , je n'ai pu dormir de toute la nuit , ayant ce détour à me reprocher ; je viens vous dire ma faute & la vérité.* Quelques-uns le croient avare ; mais les aumônes secretes & abondantes qu'il fait le justifient assez. Quelques autres croient que son gouvernement sera austere , cependant il aime la joie & le plaisir ; il s'y livre même quelquefois pour condescendre au goût de Madame la Dauphine. Bien loin que sa vertu le rende insensible aux amusemens de la vie , elle les lui rend plus agréables ; au lieu que ceux qui en font leur unique occupation n'en trouvent aucun qui les satisfassent. Ils vont de la promenade à la chasse , de la chasse à la Comédie , de la Comédie au jeu ; je voudrois que vous les en vissiez revenir. Leur

point dans ce nouveau besoin , sans accompagner son bienfait de quelques réprimandes. Madame de Maintenon , touchée de la situation de la Princesse , emprunte quinze cens pistoles sur sa terre , & prend le reste sur ses épargnes. Le lendemain Madame la Dauphine trouve dans son cabinet 25 000 liv. avec ce billet. « Voilà , Madame , de quoi acquitter vos dettes & soulager votre ame. L'unique reconnoissance que je vous demande , c'est de ne pas m'en remercier. »

ennui est le meilleur Sermon. Vous les verriez avec un visage triste & un ton chagrin se plaindre que rien n'a réussi : la Comédie a été mal jouée , l'Opéra détestable ; on mouroit de chaud à la promenade. Les chiens ont mal chassé. Parmi tous ces voluptueux ennuyés , le jeune Prince est le seul gai & content , parce qu'il a employé sa journée à remplir les devoirs qu'il connoît , & à s'instruire de ceux qu'il ne connoît pas. (1)



A Mad. la Comtesse de S. Gerant , en 1681.

LE Roi est plein de bons sentimens. Il lit quelquefois l'Écriture - Sainte & il trouve que c'est le plus beau de tous les livres. Il avoue ses foiblesses , il avoue ses fautes ; il faut attendre que la grace agisse. Il pense sérieusement à la conversion des Hérétiques , & dans peu il n'y aura plus qu'une Religion dans le Royaume. C'est le sentiment de M. de Louvois , & je le crois là-dessus plus volontiers que M. Colbert qui ne pense qu'à ses finances & presque jamais à la Religion. La petite fille a beaucoup pleuré , (Mademoiselle de Murcai enlevée à ses parens pour la convertir) c'est une chose

(1) Cette lettre ne se trouve point dans le recueil de celles de Madame de Maintenon. Les raisons qui ont engagé M. de la Beaumelle à la rapporter en note , nous ont engagé à la placer ici.

inconcevable que les chimeres que ces gens-là (les Huguenots) mettent dans l'esprit des enfans ; mais elle a trouvé la Messe du Roi si belle , qu'elle m'a promis de se faire Catholique , pourvu que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la Messe du Roi. Cette naïveté m'a fort réjoui ; (1) mais je gémis de ce que les autres conversions ne sont pas si faciles. M. de Villette a résisté à cette éloquence de M. Bossuet à laquelle personne ne résiste. (2)



ON est ici dans la plus grande joie ; le Roi a fait un fort beau présent à Madame la Dauphine ; il a eu un moment entre ses bras le petit Prince ; (le Duc de Bourgogne , né le 6 Août 1682 , pere de Louis XV) il a félicité Monseigneur comme un ami , il en a donné les premières nouvelles à la Reine. Enfin tout le monde dit qu'il est adorable. Mad. de Montespan seche de notre joie , elle meurt de jalousie ; tout lui déplaît , tout l'importune , elle

(1) Cette naïveté auroit dû persuader Madame de Maintenon que *la petite fille* étant plus disposée à se laisser séduire par *la Musique du Roi* , qu'à se rendre aux raisonnemens de Bossuet , dont la force & la profondeur étoient au-dessus de son âge ; elle étoit par conséquent incapable alors de se déterminer dans le choix d'une Religion ; ce qui n'est pas l'ouvrage d'une *petite fille*.

(2) M. de Villette , s'étant embarqué , fit sur mer des réflexions qu'il n'avoit pas encore faites à Paris. L'Evangile de l'*vraie* & du bon grain lui parut une démonstration claire du schisme , il se convertit.

prétend que les couches des autres lui font aussi funestes que les siennes ; elle en veut sur-tout au Pere de la Chaise qui ne fait que son devoir, mais qui le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une sincere amitié. Les uns disent que je veux me mettre à sa place, & ne connoissent ni mon éloignement pour ces fortes de commerce, ni l'éloignement que je voudrois en inspirer au Roi. La plupart s'imaginent que je conspire avec elle ; quelques autres croient que je veux la ramener à Dieu. Je le souhairerois bien, mais je ne l'espere pas. Il y a un cœur mieux fait sur lequel j'aurois de plus grandes espérances. Adieu, Madame, ne dites rien de tout ceci, on en devine assez, & on en dit toujours trop. (1)



LA Famille Royale vit dans une union toute-à-fait édifiante ; le Roi s'entretient des heures entieres avec la Reine : le don qu'elle m'a fait de son portrait est tout ce qu'il y a de plus agréable pour moi depuis que je suis à la Cour ; c'est dans mon esprit une distinction infinie.

(1) Madame de Maintenon commençoit alors à former le pieux projet de convertir le Roi. Employa-t-elle l'amour pour faire triompher la dévotion : se servit-elle de la dévotion pour satisfaire l'amour. Ce problème, qui tourmentoit alors la malignité des Courtisans, cesse d'en être un de nos jours. L'Histoire de cette Dame illustre ; ses Lettres Originales ont fait oublier les misérables Romans que l'envie, la haine & la faim osèrent publier contr'elle.

Madame de Montespan n'a jamais rien eu de semblable. Je passerai encore quinze jours ici, (à Maintenon) cette solitude me délasse des fatigues de la Cour; je n'y vois personne & je jouis seule de mon petit empire. On me déchire de tous côtés? vous ne m'apprenez rien de nouveau; le tems éclaircira toutes choses; je vous prie de ne point me défendre, cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. Madame de Miramion a un zele indiscret; on sert mieux ses amis de sang froid. Je mene une vie tissue d'infirmités & de chagrins; on me croit dans la plus belle place du monde, & je n'ai pas plus de plaisir que de m'en éloigner & de vivre dans la solitude; j'envie bien le sort de mon Fermier. Dites à d'Aubignée (son frere) qu'il ne se laisse pas aller à son indolence; avec trois cens mille livres de rente, il ne seroit pas plus heureux, son malheur est dans son sang.



LERoi se porte bien.... La mort de M. Colbert l'a affligé, (1) & bien de gens se font

(1) Mort à Paris le 6 Septembre 1683, à soixante-quatre ans. Ce grand homme mourut presque subitement consumé par les chagrins que lui donnoit Louvois, en le forçant à ruiner par des vexations le peuple qu'il avoit enrichi par le commerce. Seul Martyr qu'ait eu le bien public, seul Ministre des Finances qui soit mort dans son emploi. Sa femme, lui parlant d'affaires jusqu'au dernier moment, il dit: *On ne me laissera donc pas le tems de mourir!* Le Roi lui écrivit une lettre, telle que mé-

réjouis de son affliction. C'est un sot discours que les desseins pernicieux qu'il avoit, & le Roi lui a pardonné de très-bon cœur d'avoir voulu mourir sans lire sa lettre pour mieux penser à Dieu. M. de Seignelay a voulu envahir tous ses emplois & n'en a obtenu aucun. Il a de l'esprit, mais peu de conduite; ses plaisirs passent toujours devant ses devoirs; il a si fort exagéré les services & les qualités de son pere, qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'est ni digne ni capable de le remplacer. (1)



MONSIEUR le Tellier est à l'extrémité, depuis qu'il avoit scellé l'Edit (la révocation

ritoient ses longs services. Le Mourant, insensible à tout ce qui pouvoit flatter la vanité, la prit, la mit sous son chevet & ne l'ouvrit pas.

(1) On verra peut-être avec plaisir le portrait de M. de Seignelay peint par M. de Voltaire, à côté de celui qu'on vient de voir par Madame de Maintenon. Le voici copié dans *le Siècle de Louis XIV*, tom. 1, pag. 200.

« Seignelay, nouveau Secrétaire de la Marine, & à qui
 » le fameux Colbert, son pere, avoit déjà fait exercer
 » cet emploi avant sa mort, étoit lui-même sur la flotte
 » (celle destinée au bombardement de Gênes la superbe).
 » Ce jeune homme, plein d'ambition, de courage, d'es-
 » prit, d'activité, vouloit être à la fois guerrier & Mi-
 » nistre. Avidé de toute espece de gloire, ardent à tout
 » ce qu'il entreprenoit, & mêlant les plaisirs aux affai-
 » res, sans qu'elles en souffrissent. »

C'est au Lecteur maintenant à tenir la balance. Le suffrage de M. de Voltaire est d'un grand poids doit-il l'emporter sur celui de Madame de Maintenon?

de l'Edit de Nantes) il se portoit mieux ; la fièvre l'a repris avec beaucoup de violence ; on n'en espere plus rien. Le Roi est fort content d'avoir mis la dernière main à l'ouvrage de la réunion des Hérétiques à l'Eglise. Le Pere la Chaise a promis qu'il n'en coûteroit pas une goutte de sang , & M. de Louvois dit la même chose. (1) Je suis bien aise que ceux

(1) Et cependant ce Louvois, qui dans le Conseil du Roi vouloit qu'on n'employât que la douceur, écrivoit au Duc de Noailles, en Languedoc, que Sa Majesté entendoit qu'on *fasse essuyer les dernières rigueurs à ceux qui ne voudroient pas se faire de sa Religion.* Des Prêtres, des Dragons ; les uns le crucifix, les autres le sabre à la main, se répandirent dans les Provinces, & bientôt le sang ruissela sur les échaffauds. Voyez l'effroyable tableau que fait M. de la Beaumelle de la scene de carnage qu'occasionna le fameux Edit qui, selon le Pere de la Chaise, ne devoit pas *coûter une goutte de sang.*

« Cependant les Provinces étoient pleines de désolation ; les enfans arrachés du sein de leurs meres ; les
 » Livres Sacrés brûlés par la main du Bourreau ; des
 » Gentilshommes mis au nombre des Forçats ; des femmes ignominieusement rasées pour avoir chanté les
 » Hymnes de David en François ; des Pasteurs condamnés à expirer sur la roue pour n'avoir pas abandonné
 » leur troupeau aux loups dévorans ; les vieillards traînés à l'Autel par un Soldat qui, en blasphémant, leur
 » ordonnoit de recevoir son Dieu ; les relaps jetés dans
 » les plus affreux cachots ; les convertis environnés d'espions qui comptoient leurs soupirs ; les peres jugés sur
 » les délations de leurs enfans, les mourans persécutés
 » jusque dans les derniers momens de la vie, cherchant
 » la lumière, ne trouvant qu'un Prêtre odieux, & rendant à la fois l'ame & l'Hostie ; les cadavres des opiniâtres exhumés, foulés aux pieds, jetés à la voirie ;
 de

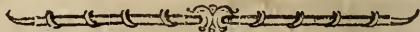
de Paris aient entendu raison ; Claude étoit un furieux qui les confirmoit dans leurs erreurs. Depuis qu'ils ne l'ont plus, ils sont plus dociles. Je crois bien que toutes ces conversions ne sont pas également sinceres ; mais Dieu se sert de toutes sortes de voies pour ramener les Hérétiques. Leurs enfans seront du moins Catholiques ; si les peres sont hypocrites, leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité ; ils en ont les signes de commun avec les fideles.



PARIS doit être bien content de son maître ; le Roi n'a jamais été de si belle humeur que depuis qu'il a été témoin de l'amour de sa Capitale. . . . Le P. de la Chaise est mieux que jamais dans l'esprit du Roi ; il agira désormais sans M. l'Archevêque de Paris, & Madame de Lesdiguières ne verra plus le Clergé de France à ses genoux ; c'étoit un grand scandale ; il fera son rapport, & le Roi nommera. Vous croyez bien que cette grande faveur va mettre tout le monde aux pieds de la société ; je lui ai fait déjà

» un peuple entier fatigué d'une oppression lente, jaloux
 » du sort de ses peres qui du moins avoient été massacrés
 » dans une même nuit ; & pour comble d'horreur, des
 » vierges violées dans les bras de leurs meres ; d'autres
 » livrés à des Tyrans qui portoient des flambeaux... Ma
 » plume se refuse à ces énormités ; mais qu'on imagine
 » tout ce que peut inventer de plus cruel un Moine écu-
 » mant de luxure, de zele & de rage. » *Mém. de Ma-
 dame de Maintenon, tom. 2, pag. 189.*

ma cour pour M. . . & l'ai faite de belle grace. On peut bien dissimuler un peu pour rendre service à ses amis.



LES ouvrages de Maintenon sont fort avancés ; la présence du Roi n'y gêne rien. C'est un beau spectacle que de voir une armée entière travailler à l'embellissement d'une Terre. Les deux montagnes se joindront par quarante-sept arcades solidement bâties ; c'est , de l'aveu de tout le monde , un ouvrage digne des Romains & du Roi ; tout cela me ramène souvent à cette réflexion : les hommes sont bien fous de se donner tant de soins pour embellir une demeure où ils n'ont que deux jours à loger.



TOUS vos nouvellistes grossissent à plaisir les objets. Ce n'est que par occasion & en attendant que j'occupe l'appartement de la Reine ; aussi n'y ai-je mis que des meubles très-modestes ; Le Roi y entra hier , & ayant vu mon grand Crucifix d'Italie , me dit : *Voilà un ornement bien sérieux , je vous conseille de le faire ôter.* Je lui demandai s'il craignoit de voir celui qui est toute son espérance. (1) Le Roi me dit,

(1) Ce tableau étoit bien différent de celui dont Madame de Montespan , dans le temps de sa gloire & de ses foiblesses , avoit orné un cabinet qui ne s'ouvroit qu'aux

en fouriant , que je prêchois à merveille , & le Crucifix est resté. M. de Louvois paroît désolé de ce que son crédit commence à tomber ; il m'envie ma faveur , il m'attribue les dégoûts du Roi ; enfin il veut se rendre nécessaire par quelque guerre nouvelle. (1)



QUAND j'avois de la voix , j'aurois fort bien chanté cette chanson. (2) Elle ne me dit rien de nouveau ; ne fais-je pas que je suis vieille ? Si je pouvois l'oublier , le changement de mon humeur me le diroit assez. Cherchez l'Auteur , je vous en prie ; si le Roi le connoissoit il me vengeroit , & si je le connois je me vengerai autrement que lui.



LE Roid'Angleterre arriva avant-hier à Saint-Germain avec le Duc de Berwick. Ce fut une chose bien touchante que sa premiere conver-

élu. On y voyoit le Roi à la tête de son armée , tournant le visage , & regardant d'un œil attentif & d'un air riant un lointain où étoit une femme avec tous les traits de Madame de Montespan & toute la nudité des graces , nonchalamment couchée sur un lit de fleurs , soupirant ces tendres paroles : *Quand Mars me rendra-t-il l'Amour ?*

(1) Quel homme , Bon Dieu ! que celui qui prend froidement le parti de faire massacrer plusieurs milliers de ses semblables , pour satisfaire son ambition !

(2) Des Couplets satyriques.

sation (1) avec la Reine. Ce Prince la consolait, & faisoit les plus tendres caresses au Prince de Galles; on ne peut pas avoir plus de fermeté; cette insensibilité à la perte de tant de grandeurs, est l'ouvrage de la grace, il est beau de voir un Roi confesseur. La Cour de Saint-Germain ne le cédera qu'à la Cour de Versailles en magnificence. Le Roi ne quittera les armes qu'après avoir chassé d'Angleterre le Prince d'Orange; on dit que c'est un second Cromwel. J'ai toujours dans l'idée que si M. Colbert avoit vécu, tout cela ne seroit point arrivé; on n'a point empêché la descente des Hollandois; on en étoit averti depuis long-tems, mais on ne pouvoit ou on ne vouloit pas la croire.

(1) Le Roi, dit la Marquise de Sévigné dans ses Lettres, alla au devant de la Reine d'Angleterre, avec toute sa maison & cent carrosses à six chevaux. . . . Il la salua, lui parla quelque tems, & la mit à sa droite dans son carrosse, & la mena à Saint-Germain où elle se trouva toute servie comme la Reine, de toutes sortes de hardes, parmi lesquelles étoit une très-riche cassette avec six mille louis d'or. Le lendemain il fut question de l'arrivée du Roi d'Angleterre, à Saint-Germain, où le Roi l'attendoit. *Voici votre maison*, lui dit-il, *quand j'y viendrai, vous m'en ferez les honneurs, & je vous les ferai quand vous viendrez à Versailles.* Le lendemain il lui envoya dix mille louis d'or.

Louis XIV faisant un jour beaucoup de caresses au petit Prince de Galles, la Reine d'Angleterre lui dit: *Je bénissois le sort de mon fils qui ne sent point ses malheurs, mais à présent je le plains de ne pas sentir vos bontés.*

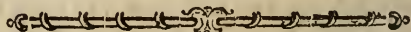
MONSIEUR de Noailles m'a promis une campagne brillante ; il m'écrivit qu'il vaincra les ennemis du Roi & les siens. Comme il m'a tenu parole jusqu'ici , je compte fort sur ces deux victoires. M. de Luxembourg ne fait pas fuir , (1) il gagne des batailles par habitude , & prend des villes en badinant. . . . Ce n'est pas moi qui empêche le Roi d'aller en Flandre , je l'y suivrai avec plaisir. Une réflexion de Madame du Lude , où je ne suis pas entrée , a rompu ce projet , & je vous avoue que je n'en suis pas fâchée , qu'elle gloire acquerroit-il à battre le Prince d'Orange si accoutumé à être battu ?

J'AI eu pendant deux mois une copie de *l'explication du Cantique des Cantiques*. (2) Il y a

(1) Le Maréchal de Luxembourg remporta , sur le Prince d'Orange , les batailles de Fleurus , de Luze , de Steinckerque , de Nerwinde. Ce Prince , fulminant contre l'ascendant que le Maréchal avoit sur lui , s'avisa de dire un jour : *Est-il donc impossible de battre ce bossu-là ?* . . . M. de Luxembourg en ayant été informé répondit : *Bossu ? Eh , comment sait-il cela ? m'a-t-il jamais vu par derriere ?*

(2) Livre mystique de Madame Guyon , qui dans le tems fit beaucoup d'honneur , de plaisir & de peine à son Auteur. M. de Voltaire a aussi donné une traduction du *Cantique des Cantiques* , avec des *explications*. On se doute bien que cette traduction ne ressemble en rien à celle de Madame Guyon.

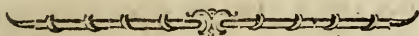
des endroits obscurs, il y en a d'édifiants, il y en a que je n'approuve en aucune maniere. L'Abbé de Fénelon m'avoit dit que *le Moyen Cour* (autre ouvrage de Madame Guyon) contenoit les Myfteres les plus sublimes ; j'en lus un morceau au Roi, qui me dit que c'étoient des rêveries. il n'est pas encore assez avancé dans la piété pour goûter cette perfection.



TO U T le monde est malade ; le Roi a la fièvre tiercée, le Pere de la Chaise un gros rhume, le Duc de Bourgogne la migraine, Madame de Lude & moi des vapeurs, enfin le Château est un hôpital. . . . Je ne suis point surprise des différens jugemens qu'on porte de l'*Instruction* de M. de Paris ; (1) ce premier pas étoit difficile, & toute les personnes intéressées conviennent qu'il s'en est démêlé en homme très-prudent ; certainement le Roi en fera sa-

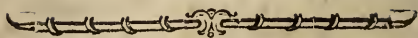
(1) Louis-Antoine de Noailles, s'étoit élevé aux dignités par son propre mérite, & sans la protection des Jésuites de qui elles dépendoient alors. Après lui avoir donné l'Archevêché de Paris, le Roi se retourna vers les Courtisans, & leur dit : *Si j'avois connu un homme plus digne de cette place, l'Evêque de Châlons ne l'auroit pas eu.* Lors de la querelle excitée par le fameux Livre des Maximes, on crut quelque tems que M. de Noailles approuvoit la doctrine de M. de Fenelon : voici les mots de la célèbre *Instruction*, qui parut autoriser cette méprise. *Ne blâmons point les excès, disoit M. de Noailles, où l'amour porte les ames. La mesure de l'amour de Dieu, c'est de l'aimer sans mesure.*

tisfait. Les Jésuites ne lui pardonneront pas de s'être éleyé au siege de Paris sans leur participation. S'ils le fâchent on priera le Pape de le faire Cardinal. . . . Le Roi s'est consulté, il a consulté les gens de bien, il a consulté Dieu, & rien n'est plus vrai que s'il eût connu en France un plushonnête homme il l'auroit donné à sa Capitale.

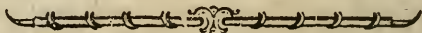


ON se trompe, & vous pouvez le dire hardiment. Le goût des plaisirs est éteint chez le Roi; l'âge & la dévotion lui ont fait faire de sérieuses réflexions sur la vanité & le néant de ce qu'il aimoit autrefois. . . . Il n'assiste aux spectacles & aux fêtes qu'avec répugnance, il se plaint avec moi de la contrainte que lui impose son rang, de prendre part à des plaisirs qui n'en sont plus pour lui. La Princesse (Adélaïde de Savoie) est tous les jours plus charmante, le Duc de Bourgogne en est épris; il a été réglé qu'il ne la verroit que sur le pied de sa maîtresse, elle en a pleuré & a dit: *Hé! ne suis-je pas sa femme?* Ensuite elle en a ri, & m'a promis de lui être toujours cruelle *jusqu'à ce que le Roi ordonnât de ne l'être plus.* (1)

(1) L'aimable enfant! . . . Cependant le rémis fixé pour la célébration du mariage approchoit; on fit la Maison de Madame la Dauphine, M. Bossuet fut premier Aumônier. Quand ce Prélat se mit aux genoux de la Princesse pour prêter le serment accoutumé. . . . *Ha!*



J'ÉTABLIS ma niece, (M^{lle} d'Aubigné) la chose est faite, ainsi dépêchez-vous, il me faut vite un compliment ; il en coûte à mon frere cent mille francs, à moi ma Terre, au Roi huit cent mille livres; vous voyez que la gradation est assez bien observée. M. le Duc de Noailles donne à son fils vingt-mille livres de rente & lui en assure le double après sa mort.... voilà une belle alliance, le Maréchal en mourra de joie, son fils est sage, il aime le Roi & en est aimé, il craint Dieu & en sera béni, il a un beau Régiment & on y joindra des pensions, il aime son métier, & il s'y distinguera. Quand Mademoiselle d'Aubigné nâquit, je ne prévis pas tant de bonheur. . . . Adieu, vous voyez bien que je n'ai pas le tems d'écrire de longues lettres ou du moins qu'il ne me convient pas que je paroisse l'avoir.



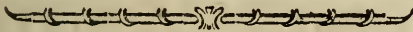
AL'heure qu'il est on délibere sur le sort de la France & de l'Espagne, sur le sort de toute l'Europe. (1) Monseigneur a remontré que le Roi étoit trop juste pour l'éloigner d'une suc-

lui dit-elle, *je suis bien honteuse de voir à mes pieds une si bonne tête.*

Répétons : l'aimable enfant !

(1) On agitoit dans le Conseil du Roi l'affaire de la succession d'Espagne qui a fait répandre tant de sang.

cession que toute les loix lui donnoient, qu'il y renonçoit en faveur du Duc d'Anjou, & qu'il se bernoit à dire toute sa vie : *le Roi mon pere, & le Roi mon fils*. Le Duc de Bourgogne est revenu à ce sentiment, & a dit qu'il ne l'avoit combattu que pour éclaircir la matiere, & qu'il cédoit volontiers tous ses droits à son frere. . . . Le Duc d'Anjou ne sera traité comme Roi, qu'après l'audience de l'Ambassadeur d'Espagne. (1)



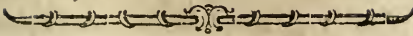
LA mort du Prince d'Orange n'apportera aucun changement dans les affaires. La Princesse Anne a été reconnu Reine d'Angleterre ; c'est un terrible coup pour notre Saint Roi (Jacques II.) . . Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe, & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la

(1) Le Roi ayant fait entrer dans son cabinet l'Ambassadeur d'Espagne, lui dit : *L'heure est venue de faire un Roi*. Ensuite il appella le Duc d'Anjou, & lui dit : *Mon fils, c'est Dieu qui vous a fait Roi, songez à le faire régner dans tous les lieux où vous allez commander, & vous, M. l'Ambassadeur, saluez votre Roi*. Le Duc de Bourgogne & de Berry, s'avancerent & se jetterent au col de leur frere, exprimant par leur larmes, la joie qu'ils avoient de son élévation. Ce fut alors que le Duc d'Anjou dit au Duc de Bourgogne : *Je suis Roi d'Espagne, vous serez Roi de France, il n'y a que ce pauvre Berry qui ne sera rien*. *Moi !* répondit-il vivement, *je serai Prince d'Orange, & je vous ferai entrager tous deux*.

guerre vigoureusement ; il y avoit d'abord de la répugnance , mais c'est une nécessité , il faut céder. Que vous dirai-je de M. de Catinat ? Il fait son métier , mais il ne connoît pas Dieu ; le Roi n'aime pas à confier ses affaires à des gens qui n'ont pas de dévotion : M. de Catinat croit que son orgueilleuse Philosophie suffit à tout ; c'est bien dommage qu'il n'aime pas Dieu. (1)

(1) Comment , l'un des hommes de bien le plus respectable de son siècle , auroit-il pu croire qu'une *orgueilleuse* philosophie suffisoit à tout ? Je crains bien que Madame de Maintenon , en se laissant séduire par l'excès de sa piété , n'ait pas rendu justice à ce grand homme. Voici le portrait qu'en fait M. de Voltaire dans son *Essai sur l'hist. gén.* « Catinat avoit dans l'esprit une ap-
 » plication qui le rendoit capable de tout , sans qu'il se
 » piquât jamais de rien ; il eût été bon Ministre , bon
 » Chancelier comme bon Général. Il avoit commencé
 » par être Avocat , & avoit quitté cette profession à
 » vingt-trois ans , pour avoir perdu une cause qui étoit
 » juste. En 1667 , il fit , aux yeux du Roi , à l'attaque
 » de la contrescarpe de Lille , une action qui demandoit
 » de la tête & du courage. Le Roi le remarqua , & ce
 » fut le commencement de sa fortune ; il s'éleva par
 » degrés sans aucune brigue. Philosophe au milieu de la
 » grandeur & de la guerre , les deux plus grands écueils ;
 » libre de tous préjugés , & n'ayant point l'affectation
 » de paroître trop les mépriser. La galanterie & le mé-
 » tier de Courtisan furent ignorés de lui ; il en cultiva
 » plus l'amitié & en fut plus honnête homme. Il vécut
 » aussi ennemi de l'intérêt que du faste ; Philosophe en
 » tout , à sa mort comme dans sa vie. »





L E T T R E

*De Madame la Comtesse de Saint - Geran à
Madame de Maintenon.*

V O U S vous passeriez bien , Madame , de lire mes lettres , mais je ne puis me passer de vous les écrire. L'autre jour vous ne parlâtes point de moi à Madame de Vantadour , ce qui me déplut beaucoup ; je vous prie de vous remettre en règle , vous savez combien il vous est essentiel de me plaire. L'éloignement de Fontainebleau est insupportable à qui veut à tout moment être instruite de votre santé & de celle du Roi. La mienne qui est un petit néant auprès des vôtres , est toujours fort déplorable & fort peu déplorée. Quelquefois de la mélancolie , ensuite de l'affliction , & puis des réflexions qui m'obligent à me soumettre à la volonté de Dieu. Vous amusez-vous bien , Madame , dans le lieu où vous êtes ? Ou , y faites-vous sans plaisir le plaisir des autres ? C'est votre personnage ; il est plus héroïque qu'agréable ; vous avez du moins dissipé les oiseaux (les Courtisans) de votre voliere , ce qui rend votre appartement un peu plus silencieux ; mais Saint - Cyr vous manque , vous aimez fort cette voliere-là , & il a fallu encore y renoncer ! mais vous savez mettre tout à profit. Madame de Coulanges , qui protege & assiste autant qu'elle peut les filles de la Magdeleine , m'a chargée d'en faire la

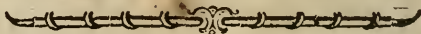
cour en vous présentant , de leur part , ce petit Jesus , le plus joli enfant du monde , en vérité. &c.



L E T T R E

De la même à Madame de Maintenon.

A Mon réveil , Madame , j'apprends la prise de Bonchain ; avant que d'être saignée je commence à vous en faire mon compliment ; avec la fièvre & un gros rhume , on n'est point en état de se présenter sur le chemin du Roi. Ayez la bonté , Madame , de me secourir en cette occasion , vous qui ne m'avez abandonnée dans aucune ; dites-lui , s'il vous plaît , tout ce que j'aurois pu lui dire. Je vais tâcher de me bien porter , puisque la paix qu'on nous promet nous annonce de beaux jours.



A M. de Noailles , Archevêque de Paris.

JE dînai il y a quelques jours chez M. de Pontchartrain , il fit beaucoup de railleries assez aigrés sur le *Monseigneur* que les Evêques se donnent , & dit que S. Ambroise & S. Augustin ne s'en étoient jamais donné. Voyez si dans tous les tems les Peres de l'Eglise ne sont pas bons à suivre.





Au même.

DÉFIEZ-VOUS, Monseigneur, de tout le monde, & particulièrement de M. le premier Président, () c'est un ravaleur, il est venu parler au Roi sur vous, sur-la conduite que vous devez tenir en tout & particulièrement sur les funérailles de feu M. l'Archevêque, (M. de Harlai) comptez (1) que presque tous les hommes noient leurs parens & leurs amis, pour dire un mot de plus au Roi, & pour lui montrer qu'ils lui sacrifient tout. Ce pays-ci est effroyable, il n'y a pas de

(1) Nul Orateur ne vouloit se charger de l'Oraison Funebre de cet Archevêque, dont la vie licencieuse avoit scandalisé tout Paris. On fait qu'il mourut d'apoplexie à sa maison de Conflans, dans les bras de Madame la Duchesse de L***. Le Pere Gaillard, Prédicateur du Roi, fut moins scrupuleux que ses confreres; il osa entreprendre le Panegyrique de l'Archevêque. Un homme de beaucoup d'esprit l'ayant entendu, dit que ce discours se réduisoit à deux propositions. *Mon héros est damné, Messieurs, c'est bien dommage.* C'est bien dommage, en effet, lui qui veilla avec une sévérité si édifiante pour faire respecter la discipline de l'Eglise, témoin l'ordonnance qu'il fit pour défendre à ceux qui étoient obligés de faire gras en carême, d'user de ragoûts. Madame la Duchesse de Bourgogne ayant fait une sausse avec du vinaigre & du sucre sur du bœuf bouilli; le Roi lui dit: « Madame la Duchesse de Bourgogne n'est pas *scrupuleuse*, elle fait fort bien des sausses. » Journal de Louis XIV, pag. 157. Louis le Grand commençoit à vieillir un peu.

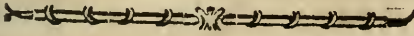
tête qui n'y tourne. Je ne vous raconte point ce que le premier Président a dit, parce que cela ne change rien à votre projet, & qu'il convient que vous n'officiez point au service de feu M. l'Archevêque, il a fort recommandé au Roi de ne pas dire un mot de tout ce qu'il lui disoit. Le Roi a répondu : *Pourquoi ce silence, si vous ne faites que votre devoir ?* Mais de son côté il m'a imposé un entier secret que je confie à mon Evêque, parce que je le crois nécessaire.... J'ai vu M. l'Archevêque de Cambrai.... Nous parlâmes de Mad. Guyon ; il ne change pas là-dessus, je crois qu'il souffriroit plutôt le martyre que de convenir qu'elle a tort ; encore une fois, Monseigneur, défiez-vous de tout ce que vous estimez le plus. (1) Je suis à la

(1) Madame de Maintenon auroit volontiers adopté ce principe d'un Ancien : *vivez avec vos amis, comme s'ils devoient un jour devenir vos ennemis.* Ce principe affligeant pour l'humanité, qu'un cœur jeune, tendre & vertueux réproouve avec horreur, ce principe que les mœurs du siècle justifient, est excellent à suivre, du moins à la Cour. *On est toujours trompés à des amitiés de trente ans,* disoit en gémissant Madame de Maintenon.

*Deux cocqs vivoient en paix, une poule survint,
Et voilà la guerre allumée.*

« En faut-il davantage, dit M. Gaillard par la bouche d'un misantrope, pour que les plus intimes amis deviennent bientôt ennemis, d'autant plus mortels qu'ils sont plus dangereux, & que par leurs confidences mutuelles ils se sont fournis l'un à l'autre des armes dont ils ne se font alors nul scrupule de se servir ? »
Qu'elle est triste cette philosophie qui nous découvre ces dures vérités ! Ah ! pourquoi ne pas nous laisser

source, je vois trahison sur trahison, mon naturel ne me porte point à la défiance, j'aurois vécu long-tems sans croire les hommes aussi méchans qu'ils le sont; mais la Cour change les meilleurs.



Au même, en 1695.

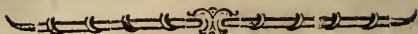
LE Roi m'ordonne, Monseigneur, de vous dire que Mad. Guyon est arrêtée. Que voulez-vous qu'on fasse de cette femme, de ses amis, (Fenelon étoit le premier) de ses papiers? Le Roi fera encore ici demain, (à Versailles) écrivez-lui directement; j'ai oublié de vous dire qu'on dit que vous voulez ôter la Foire Saint-Germain pendant le carême. Le Roi a répondu: *cela regarde le Magistrat.*

dés erreurs dont la douce illusion fait le charme de la vie? ... Mais si ces erreurs sont dangereuses. ... Si un jour elles peuvent nous faire répandre des larmes amères.... Si elles peuvent empoisonner tout notre bonheur!... n'importe.

Non, pèrisse à jamais ce mot affreux d'un sage;
 Ce mot, l'effroi du cœur & la mort de l'amour:
 Songez que votre ami peut vous trahir un jour.
 Qu'il me trahisse, hélas! sans que mon cœur l'offense;
 Sans qu'une douloureuse & coupable prudence,
 Dans le sombre avenir cherche un crime douteux,
 S'il cesse un jour d'aimer... qu'il sera malheureux.

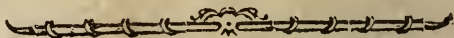
M. Gaillard. La nécessité d'aimer, Poème.





Au même.

NE tâchez-vous point, Monseigneur, de guérir le P. de la Chaîse, ou du moins de le faire rougir de cette maxime *que les dévots ne sont bons à rien*? Il est trop vrai qu'il y a des dévots qui ne sont point propres à gouverner, mais c'est la faute de leur esprit & non de leur dévotion; la maxime du P. de la Chaîse est générale, elle tombe sur tous les dévots, & semble dire, que la pratique de l'Évangile rend imbécille & sot. Elle est publique; vous pourrez lui en parler librement. (1)



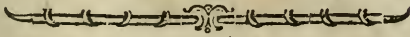
Au même.

IL n'est que trop vrai que les Ministres n'aiment pas que le Roi soit averti par d'autres que par eux-mêmes. Je crois pourtant les y accoutumer un peu. Ma réputation se répare, on me regarde comme la protectrice des malheureux & des opprimés; il n'est sorte d'avis qu'on ne

(1) Cela dépend des idées que le Pere de la Chaîse attacheoit au mot *dévoit*. S'il parloit des personnes *pieuses*, il avoit tort. Eh! comment auroit-il pu condamner la piété sans se faire son procès à lui-même? Voyez le beau sermon du Pere de la Rue, intitulé : *l'Apologie de la Dévotion*.

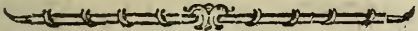
m'adresse

m'adresse , & souvent contre eux , & je les
donne tous , & quelquefois devant eux.



Au même.

DEMANDEZ à Dieu, Monseigneur, la force de me faire supporter les plaisirs de la Cour ; il y a huit jours que j'y suis sans relâche , il y a presque autant que je succombe à la tristesse de n'entendre rien dire de raisonnable : le chapitre des pois dure toujours ; l'impatience d'en manger , le plaisir d'en avoir mangé & la joie d'en manger encore , sont les trois points que nos Princes traitent depuis quatre jours. Il y a des Dames , qui , après avoir soupé avec le Roi , & bien soupé , trouvent des pois chez elles pour manger avant de se coucher , au risque d'une indigestion , c'est une mode , une tureur , & l'une suit l'autre.



Au même.

LE Roi refuse les bonnes œuvres plus que jamais ; voici son raisonnement : « Mes aumô-
» nes , di-t-il , ne sont que de nouvelles char-
» ges pour mes peuples ; plus je donnerai , plus
» je prendrai sur eux. D'ailleurs , mes aumô-
» nes sont sans mérite , puisque je ne les prends
» pas sur moi ; je n'en ai ni plus ni moins le né-
» cessaire & l'agréable ; un Roi fait l'aumône

» en dépenfant beaucoup & à propos. Je lui
 » répondis : cela est vrai ; mais tant de gens
 » que vos guerres , vos bâtimens & vos maî-
 » traiffes ont réduit à la mendicité par la né-
 » cessité des impôts , il faut bien les soulager au-
 » jourd'hui. Nommez cela pension ou aumône,
 » mais il est bien juste que ces malheureux vi-
 » vent par vous , puisqu'ils ont été ruinés pour
 » vous ; si ce n'est pas une aumône c'est donc
 » une restitution. » (1)



FRAGMENT D'UNE LETTRE

*De M. de Fénélon (2) à Mad. de Maintenon ;
 en 1696.*

POUR le fond de mes sentimens sur les choses qui vous ont fait de la peine , je me suis

(1) Je doute que Louis XIV eût pu répondre quelque chose de juste à un raisonnement si simple , si vrai , & sur-tout si touchant. Ah ! si le Trône des Rois n'étoit jamais environné que de gens qui osent leur parler avec le ton que donne la vérité , quand c'est elle qui nous inspire , tous les peuples se disputeroient le bonheur de les avoir pour maîtres ! Il est triste qu'une vérité devenue triviale à force d'avoir été répétée , n'ait guère produit plus d'effet que si elle étoit encore à découvrir. Une chose qui semble devoir décourager le Philosophe qui veille pour trouver la vérité , c'est qu'il y a cent à parier qu'elle sera inutile , si même elle ne devient point dangereuse à celui qui l'a trouvée.

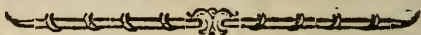
(2) Fénélon étoit intimement persuadé de l'orthodoxie de ses sentimens , malgré le déchaînement de la Cour ,

encore expliqué à fond à M. Tronson ; je le ferai aussi sans réserve , tout de nouveau , à M. l'Archeveque de Paris ; je ne ferai jamais rien que de concert avec lui ; mais je puis faire là-dessus des choses propres à réduire au silence les plus hardis critiques. Ce qu'on nomme des subtilités n'est que ce qui est enseigné dans les Livres des Sains & que toutes les écoles Catholiques ont enseigné. Si je vais plus loin il faut me déposer ; si je demeure dans ses bornes , & qu'après avoir éclairci les difficultés qui ne rouloient que sur les termes mal entendus , on trouve que je ne parle que comme les Saints

des Evêques, des Jésuites, & de tous ceux qui se réjouissoient qu'il leur eût innocemment fourni ce prétexte pour le persécuter. *Je ne veux point d'adoucissemens dans mon affaire*, écrivoit-il à Madame de Maintenon, *il faut que je me retracte, ou qu'on se taise.* Voici quelques traits que j'emprunte de M. de la Beau-melle, & qui peignent bien cet aimable & vertueux Prélat.

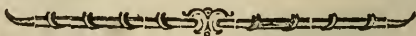
» Tout à la fois l'homme à la mode & le Saint de la
 » Cour, il étoit souhaité par-tout, & ne se monroit
 » qu'à quelques amis utiles & choisis. Il concilioit tout
 » l'enjouement, toute la complaisance que demande
 » le commerce des femmes, avec toute la modestie
 » qu'exigeoit son état. Simple avec le Duc de Bourgo-
 » gne, sublime avec Bossuet, brillant avec les Cour-
 » tisans. Des manieres pleines de graces, une imagi-
 » nation vive, une éloquence touchante, un style plein
 » de vérité & de goût, une Théologie affectueuse, une
 » extrême passion d'aimer Dieu pour l'amour de Dieu.
 » Le feu de ses yeux annonçoit les plus impérieuses pas-
 » sions & sa conduite la plus étonnante victoire ; voilà le
 » profélite que Madame Guyon mit à la tête du Quies-
 » tisme. Tom. 3, pag. 100.

dont la doctrine a été canonisée avec la personne, il faut faire taire les gens ombrageux, dont le zele sans expérience s'effarouche trop aisément; pour moi je ne veux que céder à tout le monde, qu'éclaircir avec déférence tous ceux qui seront scandalisés, & que changer de termes jusqu'à ce que *les bonnes* soient éclairées; car je ne tiens à aucun langage, & j'abandonne toutes les expressions qu'on voudra condamner, pourvu qu'on sauve le fond des choses & que les opérations de la grace ne soient pas flétries. Encore un coup, Madame, je ne crois pas devoir laisser les gens dans le doute, ni sur moi ni sur la vérité.



Mad. de Maintenon à M. de Fénelon, en 1667.

NE feroit-il pas fort à M. l'Abbé de la Chartre ou à quelqu'autre, d'aller passer trois mois dans les Cévennes? Nous voyons tant de listes de ceux qui voudroient être Evêques! je les voudrois Missionnaires auparavant. J'en ai parlé au Roi, qui a trouvé bon, Monseigneur, que je vous en écrivisse. *Mais je paie bien cher les Missionnaires*, dit-il, & *il en revient beaucoup de plaintes*, & *fort peu de conversions*.



Au même.

MONSIEUR de Pontchartrain proposa hier au Roi d'abattre tous les bâtimens de la Place

de Vendôme, & d'en rebâtir une autre dont Mansard donneroit le dessin. Le Roi répondit :
 « M. de Louvois l'a fait faire presque malgré
 » moi. Tous ces Messieurs les Ministres veu-
 » lent faire quelque chose qui leur fasse hon-
 » neur auprès de la postérité. Ils ont trouvé
 » le secret de me donner à l'Europe comme
 » aimant toutes ces vanités-là. Madame (Ma-
 » dame de Maintenon) est témoin des cha-
 » grins que M. de Louvois & la Feuillade
 » m'ont donnés là-dessus ; je veux me les épar-
 » gner désormais, & je veux qu'on ne me
 » propose rien d'approchant. *Que mon peu-
 » ple soit bien nourri, je serai toujours assez
 » bien logé. (1)* »



A Mgr. l'Archevêque de Paris, en 1701.

PERMETTEZ-MOI, Monseigneur, de m'expliquer avec vous librement, quoique je ne dusse que vous écouter, vous obéir & prier pour vous ; la droiture de mes intentions excusera tout. Vous savez, Monseigneur, si c'est vous qui avez désiré la place que vous occu-

(1) Manes de Henry IV, vous avez tressailli en entendant ces paroles si dignes de vous ! N'est-il singulier que dans vingt Recueils on ait rassemblé les bons mots de Louis XIV & que ce trait adorable d'humanité ne s'y trouve point ?

pez, (1) & si l'on a eudela peine à vous la faire accepter, vous ne pouvez donc douter que ce ne soit Dieu qui vous y a mis. Quel compte auriez-vous à lui rendre si vous en sortiez de votre propre mouvement? Je ne crois pas que vous acheviez votre vie avec autant d'agrémens que vous en trouverez dans la retraite; mais est ce pour une vie commode & agréable que vous êtes fait? Dieu vous a-t-il donné de si grands talens pour vous seul? Le repos & le bonheur d'un Archevêque dépendent-ils d'un coup d'œil du Roi? Et parce que vous êtes entourré d'ennemis, faut-il décliner le combat? En avez-vous d'autres que les ennemis de l'Eglise? Vous devez donc rester dans votre place. Votre affliction est juste, quitter votre poste seroit pourtant une désertion; mais comment répondrez-vous aux desseins de la Providence? En vous mettant en état de travailler utilement. Que vous manque-t-il? Une bagatelle. Il n'y a contre vous qu'un soupçon;

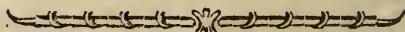
(1) Le Roi ayant nommé M. de Noailles à l'Archevêché de Paris, lui dépêcha un courier. Le digne Prélat, alors Evêque de Châlons, représenta au Roi qu'il étoit tranquille dans son Diocèse, qu'il y faisoit du bien, que probablement il n'en feroit pas à Paris où il seroit accablé de contradictions; qu'il auroit pour ennemis les Jésuites dont il n'épouferoit pas les passions, les Jansénistes dont il combattoit les sentimens, les Quiétistes contre lesquels il s'étoit déjà déclaré, & toute la Cour qui souffriroit impatiemment que la corruption des mœurs fût réprimée par une discipline sévère. *Voilà bien des ennemis*, dit le Roi; *mais vous pouvez compter sur toute mon autorité.* M. de Noailles accepta.

est-il impossible de l'effacer ? Tout ce qu'on dit contre vous se réduit à la protection secrète que vous accordez au parti Janséniste. Personne ne vous accuse de l'être ; voudriez-vous plus long-tems être le chef & le martyr d'un corps dont vous rougiriez n'être membre ? (1) Ne levez-vous point cet obstacle , le seul qui nuise au bien auquel vous paroissez destiné ? . . . J'avoue qu'alors vous essuieriez le déchaînement des Jansénistes , comme vous essuyez aujourd'hui les fureurs de la cabale opposée , mais au moins vous serez en état d'édifier & de conduire à Dieu le Roi & moi , & tous ceux qui ne tiennent à aucun parti. Jamais les Jésuites n'ont été plus foibles qu'ils le sont , (2) le Pere de la Chaise

(1) C'est ainsi que dans la querelle des anciens & des modernes on accusoit M. de Fontenelle d'être le Patriarche d'une Secte dont il n'étoit pas. *V. les Anecd. litt.* Indépendamment de ce bon mot , M. de Noailles , ni M. de Fontenelle n'ont jamais pu parvenir à paroître tout-à-fait irréprochables. L'œil de la malignité a percé le voile , & elle a vu où elle a cru voir des choses qui justifioient ses soupçons. Je ne crois pas qu'on fit aujourd'hui un reproche à ces grands hommes de ce qu'on leur faisoit un crime alors.

(1) Le Pere le Tellier ne régnoit point encore. Les Jésuites n'étoient point encore parvenus à cette rapide , brillante & funeste élévation qui fit imaginer à un plaisant une estampe qui courut tout Paris ; on y voyoit un carrosse rempli de Jésuites , attelé à six chevaux fougueux , conduit par le P. le Tellier & le P. de la Rue à la portiere , criant , *Hé ! mon Pere , vous nous versez ?* Dans des tems plus modernes on auroit pu peindre le P. de la Vallette troquant des Messes contre des lettres

n'ose parler ; leurs meilleurs amis en ont pitié ; ils n'ont de pouvoir que dans leurs Colleges ; je vois la force que vous auriez si ce nuage de jansénisme pouvoit se dissiper. On est averti que vous avez des commerces directs & indirects à Rome avec des gens qui ont été les plus acharnés pour Jansénius & contre le Roi. Croyez, Monseigneur, que tout lui revient, & qu'il n'a aucun tort de vous soupçonner. Ce n'est point sur les discours de votre Pere de la Chaise, le bon homme, encore un coup, n'a nul crédit. &c. (1)



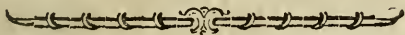
Au même.

MADAME de Beuvron (Religieuse de Saint-Cyr) paroît une bonne fille : peu d'esprit, peu de piété : fort occupée de sa per-

de change, & le jeune Jésuite qui la servoit, s'écriant : *Hé ! mon Pere, vous nous ruinez !*

(1) C'est un spectacle qui fait sourire la raison, que celui d'une femme tançant un grave Archevêque par des reprimandes encore plus graves. On croit voir la crosse & la mitre déposées aux pieds de Madame de Maintenon, & l'humble Prélat écoutant avec modestie, avec recueillement les severes leçons de son illustre *préceptrice*, qu'on me passe ce mot. On admirera la candeur respectable de M. de Noailles quand on saura qu'il nous a conservé lui-même le recueil des *instructions* que lui donnoit Madame de Maintenon dans les lettres qu'elle lui écrivit. Un pareil trait est bien digne de l'antique Philosophie. Qu'il faut être supérieur à ses fautes pour avoir le courage de les éterniser en les rendant publiques.

sonne: excessivement propre: visionnaire sur sa santé, ménagere, assez douce & sage. Persuadée qu'elle a un nom, un rang à soutenir: froide, sèche, incapable de la patience qu'il faut avoir avec des filles: d'un abord pénible: point aimée en général: sans éducation, sans maxime, sans droiture, sans pitié solide; en un mot, une vraie Religieuse. (1)

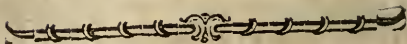


Au même, en 1703.

JE vis hier un Mémoire de M. le Procureur général, (M. d'Aguesseau) spécieux, éloquent, qui conclut à supprimer la plus grande partie des Communautés établies sans Lettres Patentes, & à faire des réglemens pour celles qu'on voudra garder, lesquels établiront la visite & l'autorité des Magistrats, sur la conduite intérieure & extérieure de ses Couvens..... Il me semble, Monseigneur, que ces réformes seroient plus à propos dans un tems de paix. Je soumets mes vues aux vôtres. (2)

(1) Vous seriez-vous attendu à cette chute? Quoi, c'est-là le caractère d'une vraie Religieuse, & c'est Madame de Maintenon qui le dit? Elle disoit dans une autre occasion: qu'il y avoit dans les Couvents, où les parloirs étoient ouverts, autant d'intrigues qu'à Versailles.

(2) Ce fragment prouve qu'il y a long-tems qu'on a découvert en France une des plaies qui alterent la santé du Royaume. Puissent, les Ministres habiles qui ont



Au même, en 1703.

JE suis obligée de vous dire que la nouvelle (on ignore quelle nouvelle) ne venoit pas des Jésuites. N'allons pas leur chercher des crimes; nous leur en trouverons assez. Comme vous devez tout savoir, je vous dirai qu'elle vient de M. de Pontchartrain qui va ramassant tout ce qu'il peut pour allonger son audience. Je me hâte de justifier les Jésuites de peur qu'en les regardant comme vos ennemis vous ne priiez trop poureux. (1)



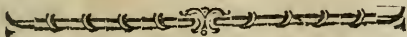
Au même.

SI je vous importune, Monseigneur, considérez qu'il vaut autant que ce soit moi qu'un autre; car je ne crois pas que votre vie se passe dans des occupations fort agréables. Nous sommes l'un & l'autre condamnés à mourir de

commencé à y apporter les premiers remèdes, perfectionner un jour leur ouvrage. Les bénédictions de nos enfans les attendent.

(1) Quoi! Madame de Maintenon mécontente des Jésuites dans ce monde-ci, vouloit-elle les perdre dans l'autre? Cette vengeance est bien Italienne. Au reste, cette phrase n'est qu'une plaisanterie, mais je suis étonné que Madame de Maintenon qui plaisante si rarement, se la soit pernieuse.

bout. (1) ... C'est vous, Monseigneur, qui faites tout le bien que vous pouvez ; pourquoi faut-il qu'on ne puisse vous aimer à son aise ? Pardonnez la liberté de cette phrase ; toute la gravité du sacré College ne sauroit, ce me semble, s'offenser d'un sentiment.

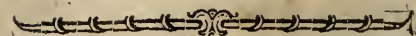


Au même.

TOUT ce que vous insinuerez au Roi contre les lettres de cachet n'en diminuera pas le nombre ; on est persuadé qu'elles sont fort nécessaires & qu'on a droit de les donner. Vous direz de bonnes raisons ; mais quelle apparence que vous l'emportiez sur trois Ministres, sur tous ceux qui les ont précédés, dont ils citent l'exemple, & sur l'habitude de gouverner ainsi ? (2)

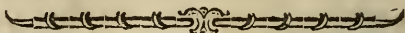
(1) Allusion au mot de Vespasien, *decet imperatorem stantem mori*. Suetonne dit que cet Empereur travailloit comme à l'ordinaire dans son lit de mort & donnoit même ses audiences ; « mais, dit J. J. Rousseau, » peut-être en effet eût-il mieux valu se lever pour donner ses audiences & se recoucher pour mourir. Je fais » que Vespasien, sans être un grand homme, étoit au » moins un grand Prince. N'importe quelque rôle qu'on » ait pu faire pendant sa vie, on ne doit point jouer la » comédie à sa mort. »

(2) *Et sur l'habitude de gouverner ainsi !* ... Il est impossible que ce peu de lignes ne fasse naître des réflexions dans la tête de ceux à qui les premiers élémens de la politique ne sont pas inconnus. Ces réflexions, l'Au-



Du Cardinal de Noailles , en 1711.

MON malheur est complet, Madame, je suis calomnié, outragé, disgracié. Les Jésuites m'avoient poussé de mille manieres, leur malice sembloit épuisée, ma patience ne l'étoit pas; aujourd'hui ils engagent deux Evêques à me diffamer auprès du Roi; ils affichent des Mandemens contre moi, aux murs de ma Cathédrale, à la porte de l'Archevêché, & l'on veut que je consente, par un lâche silence, à mon propre déshonneur. Les trois Evêques ont répandu une mauvaise doctrine dans mon Diocèse; c'est à moi à reprendre le mal; est-il juste que tandis que les plus vifs de tous les Prélats font des Mandemens, un Archevêque de Paris n'ait pas le droit d'en faire? Je vous supplie, Madame, de le lire avec attention, & d'avouer qu'après tant de modération je n'avois pas lieu de m'attendre à la lettre que le Roi m'a fait écrire par M. de Pontchartrain.



Du même , à Mad. de Maintenon.

QUOIQUE vous ne m'ayez pas fait l'honneur de m'apprendre, Madame, l'impression

reur de ces notes ne les fera pas; il imitera le silence de M. de Sainte-Foix lorsque dans ses *Essais historiques* il a parlé de la bastille. Tout le monde a approuvé le motif de sa prudence.

qu'ont fait sur vous les pieces découvertes (1) qui font aujourd'hui tant de bruit , je ne suis pas moins persuadé , connoissant comme je fais la droiture de votre cœur , que vous en avez été très-bleffée. Dans cette confiance j'ai recours à vous , pour tirer de cette découverte tout l'avantage qu'elle doit produire. Dieu ne l'a permise , ou pour mieux dire ordonnée , que pour faire connoître au Roi l'abus que le Pere le Tellier fait de sa confiance , & combien il est nécessaire , pour le salut de S. M. , qu'elle la mette en de meilleures mains. Je crois devoir en conscience faire tous mes efforts pour l'y porter. Ainsi , quelque difficile que soit l'entreprise , je prends la liberté d'écrire au Roi & de vous sup-

(1) Le P. le Tellier qui fit regretter à plusieurs Jésuites de porter la même robe que lui , travailloit sourdement à perdre M. de Noailles. On découvrit qu'il avoit fait plus de cinquante libelles en forme de lettres , & qu'il les avoit envoyé signer à presque tous les Evêques de France. Ces libelles qui accusoient la doctrine de M. de Noailles devoient être présentés au Roi , comme les plaintes unanimes de tous les Evêques de son Royaume , contre les principes de la doctrine de M. l'Archevêque de Paris. Un paquet de ces lettres étant tombé entre les mains du Prélat qu'elles devoient flétrir aux yeux du Roi , il les déposa aux Grefes de l'Officialité , & en envoya des copies à la Cour. M. le Dauphin & Madame de Maintenon furent indignés ; le Roi dissimula , le P. le Tellier fut tourmenté quelques jours par de cruelles inquiétudes ; mais il fut trouver le moyen de se justifier , en trouvant une de ces créatures (l'Abbé Brochart de Saron) qui fut assez vile pour se charger seule du crime d'avoir calomnié un homme respectable par son rang , ses lumieres & ses vertus.

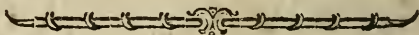
plier, Madame, de rendre ma lettre à S. M. Je n'y cherche que son salut; je ne prétends point me faire honneur dans le monde, du succès, s'il y en a. Je garderai religieusement le secret de la proposition que j'ose faire; si elle réussit comme je le demande à Dieu avec instance, la gloire en fera toute pour le Roi. Hé! que de graces n'en reviendra-t-il pas à S. M. ! Elle croira peut-être que le ressentiment a part à mes remontrances. Les faisant dans un tems où je suis offensé personnellement, j'ai fait d'abord ce que j'ai dû pour vuider mon cœur de tout ressentiment, je le tiens à deux mains, selon les maximes de Saint François de Sales, afin qu'il ne m'échappe pas & que l'amour-propre ne le séduise pas; avec cette précaution je crois devoir agir pour le bien de l'Eglise & le salut du Roi. Comment peut-on l'espérer tant qu'il sera dans les mains d'un Confesseur, qui, loin de le porter à la vertu, par son exemple, manque au premier principe de la probité & de la sincérité, s'étant offert d'affirmer avec serment qu'il n'a aucune part à ce qui s'est passé, quoiqu'il en soit le principal Auteur, comme le prouvent les pieces qui ont été découvertes par un coup de providence si surprenant? (1) Quel tort ne fera point à

(1) Après ce trait, qu'on juge de l'ame de cet homme, lui, chargé par état, de sanctifier celle du Roi. Cette lettre n'est point un libelle, tous les faits qu'elle contient, sont vrais, sont prouvés, sont évidens par les pieces justificatives. Si l'on étoit étonné que

L'Eglise un Confesseur de ce crédit, qui ne fait pas difficulté de l'exposer à un schisme, pour satisfaire son acharnement contre moi, qui corrompt les Evêques par des espérances de fortune, qui les divise, les dégrade, au lieu de se soumettre à leurs décisions, les oblige de recevoir les siennes & de les publier sous leurs noms, non-seulement dans leurs Diocèses, mais dans le mien, mais dans toute l'Eglise de France? De quelles extrémités n'est pas capable un esprit de ce caractère? Vous savez, Madame, comment des gens de bien, que vous estimez, en parlent, je puis vous assurer que c'est un sentiment bien commun, & que quand il n'y auroit que le décri où est tombé le P. le Tellier, ce seroit une raison assez forte pour l'ôter de sa place; car il ne convient pas que la conscience du Roi soit entre les mains d'un homme de si mauvaise réputation. Mais il n'est pas question ici seulement de l'opinion du monde; peut-on croire que ce Pere soit plus agréable à Dieu qu'aux hommes? S'il y a beaucoup à craindre pour le salut du Roi, s'il demeure sous sa conduite, il n'y a pas

Louis conservât à sa Cour un pareil sujet, qu'on songe que le Roi haïssoit le Jansénisme, que le P. le Tellier le découvroit par-tout où il étoit, & quelquefois où il n'étoit pas; & que ce Jésuite étoit connu par sa haine pour cette Secte si justement méprisée depuis. On pourroit le comparer à ces animaux féroces qu'on réserve pour les combats quand on veut s'en donner le divertissement; mais qu'on doit souvent tenir enchaînés.

moins à craindre pour le mien, si je demeure dans le silence ; ainsi je le romps, pour délivrer mon ame ; mais je voudrois bien aussi délivrer celle du Roi ; je m'y intéresse non-seulement par le devoir de ma charge, mais par un attachement personnel qui me rend plus sensible que je ne puis dire à ce qui regarde S. M. & à son salut plus qu'à tout le reste, puisque c'est ce qu'il y a de plus important pour elle. Je fais combien vous le souhaitez aussi, Madame ; ainsi je ne vous exciterai point à y contribuer autant que vous pourrez... Je prierai Dieu avec toute l'ardeur dont je suis capable, de vous donner des paroles efficaces & de bénir tout ce que votre zele vous fera entreprendre pour le succès de cette grande affaire. (1)



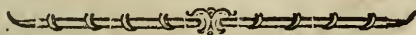
De Mad. de Maintenon.

MONSIEUR le Cardinal de Noailles & moi, nous nous brouillons tous les jours de plus en plus, il veut me rendre garant des dégoûts que d'autres gens lui attirent ; il fait des injustices à un de mes amis (2) qui me révol-

(1) Et, quelle étoit cette *grande affaire* ? Dans le fond ce n'étoit que la brouillerie d'un Jésuite avec son Archevêque, qu'il soupçonnoit d'être favorable à une Secte qui, comme les Médecins, depuis Moliere, n'est plus susceptible de ridicules, à force d'en avoir épuié tous les traits.

(2) Le plus cher de ces amis étoit M. Desmarets, Evêque de Chartres, contre lequel M. de Noailles teroient

teroient s'il les faisoit à mon laquais. Ma destinée est de mourir par les Evêques ; vous savez ce que M. de Cambrai m'a fait souffrir ; c'est bien pis d'être mal avec son Archevêque, il sera défait en peu de tems de l'Evêque qui a le malheur de lui déplaire. J'ai toujours le cœur ferré ; Dieu le veut ou le permet, c'est à nous à nous y soumettre.



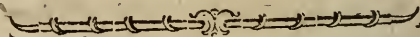
De la même.

VOILA donc *Athalie* encore tombée ! le malheur poursuit tout ce que je protège & tout ce que j'aime. Madame la Duchesse de Bourgogne m'a dit qu'elle ne réussiroit point, que c'étoit une Piece froide, que Racine s'en étoit repenti, (1) que j'étois la seule qui l'estimoit, & mille

avoit deux motifs d'aversion. La confiance entiere de Mad. de Maintenon en cet Evêque, qui depuis l'Abbé Gobelin étoit son directeur en titre, & le zele de ce même Evêque contre le Jansénisme. Peut-être aussi qu'il étoit saintement jaloux du beau droit qu'avoit M. Desmarets de conduire Mad. de Maintenon dans le Ciel ; il auroit gémi sans doute de l'y voir entrer si d'autres mains que les siennes lui en eussent ouvert les portes.

(1) Dès qu'*Athalie* fut imprimée on s'empressa plus à la condamner qu'à la lire. On crut qu'une piece où un enfant faisoit le principal personnage ne pouvoit amuser que des enfans. Racine lui même fut persuadé qu'il avoit manqué son sujet. Madame de Maintenon seule soutint qu'il n'avoit rien fait de plus beau ; mais le vrai goût s'étoit perdu avec le génie. Campistron régnoit sur la

autres choses qui m'ont fait pénétrer, par la connoissance que j'ai de cette Cour-là, que son personnage lui déplaît, elle veut jouer *Josabeth*.... Je lui ai répondu que ce n'étoit pas à elle à se contraindre dans un divertissement que je n'avois imaginée que pour elle; elle est ravie, & trouve *Athalie* merveilleuse.... En vérité il n'est pas agréable de se mêler des plaisirs des Grands.

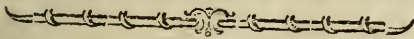


A M. le Duc de Noailles.

Vos bouts rimés sont venus fort à propos; nous commençons à nous lasser de l'uniformité

scène. Hé, comment un peuple qui admiroit *Campistron* eût-il admiré *Racine*? « Dès que la Régence, dit M. de » la Beaumelle, eut rendu à l'esprit national la liberté » que la dévotion lui avoit ôtée, *Athalie* reparut & fut » reçue avec des applaudissemens infinis.... L'année » passée (1755.) Les Magistrats d'Amsterdam furent » plus sévères ou plus sages; ils défendirent aux Co- » médiens Français la représentation d'*Athalie*, comme » une parodie des Livres Saints. Ils regarderent *Phedre* » comme une leçon de morale, & *Athalie* comme un » attentat à la majesté de la Religion. » Remarquez d'un autre côté que la plupart de nos Théologiens les plus rigides permettoient les représentations théatrales auxquelles ils assisteroient eux-mêmes, si tous les sujets étoient aussi édifiants que celui d'*Athalie*. Remarquez encore que M. de Voltaire, dans plusieurs endroits de ses ouvrages, a regardé cette Piece comme devant être défendue par la Police, par le mauvais exemple qu'elle offre aux fanatiques, en leur représentant un Prêtre qui massacre sa Reine qu'il eût dû respecter. Faites de tout cela un chapitre du *Traité des contradictions humaines* que M. de Voltaire a déjà lui-même ébauché.

de nos soirées , passées à dessiner ou à jouer au
 brelan. Le Roi d'Espagne , (le Duc d'Anjou)
 a quelque goût pour les jeux d'esprit, nos au-
 tres Princes l'auroient aussi sans ces malheureu-
 ses cartes , qui , sans donner de grands plai-
 sirs , dégoûtent de tous les autres. . . . M. de
 Noailles (*le pere*) rend de très-bons offices à
 la jeunesse , car il ne perd pas une occasion de
 dire aux Princes la vérité. . . . Je crains que ce
 voyage ne vous donne pas les agrémens sur les-
 quels vous aviez compté , mais si vous vous y
 ennuyez un autre y mourroit d'ennui. . . . Il est
 ici grand bruit des belles , bonnes & tendres
 lettres de M. le Duc de Bourgogne. J'en ai reçu
 une de notre Cardinal , qui de Rome a le cou-
 rage de nous gronder sur le carnaval que Ma-
 dame de Bourgogne passa il y a un an ; il n'ou-
 blie pas nos péchés. . . . J'ai un assez grand
 rhume dont j'ai un assez grand soin , de peur
 qu'il ne m'empêche d'aller à Saint-Cyr.

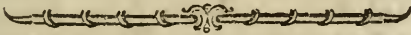


Vous vous éloignez , Monsieur , & la ra-
 reté de vos lettres nous le dit assez. Un esprit &
 un cœur délicats trouveroient bien à discourir
 là-dessus ; mais ces belles choses arriveroient
 trop tard ; mon expérience à la Cour m'a ap-
 pris que rien n'y étoit plus rare que l'à pro-
 pos. . . . Les bouts rimés (*qu'avoit envoyé M. de
 Noailles*) sont jolis , & d'un joli différent ,
 l'un malgré le sublime , & l'autre en dépit du
 burlesque ; vous savez que je me connois en ce

dernier genre. . . . (1) Notre commerce est moins agréable que je ne l'avois espérée , l'absence est plus difficile à supporter que je ne l'aurois crue , & voilà ces mécomptes que le cœur fait toujours. De qui me demandez-vous des nouvelles ? C'est sans doute des Dames du Palais. C'est votre foible , il faut y compatir. Madame de Dangeau deviendra aussi merveilleuse au trictrac qu'elle l'est dans tout le reste. Madame de Roucy nous menace d'un enfant ; Madame de Nogaret est enfin grosse ; Madame d'O garde le lit depuis l'absence de son mari , pour regarder la place où il étoit , & pour s'écrier : *Helas ! il n'est plus !* A ce soupir , on étouffe , on brûle des ailes de perdrix , on appelle *Gervais* , on est tantôt comme une colombe , tantôt comme un bacchante. Que vous dirai-je de la grosseffe de Madame du Châtelet , de la maigreur de l'indolente Levy ; du teint incarnat de Madame de Montgon , des rires éclatans de la Comtesse d'Etrées , du faufset de

(1) Madame de Maintenon n'a sûrement écrit cette ligne qu'en souriant.... Elle parloit souvent de son mari , mais elle ne le nommoit jamais , elle disoit : *Quand je serois ce pauvre estropié.* Boileau , déclamant un jour contre la Poësie burlesque , heureusement , dit-il que ce mauvais goût est passé : *on ne lit plus Scarron , même en Province.* Racine détourna promptement la conversation , & lui dit , quand ils furent seuls : *Je ne puis plus paroître avec vous à la Cour ; hier c'étoit Dom Japhet , aujourd'hui le Virgile travesti , ignorez-vous l'intérêt qu'elle y prend ? Hélas ! non ,* répondit Boileau , *mais quand je la vois c'est toujours la première chose que j'oublie.*

M. d'Ayen , de la goutte de la Damed'Honneur & de l'adresse de la Dame d'Atour à tourner le fuseau ? Voilà , mon cher , notre petite cour qui s'assemble le jour dans mon cabinet , autour d'une jeune Princesse qui croît en taille à vue d'œil , en mérite imperceptiblement. (1)



MONSIEUR de Barbezieux mourut à la fleur de son âge , dans une très grande fortune & à la veille d'une fortune encore plus grande. (2) Il n'a eu qu'un moment pour se préparer à

(1) je ne fais si je me trompe ; mais il *semble* que la fin de cette lettre ait été écrite sur le bureau de Madame de Sévigné. Convenons cependant qu'on y trouve point ce charme inconcevable qu'on ne cherche point à définir , parce que depuis long-tems on a désespéré de pouvoir le faire avec succès. La sévère Madame de Maintenon , changeoit de plume quand elle écrivoit à M. l'Archevêque de Paris , comme on l'a pu voir. Elle imitoit le Peintre adroit , qui , connoissant le caractere de ceux qui venoient visiter son atelier , ne présentoit à leurs yeux que des tableaux qui pouvoient flatter leurs goûts particuliers.

» (1) M. de Barbezieux , dit M. de la Beaumelle ,
 » mourut presque subitement. L'Archevêque de Reims ,
 » son oncle , reçut son dernier soupir , lui parla beau-
 » coup de testament & peu de sa conscience. Le voyant
 » expiré , il entra dans son cabinet , remplit ses poches
 » de bijoux , parcourut tous les papiers , en prit un , &
 » rentrant dans la chambre où son neveu venoit de mou-
 » rir , *parleu* , dit-il , *voilà une plaisante chose écrite de*
 » *la main de Barbezieux. . . . J'aurai à ma trente-troi-*
 » *sieme année une grande maladie de laquelle je ne réchap-*
 » *perai pas.* Ce Ministre , héritier de la crédulité de son

paroître devant Dieu. Concevez bien ce que c'est que ce moment pour un Ministre ! & ce moment , l'habitude de penser plutôt au frivole qu'à l'essentiel , le fait partager avec une scandaleuse inégalité, entre le testament & la confession... Si vous pensez à moi d'où vous êtes, vous voyez à peu près ce que je fais. Je vous écris dans des momens de repos qu'il faut prendre à la volée. Madame de Dangeau va dîner avec moi , & peut-être Madame d'Heudicourt qui nous demandera raison de tout ce que nous ne mangerons pas ; je m'en impatienterai , & Madame d'Heudicourt rougira de mon impatience , & j'en rougirai par imitation & par orgueil. Les Princesses qui ne sont point à la chasse arriveront avec leur cabale & attendront chez moi le retour du Roi pour dîner. Les Chasseurs reviendront en foule & feront tous à la fois l'histoire de leur chasse, sans nous faire grace d'une circonstance. On ira dîner , Madame de Dangeau demandera , en baillant , un trictrac.... &c.... Voilà comme on vit à la Cour ; mais nous n'avons point à tout cela ce charmant Comte d'Ayen (à qui cette Lettre est écrite)

» pere pour l'Astrologie , consultoit souvent le Pere
 » Alexis Cordelier , qui, d'après la connoissance de
 » ses débauches , avoient hafardé cette prédiction. Sa
 » place fut donnée par Chamillard , qui, sachant par
 » expérience que le choix du Prince ne donnoit pas les
 » talens , les refusa avec toute la modestie d'un homme
 » qui en eût été digne. Le Roi lui dit : *Je ferai votre*
 » *second.* »

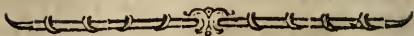
qui fait avec tant d'esprit, tant d'efforts inutiles pour nous en donner. La Comtesse d'Etrées devient une très-jolie femme ; elle avoit promis peu d'esprit, & de tems en tems elle en fait voler jusqu'à nous des étincelles qui nous préparent à tout. Plût à Dieu que ma niece lui ressemblât ! Il seroit si aisé à cette (1) paresseuse d'être quelque chose de plus.

(1) Cette *paresseuse* c'est Madame de Caylus. On sait si elle fut *quelque chose de plus*. Tous les gens de Lettres ont dévoré *ses Souvenirs* qu'on a publiés cette année. C'est pour cette femme charmante que le Marquis de la Fare fit ce joli Madrigal.

M'abandonnant un jour à la tristesse,
 Sans espérance & même sans desirs,
 Je regrettois les sensibles plaisirs
 Dont la douceur enchantoit ma jeunesse.
 Sont-ils perdus, disois-je, sans retour ?
 Et n'es-tu pas cruel, Amour ?
 Toi que j'ai fait, dès mon enfance,
 Le maître de mes plus beaux jours,
 D'en laisser terminer le cours
 A l'ennuyeuse Indifférence ?
 Alors j'aperçus dans les airs
 L'enfant maître de l'univers,
 Qui, plein d'une joie inhumaine ;
 Me dit en souriant : Tircis, ne te plains plus ;
 Je vais mettre fin à ta peine,
 Je te promets un regard de Caylus.

On verra peut-être ici avec plaisir la méthode qu'à suivi Madame de Maintenon dans l'éducation qu'elle donna à Madame de Caylus.

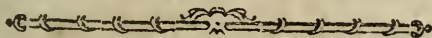
» Pour moi, dit-elle, on m'élevoit avec un soin dont
 » on ne sauroit trop louer Madame de Maintenon. Il ne
 » se passoit rien à la Cour sur quoi elle-même ne me fit
 » faire des réflexions, selon la portée de mon esprit, m'ap-
 » prouvant quand je pensois bien, me redressant quand



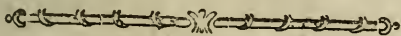
Vous ferez bientôt en Espagne & nous aurons rarement de vos nouvelles. . . . Tout ce que fait le Roi d'Espagne intéresse fort celui de France. . . . Nous voulons des détails : comment le Roi est-il vêtu ? à quelle heure mange-t-il ? se couche-t-il ? se leve-t-il ? à qui parle-t-il le plus souvent ? à qui le plus volontiers ? quel tems donne-t-il aux affaires ? quel , à ses plaisirs ? est-il gai ? s'ennuie-t-il comme il convient à un Espagnol & à un Roi ? . . . Je ne me souviens guere de ce que je vous ai écrit sur l'amitié que vous avez pour moi ; je vous assure que

» je pensois mal. Ma journée étoit remplie par des maîtres , la lecture & des amusemens honnêtes & réglés ,
 » on cultivoit ma mémoire par des Vers qu'on me faisoit
 » apprendre par cœur , & la nécessité de rendre compte
 » de ma lecture ou d'un sermon , me forçoit à y donner
 » attention. Il falloit encore que j'écrivisse tous les jours
 » une lettre à quelqu'un de ma famille ou tel autre que
 » je voulois choisir , & que je la portasse les soirs à
 » Madame de Maintenon , qui l'approuvoit ou la corrigeoit
 » selon qu'elle étoit bien ou mal , en un mot , elle
 » n'oublioit rien de ce qui pouvoit former ma raison ,
 » & cultiver mon esprit. » *Souvenir de Caylus* , p. 19.
 On peut voir par les lettres de Mademoiselle de Murcâi , depuis Mad. de Caylus , des progrès que Mad. de Maintenon fit faire à sa jeune élève. Au reste, les lettres de toutes les femmes bien élevées ont un charme qui fera toujours le désespoir de ceux qui voudroient écrire comme elles. Il semble que la tendre flexibilité de leurs organes , la douce harmonie de leur voix , & l'aimable désordre de leur parure du matin passent dans leur style.

j'en ai pour vous beaucoup plus que je ne dis. J'en ai dit davantage à Madame la Princesse de Conty, & vous auriez été content des louanges sérieuses que nous chantâmes *en duo*. . . . J'écris sur le dos de M. de Pontchartrain qui parle fort haut & fort vite, & qui, quoiqu'il ne dise pas grand chose, me cause bien des distractions.

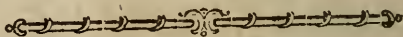


IL y aura demain quinze jours que je suis enrhumée, & en spectacle aux Courtisans, aux Médecins, aux Princes, caressée, ménagée, blâmée, chicanée, tourmentée, considérée, accablée, dorlottée, contrariée, tirillée. Vous appliquerez à votre loisir chacun de ces termes, & vous avez assez de connoissances de mon état pour trouver leur place. . . . Nous allons demain à Marly; Madame la Duchesse de Bourgogne y dansera, & j'y prendrai Médecine; cependant je ne l'envierai point.



N'A VEZ - V O U S point sous votre protection quelque bel esprit qui eût un appétit égal à son mérite, & qui n'eût point un revenu égal à son appétit? De mon tems cela n'étoit pas sans exemple. Hé bien, je voudrois qu'il voulût me faire de petites histoires bien choisies, qui, en divertissant de jeunes personnes, ne leur laissassent dans l'esprit que des choses vraies & raisonnables, qui leur montrassent le vice puni

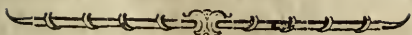
tôt ou tard , & la vertu récompensée ; je ne voudrois pas qu'il y eût du *merveilleux* , car je connois le danger qu'il y a de ne pas accoutumer l'esprit à des méts simples. Je voudrois que vous fussiez le maître du choix des sujets ; je voudrois que vous payassiez ces histoires à tant la piece à mesure qu'on les feroit. (1) Je sens bien qu'avec de l'argent on n'a pas du parfait & que l'esprit ne se vend pas ; mais vous traiteriez cela de maniere à n'avoir pas à payer un travail mercenaire , & vous envelopperiez de toutes vos politesses les vues grossieres que je vous propose.



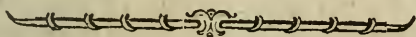
JE me flatte que Madame la Duchesse de Noailles se tirera bien de ses couches , & qu'elle sera assez raisonnable pour préférer les conseils des Médecins aux impressions de ses fantaisies. . . . Je ne cesse de demander la paix , quoique je comprenne fort bien que quand nous n'aurons plus la guerre d'épée , nous aurons une guerre de plume , & qu'il est plus aisé de désarmer des soldats que d'accorder des Docteurs.

(1) Il y avoit cent à parier que le *bel esprit* qui se chargeroit de faire à tant la piece ces belles histoires où il ne devoit y avoir rien de *merveilleux* , les feroit mal. Le public a décidé la gageure. Il est triste de penser qu'on paie le talent à tant la page , comme on paie son marchand de drap à tant l'aune.





ON m'a dit que la veuve de Duché (1) est uue femme d'Opéra ; on craint qu'elle n'éleve sa fille pour le théâtre ; si cela étoit vrai je ne lui donnerois pas une pension , non que je croie qu'il faut laisser le vice mourir de faim , mais parce qu'il est juste de ne le nourrir qu'après avoir engraisé la vertu. Vous remédieriez à la fille en la mettant dans un Couvent. . . . Nous avons taxé tous les Seigneurs , & nous avons fait violence à l'avarice (2) de quelques - uns qui feignoient d'avoir oublié que Duché les avoit souvent divertis. Sans vous consulter je vous ai mis sur la liste ; vous donnerez 200 liv. par quartiers : envoyez - moi celui de Janvier 1705.

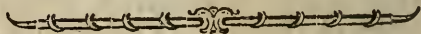


IL n'étoit question hier au soir , à la Cour ; que de Mesdemoiselles de Noailles ; l'aînée

(1) Joseph François Duché de Vaucy , cultiva fort jeune la Poésie. La douceur de son caractère , & les charmes de son esprit le firent connoître à la Cour, où il fut valet-de-chambre de Louis XIV. Il fit comme Racine , des Tragédies saintes pour Saint-Cyr , on y chantoit ses Cantiques sacrés. Il fut reçu à l'Académie des Inscriptions & Belles - Lettres , & mourut à Paris le 14 Décembre 1704. Il fut toute sa vie l'ami particulier du célèbre & malheureux Rousseau qui fit sur sa mort un très beau Sonnet.

(2) Qu'elle est respectable cette Madame de Maintenon quand elle force le vice à devenir tributaire de l'innocence indigente ! De pareils traits font adorer sa mémoire.

avoit été dîner chez Madame la Duchesse de Bourgogne. M. le Dauphin ne pouvoit tarir sur ses louanges. Mademoiselle d'Ayen (la cadette) se contenta d'aller voir M. le Duc de Bretagne; il lui prit son évantail & le déchira d'un bout à l'autre; Mademoiselle d'Ayen lui en donna un coup de toute sa force, & le Prince le lui rendit par un coup de pied dans le ventre; Madame de Vantadour les sépara & rendit un évantail à Mademoiselle d'Ayen. Ainsi finit le combat.



(1) QUAND on a su que le Roi refusoit les indignes propositions de paix que les ennemis ont faites à M. de Torcy, tout le monde a applaudi & demandé la guerre; mais ce mouvement n'a pas duré, & l'on est bien vite retombé dans cet abatement que vous avez vu & qui vous indignoit. Combien de fois avez-vous entendu dire: *Pourquoi nous laisse-t-on de la vaisselle d'argent? Le Roi nous feroit plaisir de tout prendre.* Depuis que les zélés en ont

(1) La France étoit épuisée par la guerre & défolée par la famine; le Roi réduit à s'humilier, envoya le Marquis de Torcy à la Haye. Il offroit à ces fiers Républicains d'abandonner son petit fils (le Duc d'Anjou, Roi d'Espagne) ils eurent l'insolence d'exiger qu'il le détrônât. Cette indigne proposition fit frémir tout ce qui a une goutte de sang Français dans les veines. Dès-lors la gloire du Monarque insulté devint la gloire de la Nation; les esprits abattus par la disgrâce furent relevés par le désespoir.

donné l'exemple tout est consterné; on murmure, on trouve que c'est au Roi à commencer à se retrancher; on lui plaint toutes ses dépenses. Les voyages de Marly sont la cause de la ruine de l'État; on voudroit lui ôter ses chevaux, ses chiens, ses valets; on attaque ses meubles, en un mot, on le veut dépouiller le premier. Où se font ces murmures? A sa porte, Et par qui? Par des gens à qui il a tout donné. Pour moi, on veut me lapider, parce qu'on suppose que je ne lui dis rien, comme s'il n'ouvroit pas lui-même toutes les lettres & ne donnoit pas lui-même ses ordres.

Cependant le Roi a diminué sa table de Marly; il a envoyé sa vaisselle d'or à la monnoie; il met ses pierreries entre les mains de M. Desmaretz, pour les engager si on peut; mais on ne veut compter que ce qu'il ne fait pas. J'ai été des premières à envoyer ma vaisselle, vous y perdez plus que moi, & vous ne vous y feriez pas opposé. Il y en a pour treize ou quatorze mille francs. (1) S'il n'y avoit qu'à manger sur de la fayence, nous en serions quittes à bon marché.

(1) En 1709 Madame de Maintenon n'avoit que pour treize ou quatorze mille francs de vaisselle, & de nos jours des particuliers en ont pour cent mille écus. Ce trait pourra fournir un chapitre à *l'Histoire des progrès du luxe en France.*



❦

DE la maniere dont on compte le détail de la bataille de Malplaquet entre Mons & Bavay, (en 1709) nous l'aurions gagnée sans la blessure de M. le Maréchal de Villars. . . . Il s'est battu comme s'il avoit une réputation à commencer; il s'est acquis une gloire dont assurément il n'avoit pas besoin: point de Régiment à la tête duquel il n'ait donné; il alloit à la charge avec la férocité d'un lion, & donnoit ses ordres avec le sang froid d'un Philosophe en robe de chambre. . . . (1) Adieu, mon cher Duc, (le Duc de Noailles) rien ne pourroit me faire plus de plaisir que de vous voir revenir (de l'armée qu'il commandoit) avec de grands services rendus à vos maîtres, dussiez-vous aller labourer vos terres, n'en sortir jamais, n'éprouver que l'ingratitude des Rois, & n'avoir d'autres récompenses que la gloire sans honneurs.

❦

JE ne sais comment vous recevrez la dernière réponse de nos ennemis (au sujet des conditions

(1) Le champ de bataille coûta aux Alliés trente mille hommes, tués ou blessés. *Encore une victoire comme celle-ci*, disoit un Hollandais, & nous sommes perdus. La blessure que reçut M. de Villars fut assez considérable pour qu'on voulut lui administrer les Sacremens. On lui proposa de faire cette cérémonie en secret. *Non*, dit le Maréchal, *puisque l'armée n'a pu voir mourir Villars en brave, il est bon qu'elle le voie mourir en Chrétien.* Ce grand homme destiné à sauver la France par de nouvelles victoires, survécut à sa blessure.

de la paix) le Roi l'a entendue, non avec l'indignation d'un homme qui se souvient de ses anciennes victoires, mais avec le sang froid d'un homme maître de la guerre & de la paix. Nos Princes, nos grands Seigneurs n'ont pu se modérer ainsi; je ne les ai jamais vus moins courtisans & plus citoyens. Notre Princesse (Mad. la Duchesse de Bourgogne) tâche de s'étourdir, elle court à pied, à cheval, en carrosse, & ses inquiétudes avec elle. (1) Vous seriez bien charmé de lui voir la dignité de la première femme de l'Etat, les sentimens d'une Romaine pour Rome, & ces agitations d'une ame qui veut le bien avec une ardeur qui n'est pas de son âge. On rompt, on efface les fleurs de lys & les armes que le Cardinal de Bouillon a fait mettre à Saint - Denis, pour confondre quelque jour le nom de Bourbon avec le sien. On laisse seulement les armes de M. de Turenne sur son tombeau. Plus on approfondit tout ce qui a rapport à Pantalon Suisse, plus on trouve des preuves de son incroyable vanité.



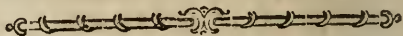
A FORCE de voir la conduite des hommes, la lâcheté des braves, la foiblesse des Philosophes,

(1) On se souvient ici du Vers d'horace si bien imité
Par Despréaux.

Post equitem sedet atra cura.

En vain monte à cheval pour tromper son ennui ;
Le chagrin monte en croupe & galope avec lui.

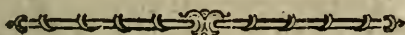
les bêtises des politiques, la fausseté des dévots, je suis parvenue à ne les pas plus estimer que les femmes qui sont pourtant de jour en jour plus méprisables. (1)



NE ferez-vous point une nouvelle tentative, mon cher Duc, (Duc de Noailles) pour engager M. le Cardinal à recevoir la satisfaction des Jésuites, qui entraînera celle de tous les autres? De bonne foi, peut-il se mettre dans l'esprit que le public trouvera étrange qu'il ait cette complaisance pour le Roi? Il y va, dit-il, de sa conscience; c'est un ressentiment plutôt qu'une punition, mais quand c'en seroit une, c'est la longueur de cette punition qu'il devrait, ce me semble, sacrifier à son maître, à son bienfaiteur, à un Prince qui soutient seul la Religion. Il ne faut point se flatter; nous allons voir une très-violente rupture, si nous ne voyons pas un accommodement; je connois le Roi, sa colere augmente par le tems. . . , Il hait les divisions, il desire ardemment que celle-ci finisse, il ne tient qu'à ce cher oncle de la terminer avec avantage; il aura fait voir aux Jésuites le mal qu'il peut leur faire, & au Roi ce qu'il est capable de lui sacrifier. La réconci-

(1) Quel trait d'humeur contre ce pauvre genre humain! Ce coup de pinceau auroit peut-être embelli le portrait de l'homme vertueusement ridicule qu'a si bien peint le premier Auteur comique de la Nation.

liation que je vous propose est le plus grand malheur qui puisse arriver aux Jésuites, s'ils sont tels qu'on le dit, car on exigera d'eux une conduite plus sage, & l'on saura réprimer leur emportement. (1) On s'adoucirait pour le Cardinal, & tout ira bien. N'oubliez rien, Monsieur, pour faire entendre raison à celui qui nous gouverne tous, mais qui certainement est excité par ses ennemis qui veulent du bruit & le mettre à leur tête. Non, je ne m'accoutume point à voir le nom de Noailles à la veille d'une disgrâce, & je crois vous avoir porté malheur. (2)



De M. le Duc de Mazarin à Madame de Maintenon.

MADAME, je m'attendois à recevoir du secours de votre grandissime crédit, vu la grandissime foiblesse du mien, & l'ordre de Dieu

(1) Le Cardinal n'ignoroit point cet emportement ; il dit à quelqu'un qui prétendoit que les Jésuites étoient capables de tout. . . Hé, non, car je vis encore.

(2) Madame de Maintenon ayant engagé M. le Duc de Noailles à faire connoître au Roi combien il désaprouvoit la conduite du Cardinal, trouva le Roi aigri contre son oncle, mais sans mécontentement à son égard. Le Roi ne put cependant s'empêcher de lui dire que le nom de Noailles excitoit quelquefois dans son esprit des idées fâcheuses. Le Duc répondit: *Je changerai de nom, si Votre Majesté me l'ordonne ; j'ai appris de mes peres à n'avoir d'autre volonté que celle de mes maîtres.*

voulant , comme vous le savez , mieux que moi que le fort supplée au foible. (1) Mon fils enflé de la tracasserie qu'il avoit eu dessein de faire , s'oppose à la paix que le Roi veut rétablir dans ma famille , puisqu'il me fait une guerre sans quartier , me traitant avec tant de mépris qu'il ne daigne pas répondre à mes lettres , qu'il reçoit de beaux préens de moi sans m'en remercier , qu'il croit que tout lui est dû , parce qu'il s'imagine , & très-faussement , que je lui dois des grosses sommes , qu'il prétend toujours compenser , bien que je n'ai point touché une pistole de ce qu'il me demande ; mais l'on ne peut , Madame , porter la chimere plus loin , quand il se persuade qu'il a le droit de posséder de mon titre & de ma fonction d'héritier puiné & légataire universel de feu son Eminence de Mazarin dont il a plu au Roi de me revêtir , sur les instantes suppliques de ce favori au superlatif. A quoi j'ose répondre qu'il faudroit que j'eusse autant d'aveuglement que ce mauvais fils a de présomption , si je prenois le parti de répondre à une longue suite de dissention. Je m'adresse donc à la Cour de Rome qui interviendra sans doute auprès du Roi , pour que dans celle de France , l'on ne fasse pas un tel préjudice à la mémoire de Monseigneur le Cardinal , & à tous les droits dont je jouis ou ai droit de jouir ; il faut que ce fils reçoive sa part

(1) La singularité du style & des détails de cette lettre est le motif qui a engagé à la mettre ici toute entière.

de moi , selon l'ordre de Dieu & le droit naturel , au lieu de vouloir me la donner , car ; Madame , il est plein de défauts & dénué de talens , & je ne me persuaderai jamais un avilissement pareil au sien , à moins que vous ne fassiez pencher la balance de son côté : ce que je redoute au dernier point. Mais observez qu'il est assez disgracieux d'avoir été déshonoré par sa femme , (1) sans être encore déshonoré par

(1) Hortence de Mancini , Duchesse de Mazarin , célèbre par l'éclat de sa beauté & les charmes de son esprit ; sans accuser la pureté de ses mœurs , on condamna l'irrégularité de sa conduite. *Le préjugé fut contre elle* , dit un Historien , & devint l'origine de tous les malheurs de sa vie. Voyez les *Mém. de Saint-Réal*. J'ai peine à me refuser au plaisir de placer ici le portrait que cet Ecrivain fait de cette femme à qui il n'a manqué qu'un mari moins sottement superstitieux , & moins brutalement jaloux , pour jouir de tout le bonheur qu'elle méritoit.

« C'est une de ces beautés Romaines qui ne ressemblent point à des poupées comme la plus grande partie des nôtres de France , & dans qui la nature toute pure triomphe avec majesté de tout l'artifice des coquettes. La couleur de ses yeux n'a point de nom , ce n'est ni bleu ni gris , ni tout-à-fait noir , mais un mélange de tous les trois qui n'a que ce que chacun a de plus beau : la douceur des bleus , la gaieté des gris , & sur-tout le feu des noirs , mais ce qu'ils ont de plus merveilleux c'est qu'il n'y en a point au monde de plus doux & de plus enjoués pour l'ordinaire , enfin de si propres à donner de l'amour , il n'y en a point de si sérieux , de si sévères & de si sensés quand elle est dans quelque application d'esprit ; ils sont si vifs & si rians , que quand elle s'attache à regarder fixement , ce qui ne lui arrive gueres , on croit en être éclairé jusqu'au fond de l'ame , & on désespere de pou

son fils. Comment peut-on vouloir que je paie des dettes contractées dans une terre étrangère,

» voir rien lui cacher. Ils sont grands , bien fendus & à
 » fleur de tête , pleins de feu & d'esprit , mais avec toutes
 » ces beautés ils n'ont rien de languissant ni de passionné ,
 » comme si elle étoit née pour être aimée & non pour
 » aimer. Lorsque Madame de Sévigné vouloit donner
 » une idée de deux beaux yeux , elle disoit : *Ce sont les*
 » *yeux de Madame de Mazarin*. Sa bouche n'est ni
 » grande , ni de la dernière petiteffe , mais tous les mou-
 » vemens en sont pleins de charmes , & les grimaces
 » les plus étranges , ont une grace inexprimable quand
 » elle contrefait ceux qui les font. Son rire attendriroit
 » les plus durs & charmeroit les plus cuisans soucis. Il
 » lui change presqu'entièrement l'air du visage qu'elle a
 » naturellement assez froid & fier , & il y répand une
 » teinture de douceur & de beauté qui rassure les ames
 » que sa beauté avoit d'abord allarmées , & leur inspire
 » cette joie inquiète qui est la plus prochaine disposition
 » à la tendresse. . . . Elle a le son de la voix si touchant
 » qu'on ne sauroit l'entendre parler sans émotion. Son
 » teint a un éclat , si naturel , si vif & si doux , que je ne
 » pense pas que personne se soit jamais avisé en la re-
 » gardant , de trouver à redire qu'il ne soit pas de la der-
 » nière blancheur. Ses cheveux sont d'un noir luisant ,
 » qui n'a rien de rude ; à voir le beau tour qu'ils pren-
 » nent naturellement , & comme ils se tiennent d'eux-
 » mêmes , quand elle les a tout-à-fait abattus , pour peu
 » qu'en eût l'ame poétique , on diroit qu'ils se jouent à
 » plaisir tout enflés & glorieux de couvrir une si belle
 » tête. C'est le plus beau tour de visage que la peinture
 » ait jamais imaginé. A force de se négliger , sa taille ,
 » quoique la mieux prise & la mieux formée qu'on puisse
 » voir , n'est plus fine en comparaison de ce qu'elle a
 » été , mais d'autres seroient déliées de ce qu'elle est
 » grosse. . . . On la voit quinze jours de suite coiffée
 » d'autant de différentes manieres , sans pouvoir dire
 » laquelle lui va le mieux. Ceiles qui défont toutes les

par une fugitive, & malgré le divorce? O grand Dieu! le terrible exemple pour les mauvais ménages!

Vous n'êtes pas encore au bout. Je suis poursuivi par les Minimes qui veulent que je leur donne les corps de mes beau-freres, que les Jésuites de Pontoise ne veulent pas me rendre, sous prétexte de dire des Messes pour leurs ames, mais réellement pour avoir huit mille trois cens

» autres femmes la parent, & celles qui ne conviennent
 » jamais à une même tête font également bien sur la
 » sienne. Il en est de ses habillemens comme de sa coëf-
 » fure. Il faut la voir enveloppée dans une robe de cham-
 » bre pour en juger, & c'est en cette seule personne
 » qu'on peut dire que l'art le plus délicat, le mieux
 » entendu & le mieux caché, ne sauroit égaler la na-
 » ture. Une grande marque que la propreté qui coûte
 » tant aux femmes, lui est naturelle, c'est qu'elle ne
 » porte jamais d'odeur, quoiqu'elle les aime beaucoup.
 » J'avois oublié de vous parler de sa gorge, de ses
 » bras & de ses mains, mais qu'il vous suffise que tout
 » cela paroît fait pour le visage, & si on peut juger de
 » ce qu'on ne voit pas, son mari est assurément le plus
 » malheureux des hommes après avoir été le plus heu-
 » reux. Il disoit à la Duchesse d'Aiguillon que pourvu
 » qu'il épousât Hortence il ne se soucioit pas de mourir
 » trois jours après. *Le succès a passé ses souhaits*, dit-
 » elle dans la suite, *il m'a épousé & n'est pas mort; dieu*
 » *merci.* » On peut voir encore dans Saint Evremond le
 » portrait qu'il fait de cette aimable Duchesse qu'il regar-
 » doit comme une Divinité sur la terre. Il faut remarquer
 » que le Duc de Mazarin qui avoit eu vingt millions de
 » sa femme & qui lui refusoit les dépenses les plus in-
 » dispensables pendant sa vie, employa après sa mort des
 » sommes immenses pour transporter son corps d'Angle-
 » terre & l'inhumer en France.

livres que je leurs ai promis, pour une Messe par an, qu'assurément c'est trop payer; ils me poursuivent donc au Parlement où le beau nom que je porte me rend de si mauvais offices, que si quelqu'un vouloit me dépouiller de l'habit que j'ai sur le corps, il l'obtiendrait d'eux par Arrêt, & rien ne le prouve mieux que les injustices que m'ont fait ces Juges Parlementaires sur les dettes de mon épouse. Je voudrois une évocation au grand Conseil; je n'ai que le nécessaire, & ces Moines me l'ôtent pour en augmenter le superflu d'un Monastere que mes prédécesseurs ont fondé: voilà ce que c'est que les gens d'Eglises: avis au lecteur, Madame. J'ai encore quelque chose à vous dire: un banquier a gaspillé tous mes revenus; il me reste un bois de cent arpens, & M. Desmaretz en fait exploiter la moitié par les Officiers de Sa Majesté. Je donne l'autre moitié au Roi, car de me laisser dépouiller par un fat qui feroit sa cour, c'est ce qui ne convient point à celui qui pendant quarante-trois ans a été auprès du Roi. Voilà bien des embarras pour un homme qui songe à se marier, & qui certainement ne cherche noise à personne.



Nous sommes de retour de Trianon à peu près aussi hébétées que nous y étions allées. Nos Dames paroissent toujours se haïr, & les hommes ne tarissent point en sots raisonnemens sur les affaires présentes. Madame de Rohan a

souper à Trianon sans y être conviée, au grand déplaisir du Roi. Madame de Bouzolle a brillé par sa grosseur réelle & par sa grosseur imaginaire, mais sur-tout par ses parfums qui ont singulièrement blessé mon foible cerveau. La Duchesse de la Ferté a montré avec plus de complaisance que jamais, deux calebasses plus noires que la cheminée; (1) comment de ces ridicules images passer à notre Princesse, elle que les graces font incessamment marcher sans dessein & sans plaisir, qui voudroit toujours ce qu'elle n'a point, & qui néglige tout ce qu'elle a? Elle court sans cesse, & sans cesse se plaint de ne pas courir assez; elle est charmante, & ses défauts mêmes sont aimables: on le sent.



UNE des principales affaires qui a mené Madame d'Hudicourt à Paris, c'est un dîner chez Madame de Bourdeilles, & quel dîner! Le potage étoit d'une servante; une tourte de pigeons, d'un Pâtissier; le fruit, de la vallée de Montmorency; la vaisselle d'emprunt; les convives, Madame de Miossens, Madame & Mademoiselle de Sivrac, Madame de Caylus & ses deux enfans, un vieux Gentilhomme ridicule.

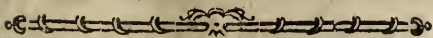
(1) On est étonné que Madame de Maintenon se soit permis cette peinture dégoûtante; elle auroit bien dû, s'il est permis d'employer le style précieux, elle auroit bien dû couvrir, par son silence, ce que Mad. de la Ferté laissoit à découvert.

Madame d'Aubigné toute onctueuse, Mademoiselle de Merode toute roide, Mademoiselle de la Barge toute endormie; Mademoiselle de Brenillac y manqua, parce qu'elle se confessoit & faisoit son testament; une fluxion subite lui avoit élargi le visage si monstrueusement, qu'on la crut à l'agonie. Toute l'honorable compagnie, après avoir bien ri, bien dansé, alla voir la malade qui étoit dans toute la négligence d'une agonisante surprise. N'avez-vous pas, Madame, quelque regret de n'avoir pas fait la quinzieme à cette table où l'on étoit allis que de côté?



J'AIME fort, Madame, ce que vous appelez indiscretion, il y a long-tems qu'on ne m'avoit dit ni écrit que l'on m'aime de tout son cœur. On me respecte trop pour m'aimer, & votre grossiereté me fait goûter un plaisir sur lequel j'étois un peu gâtée autrefois, mais dont je ne tâte plus, je ne fais pas trop bien pourquoi, car enfin je ne suis point changée, & je trouve que tout ce qui est autour de moi l'est fort. Laissez, Madame, aux adorateurs de ce rien qu'on nomme faveur & crédit, le respect souvent si peu sincere, si peu aimable & si offençant pour moi, & ayez toujours la grossiereté de m'aimer.





JE ne fais, Madame, si l'on vous rend compte de nos journées; on s'adonne, dans la ruelle de Madame la Duchesse de Bourgogne, à faire de l'esprit, il y a des conversations dont on est très-content, on y parle de Logique, de Rhétorique, de Physique, & l'on y approfondit tout ce dont il seroit à souhaiter que nous ne fussions pas même le nom. La Princesse apprenoit hier à faire des agrémens. On projette de faire une académie de femmes, elle sera de quarante, il y en a déjà vingt sur la liste. Oserai-je vous le dire? vous n'en êtes pas, je n'en suis pas, mais deux de mes nieces y sont pour moi & des premières.

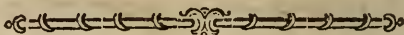


'De Mad. de Dangeau (1) à Mad. de Maintenon:

J'A I été si fort déconcertée quand j'ai vu que vous m'abandonniez seule dans votre petite chambre que je ne favois plus ce que je di-

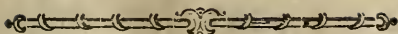
(1) Madame la Marquise Dangeau, amie constante de Madame de Maintenon qui avoit fait le bonheur de son mari, en lui accordant tout ce qu'un Courtisan peut desirer; des richesses, une charge, de la considération & des plaisirs. Parmi toutes les femmes que Madame de Maintenon avoit honorées de ses bienfaits, elle fut du très-petit nombre de celles qui ne l'abandonnerent point lors qu'après la mort du Roi, elle vécut retirée dans la solitude de Saint-Cyr.

fois. Quoique je ne sois plus un enfant j'ai besoin d'être tenue par la lisière. J'ai trouvé mon affaire toute bouleversée dans ma tête; j'ai dit mille choses & pas une de celles que je devois dire, c'est donc un miracle si le Roi m'a compris. . . . Je rapporterai de Paris un Mémoire qui ne bégueyera pas comme moi; je le donnerai au Roi. Jamais ma langue ne vaudra rien, & malheureusement dans ce tems-ci on juge du cœur par elle, & j'y perds plus que personne; car comment exprimer tout ce que je sens de tendre pour vous, & de reconnoissant pour d'autres. Votre table & votre commerce ont fait sur moi le même effet; que n'ai-je assez d'esprit pour retenir tant de belles choses, & un estomac assez fort pour ne point crever de tant de bonnes!



A Mon arrivée à Paris, j'ai trouvé Madame d'Elbeuf toujours à l'agonie. . . . Elle répond à tous ceux qui lui parlent de Dieu, comme elle grondoit ses laquais. En voici un trait: elle se comparoit à Job. Le Curé lui dit: *Il y a de la différence en ce que vous avez eu la consolation de recevoir Notre-Seigneur.* Elle lui répondit: *Eh! pourquoi diable, le bon homme Job n'a-t-il pas reçu l'Extrême-Onction? Je ne trouve pas cela bien.*





De Mad. de Caylus à Mad. de Maintenon.

« **D'**UN simple œillet on estimoit l'hommage,
 » Au bon vieux tems. Or, tel étoit l'usage.
 » Et pour certain, en tous lieux on tenoit
 » Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
 » C'étoit donner toute la terre ronde ;
 » Car seulement au cœur on se prenoit. »

Si vous vouliez, Madame, faire revivre en ma faveur ce bon tems, j'aurois lieu d'être contente & sûre que mon présent auroit tout le mérite qui vous le fait offrir ; mais incertaine de mon sort, je n'ose me nommer.

» Or, devinez qui je puis être :
 » Mon cœur étoit à vous dès sa tendre saison,
 » Par mes seuls sentimens vous devez me connoître
 » Le goût qui les reçut devança la raison.
 » Elle s'en applaudit, & faisant disparaître
 » Les vains, les frivoles desirs,
 » A vous plaire, à vous voir je bornai mes plaisirs :
 » Or, devinez qui je puis être. »



*De Mad. de Maintenon à l'Abbé Gobelin,
 en 1673.*

JE voudrois bien obéir à tout ce que vous me prescrivez pour le Carême, mais je ne pourrai éviter d'en faire quelques transpositions, car je n'ai pas un moment le matin, & je ne puis qu'entendre la Messe. Ce que vous me mandez

sur mes habillemens n'est pas non plus trop possible ; je ne porte point de couleurs, (1) il faudroit que je me fisse faire des habits exprès. Mandez-moi si les trente sols que vous m'ordonnez doivent être distribués à Versailles, car le Curé prétend que mes obligations sont présentement à Maintenon. (2)



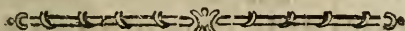
A Mad. de Maisonfort.

QUE ne puis-je vous donner mon expérience ! que ne puis-je vous faire voir l'ennui

(1) M. Gobelin vouloit que Madame de Maintenon ne fût qu'à Dieu ; elle s'habilloit fort simplement, cette simplicité étoit élégante, & M. Gobelin voyoit du luxe dans cette élégance. Mais, Monsieur, lui disoit-on, ce ne sont que des étoffes communes ; linge uni, étamine du Lude, point de dentelles, des rubans noirs. *Cela est vrai*, répondit-il, *mais je ne sais, quand vous vous mettez à genoux je vois tomber avec vous, ma très-honorée Dame, une grande quantité d'étoffe à mes pieds, qui a si bonne grace, que je trouve à cela quelque chose de trop bien.*

(2) Voici un fait qu'on peut ajouter à la liste nombreuse de ceux qui prouvent les jeux bizarres de cette fatalité qui semble régir les événemens de l'univers. *Maintenon*, belle & noble Terre qui appartient actuellement à la Maison de Noailles, appartenoit autrefois à la Maison d'Angennes. L'ancienne Marquise de Maintenon se trouvant dans l'impuissance de satisfaire ses créanciers, la vendit, partit pour la Martinique & alla mourir dans la même habitation d'où Madame de Maintenon étoit partie pour venir lui acheter sa Terre. *Multa renascentur quæ jam cecidere ; cadentque*. Horat. de Art. Poet.

qui dévore les Grands , & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer. J'ai été jeune & jolie , j'ai goûté des plaisirs , j'ai été aimée par-tout dans un âge plus avancé , j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit , je suis venue à la faveur , & je vous proteste que tous les états laissent un vuide affreux. (1)



A Mad. de Caylus , en 1716..

UN joli chapellet fiera bien à Mademoiselle de Courcillon , car je ne la crois pas encore Janséniste. Je n'envoie rien à Madame de Barneval , parce que je n'ai point d'argent. Jus-

(1) On connoît la réponse plaisante que fit un jour M. d'Aubigné à Madame de Maintenon , qui après avoir épousé Louis XIV trouvoit encore *un vuide affreux dans tous les états*. Un de nos Poètes a mis en Vers cette réponse. Il s'est permis quelques licences , non pas Poétiques , mais historiques. Quoiqu'il en soit voici les Vers.

- « La M * * * dit un jour à son frere :
- » Le croirois-tu ? le trône , la grandeur
- » Dont si long-tems j'ai brigué la chimere ;
- » Ne laisse plus que vuide dans mon cœur.
- » La mort peut seule , en ma triste misere ,
- » Me rendre heureuse. Ah ! dit l'autre en fureur ;
- » Vous comptez donc épouser Dieu le pere ?

Parlons plus sérieusement , *si quelque chose pouvoit déromper de l'ambition , ce seroit assurément cette lettre* , dit M. de Voltaire , *Siecle de Louis XIV.*

qu'ici on m'a payé exactement, (tous la Régence) mais les aumônes que je fais étant presque toujours des pensions, je me défais fort vite de ce que je reçois, je demeurai le mois passé assez long-tems avec six louis & demi pour tout trésor.... Ne foyez pourtant pas en peine de moi, Maintenon me suffit pour ne pas mourir de faim. . . Voilà trois pieces de vaisselle pour les pauvres, voilà le chapelet pour la petite belle, voilà huit cent francs pour Madame de Mailly, (saniece) & voilà M. Manduil porteur de tout cela. Je ne vous dis rien de la beauté de vos lettres, je vous paroïtrois flatteuse; & à mon âge, il ne faut pas changer de caractère.



A la même.

VOILA donc Madame de Mailly à l'aumône! (1) j'en bénis Dieu de bon cœur comme les dévotes, mais non avec la même indifférence; si je paroïssois instruite on espéreroit de plus grands secours, & il me passeroit souvent dans l'esprit que j'oterois le pain aux pauvres pour donner des confitures à Madame de Mailly; vous ne me dites rien de ses enfans....

(1) J'ignore ce qui a pu renverser la fortune de la niece de Madame de Maintenon. Elle se contente de dire, dans une autre lettre que celle qu'on copie ici: *Je ne plains point Madame de Mailly de faire mauvaise chere. Punition de l'avoir faite trop bonne.*

Elle devoit renvoyer ses domestiques. Quand je vins ici (à Saint-Cyr après la mort du Roi) je n'avois pas de quoi donner le deuil aux miens; je les congédiai, & je leur ai envoyé de l'argent à mesure qu'il m'en est venu, ils m'auroient trop coûté à nourrir. (1) Continuez à l'assister, ma chere niece, avec le plus de *vraisemblance* qu'il se pourra. (2) Votre amitié fait honneur à Madame de Noailles, toute riche, toute grande Dame qu'elle est.



A le même, en 1683.

SI Mademoiselle de Noailles vit encore, & qu'elle soit assez malheureuse pour se soucier de mes complimens, dites-lui que je n'écris point sans parler d'elle. Je vous donne plein pouvoir pour les agonisans qui ont cette foiblesse, mais s'il en échappe quelqu'un, au nom de Dieu, qu'ils ne viennent pas m'en remercier. . . . La journée d'hier ne se passa pas bien agréablement entre Madame de Dangeau & moi; elle me fit le matin un long éclaircissement sur le jansénisme, dans lequel elle me montra tout

(1) On n'oubliera pas que c'est la veuve d'un Roi, la veuve de Louis XIV, qui, faute d'avoir le moyen de faire porter le deuil à ses gens, les renvoie. Ce trait est un de ceux qui peignent l'ame noble & désintéressée de Madame de Maintenon.

(2) Ce mot de *vraisemblance* indique la source des secours que recevoit Madame de Mailly.

ce que j'avois cru voir en elle. Il n'y a point de Jansénistes ; c'est un prétexte pour persécuter les plus honnêtes gens. Leurs mœurs sont respectables ; le contraste de M. le Cardinal de Noailles & de M. le Cardinal de Rohan ne fut pas oublié. Tout ce que nous appellons le bon parti , vouloit plaire au Roi par intérêt. Voilà ce qui fut fort amplement traité entre nous , & fort franchement de part & d'autre. Elle dit avec raison que les femmes ne devoient point se mêler de parler là-dessus , & qu'elle n'y vouloit point entrer. &c.

Fin du premier Tome.



MAINTENONNIANA

O U

CHOIX DES LETTRES

DE MADAME DE MAINTENON.



A Mad. de Caylus.

N'ALLEZ pas croire que les disputes dont je vous ai rendu compte aient mis la moindre froideur entre Madame de Dangeau & moi ; (1)

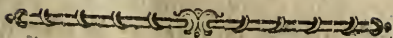
(1) Voici comme elle se vengea un jour qu'elle en étoit mécontente. On fait que Mad. de Maintenon écartoit avec soin tout ce qui pouvoit altérer cette pureté de mœurs qui devoit distinguer la Maison dont elle étoit Fondatrice. Madame de Dangeau s'étant recriée sur la beauté d'une Dame de la Communauté, Madame de Maintenon ne la ramena de cinq ans à Saint-Cyr. Cette Dame étoit la seule qui fut belle ; le Marquis de Louvois les ayant vu rassemblées : *que d'argent dépensé*, dit-il, *encore si c'étoit pour de jolis minois !* Ses soins n'étoient pas moins vigilans sur tout ce qui pouvoit nuire à la Religion. Quelques-unes de ses Demoiselles étant mala-

je lui répondis, ce me semble, avec beaucoup de douceur sur le jansénisme, & les instances qu'elle me fit pour demeurer quelquefois ici (à Saint-Cyr) étoient accompagnées de tant de tendresse, qu'il faudroit être la brutalité même pour n'en être pas touché. Je ne comprends pas qu'on puisse avoir tant de goût & d'amitié pour une personne qui ne peut plus être qu'un objet de pitié de dégoût & de tristesse. Dites-lui, je vous prie, que je viens de recevoir une lettre d'elle, datée du 25 d'Août, fort longue, ce qui ne lui arrive pas souvent, & remplie d'agréments, ce qui lui arrive toujours; elle me propose, pour mon amusement, de lire quelques histoires divertissantes, & m'assure que tout me seroit permis dans l'état où je suis. Je le voudrois bien, & ne m'en ferois pas scrupule; voyez ce que vous pourriez me prêter ou acheter; consultez vos lecteurs, car il me semble que vous avez des amis de toute espece. Vous êtes plus vive que moi sur le jansénisme; je vous le pardonne; il faut bien souffrir que chacun pense à sa mode.

des d'application, Dodart, bon Janséniste, quoique Médecin, proposa pour remede les divertissans écrits de Port-Royal. *Ah! Monsieur*, répondit-elle avec vivacité, *j'aime mieux qu'elles meurent*. Elles seroient mortes d'ennui, dit nettement M. de la Beaumelle.

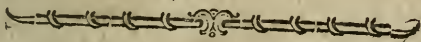


MAINTENONIANA.



A la même.

UNE dévote *de la Providence* vint ici il y a quelques jours. . . . Elle raconta à nos Dames qu'elle alloit à Toulouſe pour y établir une Communauté. . . . Ensuite elle diſpenſa de grandes louanges à l'éducation qu'on donnoit à Saint-Cyr, & demanda avec inſtance qu'on lui en confiât les réglemens. La bonne Dame *de la Providence* ſait de quels moyens il faut ſe ſervir pour réuſſir. Madame de. . . . *ouvrit le bec*, *laiffa tomber ſon fromage*, & ſans me dire un mot, donna le livre de la Maifon; elle vint triompher de ſon aventure à la récréation, & fut bien ſurpriſe de ce que je lui dis fort froidement qu'elle avoit fait une ſotiſe. (1)

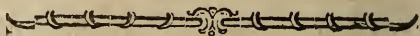


A la même.

CE que vous me mandez de l'humanité du Roi (Louis XV alors fort jeune) me fait grand plaiſir ; il faut eſpérer qu'il rendra à la France celui que nous avons tant de raiſon de pleurer, nous qui l'avons ſi bien connu. Vous êtes en-

(1) *Nos filles ſont fort ſimples*, dit Madame de Maintenon, *elles crurent, ſans héſiter, qu'elles feroient une bonne œuvre de donner nos regles ſimples ! . . . Cela a bien changé.*

core assez jeune pour voir tout cela. Pour moi je n'ai qu'à prier & mourir, & je n'en suis pas fâchée. (1)



A la même.

CET Archevêque de Rouen que vous croyez qui prend les choses sérieusement, me vint voir sur le bruit de ma fièvre ; il me consola. Il m'échappa de dire, par rapport au jansénisme ; que tout étoit perdu.... Il se leve là-dessus avec la vivacité d'un aigle, & me dit : « Tout n'est pas perdu : il ne faut ni le dire ni le penser : le Clergé de Paris est en grand désordre ;

(1) Madame de Caylus écrivoit à Madame de Maintenon : *le Roi se porte bien , mais d'une opiniâtreté épouvantable.* Madame de Maintenon répondoit : *l'âge corrigera l'opiniâtreté du Roi. On n'est ni opiniâtre ni incorrigible dans cette Race-là. Il est vrai que c'est un grand malheur pour lui d'être Roi sans avoir été Sujet , mais M. de Fréjus & notre Maréchal y remédieront peut-être.*

Nous nous faisons un plaisir de rapporter ce trait de bienfaisance que tout le monde ne connoît pas & que M. de Pousol a mis en Vers.

Un Militaire en son air consommé
Dit à Louis , notre Roi bien aimé :
Devant Menin depuis deux jours nous sommes ;
Sire , il vous faut sacrifier mille hommes ,
Brusquer l'attaque , ordonner un assaut ,
La Place est prise au moins huit jours plutôt.
Huit jours plus tard que l'on prenne la Ville,
Lui répondit le pere des Français ,
Car j'aime mieux , dans mon camp immobile ,
Perdre cent jours qu'un seul de mes Sujets.

MAINTENONIANA.

mais il n'en est pas de même par-tout, j'ai
seize ou dix-huit cens Curés, dont trente-
deux seulement ont rejeté la Constitution.
De ces trente-deux il y en a un ou deux qui
veulent revenir. Le Parlement de Rouen me
soutient fort bien; je tombe, en suivant les
regles, sur tous ceux qui font des fautes ré-
préhensibles. J'ai cinquante ou soixante mai-
sons de filles dont je suis content; il est vrai
qu'il faut veiller continuellement, mais je
suis Evêque pour cela.

N'est-il pas vrai que ce discours est consolant?



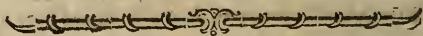
A la même. (1)

MADEMOISELLE de Gandri vient de
me dire que le Czar traîne avec lui une fille,

(1) Cet Empereur Moscovite, dit M. de la Beau-
melle, qui cherchoit par-tout des hommes, & qui en
étoit lui-même un grand, voulut voir la femme que
Louis XIV avoit tant aimé. La Communauté, en ha-
bit de cérémonie, le reçut à la porte de la clôture, il
alla droit à l'appartement de Madame de Maintenon,
suivi de quelques Seigneurs Français & de sa petite Cour.
Il lui adressa la parole, l'interprète en dit moins que n'en
disoit le visage du Prince. Il tira lui-même le rideau du
lit & la considéra attentivement. Elle rougit, & les Da-
mes de Saint-Cyr qui la virent en ce moment assurent
qu'elle dût encore lui paroître belle. Le Czar dit quel-
ques mots d'étonnement avec une action encore plus
énergique. De-là il alla dans les classes, parut surpris de
trouver si peu de beautés parmi tant de filles rassemblées,
s'amusa de tous leurs jeux, & fit tirer le plan de la mai-

au grand scandale de Versailles. . . . Je ne puis ajouter foi à ce discours. . . . En ce moment M. Gabriel entre & me dit que M. Bellegarde me mande qu'il veut venir ici cet après dîné, si je le trouve bon; c'est le Czar. Je n'ai osé dire que non, & j'e vais l'attendre sur mon lit; on ne me dit rien de plus. Je ne fais s'il faut l'aller recevoir en cérémonie, s'il veut voir la Maison, les Demoiselles, s'il entrera au Chœur; Je laisse tout au hasard.

Le Czar est arrivé à sept heures du soir, il s'est assis au chevet de mon lit, il m'a demandé si j'étois malade, j'ai répondu qu'oui; il m'a fait demander ce que c'étoit que mon mal, j'ai répondu : *Une grande vieillesse*. Il ne savoit que me dire, & son truchement ne paroissoit pas m'entendre; sa visite a été fort courte, il est encore dans la maison, mais je ne fais où; il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir, vous croyez bien qu'il aura été satisfait.

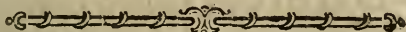


A la même. 1717.

MONSIEUR Bonnet me disoit, il y a deux jours, que l'Archevêque de Bourges lui

son. Quelques jours après on lui montra dans une assemblée Madame de Caylus. Ayant su qu'elle étoit niece de Madame de Maintenon, il fendit la foule, l'aborda, la prit par la main, la regarda beaucoup & l'honora de toutes les politesses Moscovites. Cette note est tirée toute entière des *Mém. de Mad. de Maintenon*, tom. 4, p. 292 & suiv.

avoit fort demandé de mes nouvelles, & qu'il lui avoit dit que j'étois droite comme un jonc & cela avec un sourire qui me fait croire qu'il me regarde comme un prodige; il aura sans doute ajouté que je raisonne tout aussi bien que lui, & me voilà une personne à montrer. Il faut avouer qu'il est bien glorieux de vivre long-tems. (1) On croit faire maintenant mon éloge quand on dit : elle raisonne encore juste; elle écrit encore d'une main ferme; me voilà bien louée! voilà de grands sujets d'amour-propre!



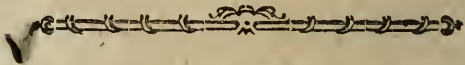
A la même.

JE dois vous dire que je m'ennuie plus depuis que je me porte bien. Les prières, mon ajustement, l'éducation de Mademoiselle de la Tour, remplissent la matinée; quelques instructions aux jeunes professes, des récréations avec la Communauté, une heure de piquet ou de trictrac avec Mademoiselle d'Aumale, suffisent pour l'après dîné. J'ai été mal saine dans tous les âges de ma vie, mais ma caducité est vigoureuse. (2) Il y a plus de deux heures que

(1) Voici quelle étoit la recette que Madame de Maintenon donnoit à sa niece pour y réussir. *Faites-vous vieille de bonne heure afin de l'être long-tems.*

(2) Quoique parvenue à une extrême vieillesse; Madame de Maintenon écrivoit, parloit, pensoit avec toute la justesse & tout le feu de ses premières années.

j'attends M. de Villeroi ; sa santé , celle du Roi m'empêchent de murmurer , mais il est ennuyeux d'attendre , & voilà comme les plaisirs les plus innocens ont leurs dégoûts. M. le Maréchal de Villeroi se préparoit à me dire bien des choses. . . . Cependant il ne m'apprit rien de nouveau. . . . Il me tourmente un peu sur le séjour que vous voudriez faire ici de tems en tems , il se moqua de moi quand je lui dis que je ne m'ennuyois pas ; il est très incapable de comprendre que je doive & encore moins que je puisse m'occuper de Saint-Cyr. Il rabattrait bien de l'estime qu'il a pour moi , s'il me voyoit montrer à lire à Mademoiselle de la Tour , examiner la vocation d'une postulante ou raccommo-der mes chemises.



A la même.

QUE de choses j'ai vues ! Madame la Duchesse de Bourgogne obtenoit tout ce qu'elle vouloit par des manieres & par une conduite qui auroient fait la disgrâce de toute autre. Madame de Montespan (1) atteloit six souris à un

Un jour qu'elle faisoit une réprimande aux Demoiselles assemblées , une nouvelle servante qui l'entendoit l'interrompit en s'écriant : *Pardi voilà encore une maîtresse femme !*

(1) Athenais de Mortemar , Marquise de Montespan , dont on a déjà tant parlé dans cet Ouvrage « parut à la Cour & effaça tout ce qui y avoit paru avant elle ,

petit carrosse de filagrame , & s'en laissoit mordre ses belles mains. Elle avoit des cochons & des chevres dans des lambris peints & dorés , le Roi la montrait aux Ministres comme un enfant , se récriant sur les badinages des Mortemars ; mais elle savoit tous les secrets de l'état & donnoit de très-bons conseils & de très-mauvais , selon ses passions.

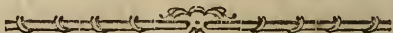
» dit l'Historien de Madame de Maintenon. Tous les
 » dons de la nature répandus avec profusion , une né-
 » gligence naturelle qui donnoit des charmes à ses paro-
 » les & à ses moindres mouvemens , en faisoient la
 » beauté la plus régulière & la plus sensuelle. Les agrè-
 » mens de la figure & de l'esprit sembloient héréditaires
 » dans la famille des Mortemars. De quelque côté qu'on
 » l'envisageât , on ne trouvoit que beauté , esprit , éru-
 » dition : paroles & regards , tout étoit graces dans Ma-
 » dame de Montespan. La Marquise de Thianges , sa
 » sœur aînée , avoit tous les talens & tous les attraits.
 » L'Abbesse de Fontevault , sa cadette , eût paru belle
 » si elle n'avoit eu des sœurs. Elle écrivoit en Latin avec
 » facilité , en Français avec élégance. Poète , Philoso-
 » phe , Théologienne , elle avoit tous les goûts. L'Ho-
 » mere Grec la délassoit des lectures sérieuses ; ses or-
 » donnances étoient des modeles pour le gouvernement
 » des maisons Religieuses ; en un mot elle étoit digne
 » de succéder à six Princesses du Sang. Vivone , leur
 » frere , avoit tant d'esprit dans le commerce qu'on le
 » soupçonnoit d'en faire dans le cabinet. La Marquise
 » de Castre , sa fille , ne dégénéra point , leur tour
 » d'esprit étoit le même , & leur étoit particulier. On
 » l'appelloit *l'esprit des Mortemars.* »





A M. le Duc de Noailles. 1710.

Vous savez combien on juge à notre cour d'après les événemens ; toutes les fautes de M. de Vendome sont oubliées , & c'est un héros ; il n'auroit aucun talent s'il étoit malheureux. Notre jalousie ronge toujours le mérite & ne laisse pas même en paix le malheur.... On est très-occupé du rétablissement de l'armée de Flandre.... Les recrues arrivent , il n'y a que l'argent qui nous arrête. Je suis persuadée que si vous étiez ici vous nous procureriez encore quelques millions , mais vous n'y êtes pas , & c'est ce qui me tue ; vous faites du bien où vous êtes , & c'est ce qui me console. Adieu, Monsieur , notre amitié est trop véritable & trop solide pour nous faire des complimens, laissons-les aux traitres & aux désœuvrés.



Au même, 1711.

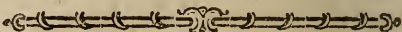
J'AI beaucoup de joie , & je l'ai achetée par beaucoup de peines , non des fots discours que j'entendois sur la levée du siege , (de Gironne) mais par beaucoup de raisons , comme le retardement que le déluge vous apportoit , la diminution de vos vivres , la difficulté d'en avoir , le peu d'habileté de vos Ingénieurs , la capacité de M. de Staremberg , (Gouverneur

de Gironne) la rage des peuples, vos inquiétudes, vos fatigues; tout cela, mon cher Duc, m'a fait passer de mauvaises nuits. Je me suis mis à votre place, & je la trouvois la plus mauvaise du monde. Enfin *Gironne* est pris, & tout ce qui en faisoit les difficultés fait aujourd'hui votre gloire. Madame, qui sort de ma chambre m'a assuré que vous étiez encore aimé & loué de bon cœur, & nous avons conclu que si vous continuez, vous pourrez bien être haï & blâmé de bon cœur aussi. On nous annonça M. Voisin, en même tems que le Capitaine des Gardes avertit pour la viande, (1) il étoit suivi d'un homme dont la taille étoit fort petite, & dont la barbe étoit un peu plus grande. . . . Il rendit compte de toutes les attaques, tenant un Plan à la main. Le Roi y prenoit un plaisir singulier. . . . « Sire, lui dit-il, j'ai servi sous tous vos Généraux, vous n'en avez point qui ait plus promis que celui-ci, il a la prudence & la prévoyance de Turenne, (2) la valeur &

(1) Du tems de Louis XIV, on annonçoit les repas du Roi en ces termes: *Sire, la viande que Votre Majesté a commandée est prête.*

(2) C'est je crois, de tous les grands hommes que la France a produit dans tous les genres, celui qui est le plus universellement célèbre. Combien de gens, même en France, pour qui Bossuet, Cornille, Paschal, Molière, le Brun, de Thou, Descartes, &c. n'ont jamais existé? Le Prince, l'Artisan, l'homme de Lettres, le Soldat, le Laboureur, le Négociant réunissent leurs voix pour célébrer la mémoire de ce grand homme. Cela nous dispense de rien ajouter à cette note.

» la vigilance de Crequi, (1) l'intelligence
 » pour l'artillerie, de la Freselliere, & le dé-
 » tail de Jaquier. (2) »



Au même, en 1711.

JE n'ai point eu, cet ordinaire, de lettre de vous, mon cher Duc; je ne vous en fais point de reproche, ce que vous faites vaut mieux que de m'écrire. J'ai pourtant quelque impatience

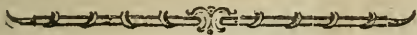
(1) Charles de Crequi, que la France compte au nombre de ses grands Généraux, mourut, comme Turenne, d'un coup de canon au siege de Breme, en 1638.

(2) Voici quelques détails du siege de Gironne qui fait tant d'honneur au Duc de Noailles, & que j'emprunte de M. de la Beaumelle dont j'aime tant à me parer.

« Cette Ville, que des événemens fortuits avoient
 » délivrée de plusieurs sieges, crut être encore sauvée
 » cette fois par le secours du Ciel. Des pluies extraordi-
 » naires inonderent le camp des assiégeans; quarante-
 » sept escadrons & huit bataillons furent enfermés par
 » les eaux pendant quatre jours, sans pain ni fourrage.
 » Le Duc de Noailles lutta contre les Elemens; on le
 » conjura de lever le siege, il le continua; un boulet
 » de canon l'approcha de fort près au moment qu'il visi-
 » toit une batterie dressée contre la Tour Gironnelle
 » qui fatiguoit la tranchée; il dit à *Rigolo* qui comman-
 » doit l'Artillerie & qui étoit sourd, *entendez-vous cette*
 » *musique?* Jene prends jamais garde, répondit *Rigolo*,
 » à ceux qui viennent, je ne fais attention qu'à ceux qui
 » vont. »

Trois jours après que les pluies furent cessées, la ville haute & basse capitula, se rendit & força le reste de l'Arragon à se soumettre.

de voir ce que vous pensez sur la mort de l'Empereur. Nos Courtifans ont crié victoire, dès qu'ils l'ont apprise. On devoit avoir la paix un mois après, une suspension d'armes étoit assurée, tous les Electeurs alloient se remuer, & nos cent mille hommes nous attirer du respect. Tout cela est évanoui; l'Archiduc sera Empereur, sans essuyer une contradiction. Il n'y a pas un Electeur qui ne voulût l'être. L'esprit de paresse a gagné toutes les Nations; tout veut vivre en repos, c'est que tout est épuisé; le Duc d'Hanovre ne veut ni l'Empire, ni ce me semble, la couronne d'Angleterre. Nous ne voyons que des Philosophes & bien peu de Héros, il n'y a que M. le Duc de Boufflers & vous, mon cher Duc, qui sachiez être sages & braves à la fois. Je vous embrasse, mon cher Duc, mes incommodités sont toujours les mêmes; trois jours de santé, trois jours de fièvre, voilà le cercle de ma vie.

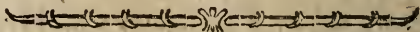


Au même.

Vous avez perdu un bon ami, mon cher Duc, en perdant M. le Maréchal de Boufflers, (1) qui mourut hier ici, (le 22 Août 1711)

(1) Louis-François Duc de Boufflers, Pair & Maréchal de France, fut honoré par son Roi, adoré par ses soldats, & estimé par ses ennemis; lorsqu'après la capitulation du siège de Lille qu'il avoit défendu pendant quatre mois, le Prince Eugene vit ce Maréchal, il lui

il alloit se reposer à Boufflers, & j'avois peine à croire qu'il en revînt, car il étoit bien affoibli; son grand courage le soutenoit; en lui le cœur est mort le dernier. . . . Chacun se vante d'être affligé. . . . On lui donne mille louanges. Que l'on est faux en ce pays, même en disant la vérité!



L E T T R E S

De Monsieur de Valincourt. (1)

L y a long-tems, Madame, que j'ai appris; par Madame de Caylus, l'honneur qu'il vous

dit: *je suis fort glorieux d'avoir pris Lille, mais j'aurois encore mieux l'avoir défendu comme vous.* « Boufflers, dit le Marquis de Dangeau dans ses Mémoires, fut revêtu de la dignité de Pair de France, après ce siège qui lui fit tant d'honneurs. A sa réception, il fut accompagné au Parlement par une multitude d'Officiers qui avoient défendu Lille avec lui. *Messieurs*, dit-il en se retournant vers eux, *toutes les grâces que je reçois, tous les honneurs qu'on me rend, c'est à vous que je les dois, c'est à vous que je les renvoie, c'est vous qu'on récompense, & je ne dois me louer que d'avoir été à la tête de tant de braves gens.* » Qu'il est beau de voir un Héros dont la modestie détache la couronne qu'il a reçue des mains de la Victoire, pour la partager avec ceux qui la lui ont fait obtenir! Un grand homme modeste, est bien plus qu'un grand homme, si j'ose me servir de cette expression.

(1) Jean - Baptiste du Trouffet de Valincourt, de l'Académie Française, devint Secrétaire du Cabinet du Roi, de la Marine & des Commandemens de M. le Comte de Toulouse. Son mérite reconnu, sa probité

a plu me faire de penser à moi. . . . J'aurois déjà eu celui de vous en faire mes très humbles remercimens ; mais j'attendois que j'eusse quelque demande à vous faire , car avec les intelligences bienfaisantes , comme vous êtes , le meilleur moyen de remercier d'une grace reçue , est d'en demander une nouvelle. En voici une , Madame , qui se présente tout naturellement : ce n'est pas une petite entreprise , car le placet est horriblement long , & si le Roi avoit le choix ou de lire ce que je prends la liberté de lui écrire , ou de me donner ce que je prends la liberté de lui demander , je ne doute pas que le dernier ne lui parût plus commode. En cela ,

éprouvée , son esprit , ses talens lui acquirent l'estime de tous ceux qui le connurent. Il fut l'ami de Boileau & de Racine auxquels il succéda en qualité d'Historiographe de France. Dans une lettre qu'il écrit à Madame de Maintenon qui lui avoit fait obtenir sa place , il dit : « Je » prends la liberté de vous envoyer un Mémoire où je » rends compte au Roi du peu de travail qui s'est fait » (par Racine & Boileau) & de ce qui seroit nécessaire » pour le faire avancer plus qu'on a fait jusqu'à pré- » sent. &c. »

Il ajoute à la fin de sa lettre : « J'ai l'honneur de vous » envoyer un essai de ce que vous m'avez fait l'honneur » de me proposer , je tâcherai de mieux faire ; mais je » ne réussirai jamais , tant qu'on me croira Janséniste. » Je me souviens que Lully ayant un procès , fit dire au » Roi , qui le pressoit pour un Opéra , qu'il ne pourroit » faire une note que son procès ne fût jugé & gagné. »

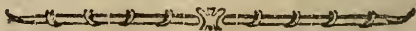
M. de Valincourt avoit recueilli un grand nombre d'ouvrages très - précieux sur la Marine ; mais le feu ayant consumé sa maison & sa bibliotheque , ses manuscrits sont perdus pour nous.

comme en beaucoup d'autres choses , il ne feroit que ressembler à César , qui , ayant menacé un homme de le faire tuer , ajouta : *Il m'est plus facile de le faire que de le dire.*



Du même , au Roi.

OSERAI-JE , Sire , supplier très-humblement Votre Majesté de m'accorder un brevet de retenue du prix de la Charge du sieur Dandrezelle ? . . . Diogene demanda un jour un écu à Alexandre , ce Prince répondit que c'étoit trop peu pour Alexandre. Diogene demanda cent mille écus , & Alexandre répondit que c'étoit trop pour Diogene. En comparant Votre Majesté à Alexandre , ma demande doit paroître modeste , mais en me comparant à Diogene , elle pourra paroître téméraire ; & en ce cas , je recevrai comme une grace le pardon que je vous supplie très-humblement d'accorder à ma témérité.



Du même à Mad. de Maintenon.

J'ESPÈRE que vous approuverez , Madame , le respect & la modestie qui m'empêche d'aller savoir tous les jours à votre porte des nouvelles de votre santé ; car je ne suis pas assez innocent pour ne pas savoir me faire honneur , de passer trois ou quatre fois par jour devant
votre

votre antichambre avec un air fort empressé ,
 & d'en sortir avec grand bruit , & avec un visage
 gai ou triste , selon que votre santé seroit plus
 ou moins bonne. Cela seroit son effet parmi
 les Courtisans & même jusques dans mon petit
 domestique ; car je ne suis jamais bien servi de
 mes valets que le jour qu'ils m'ont vu entrer chez
 vous. Cela arrive rarement ; mais outre que
 je suis ennemi de tout ce qui a le moindre air
 d'affectation , je craindrois qu'à la fin il ne
 m'arrivât la même chose qu'à une bonne femme
 dont je ne puis m'empêcher de vous faire le
 conte. C'étoit la femme d'un Artisan qui s'étoit
 prise d'affection pour Madame de Longueville :
 un jour elle trouva , dans l'antichambre de la
 Princesse malade , une grande femme avec un
 habit fort uni , des manches fort longues , une
 grande coëffe noire ; la bonne femme s'approche
 & demande des nouvelles de la Princesse.
 La grande femme noire ne daigna pas lui faire
 la moindre réponse. L'autre croyant que tout
 étoit perdu se mit à faire de grands cris. La
 grande femme noire , importunée , dit à un
 valet-de-chambre : *Faites-moi sortir cette pleu-*
reuse ; c'est bien à une bégueule comme cela à être
en peine de la santé de Madame de Longueville. (1)

(1) Cette Princesse est aussi connue par les délires de
 la jeunesse & de l'amour , que par les austérités de la pé-
 nance qui les a expiées. Voici le portrait qu'en a fait le
Cardinal de Retz dans ses Mémoires.

« Elle avoit une langueur dans ses manieres qui tou-
 » choit plus que le brillant de celles mêmes qui étoient



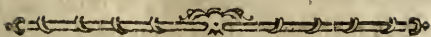
De M. le Duc du Maine à Mad. de Maintenon;

le 1 Janvier 1713.

IL auroit été trop commun, Madame, d'aller ce matin à votre porte pour vous faire, sur la nouvelle année, un compliment d'une sincérité peu commune: voyez tout ce que je vous dois, depuis le moment où je suis né, jusqu'au moment où je respire. Rappelez les connoissances du cœur que vous avez formé, & puis dites-vous à vous-même tout ce que je voudrois vous dire, qui est fort au dessous de tout ce que je sens. J'ai quelque chose d'important à vous communiquer, mais, s'il vous plaît, n'ayez point mal à la tête. Plus je réfléchis sur les différentes marques que vous me donnez de la plus délicate, de la plus scrupuleuse, de la plus sincère & profonde amitié, & plus je vois combien j'ai de raisons de vous adorer. (1)

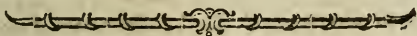
» plus belles; elle en avoit une, même dans l'esprit, qui
 » avoit ses charmes parce qu'elle avoit des réveils lumi-
 » neux & surprenans. Elle eût eu peu de défauts si la ga-
 » lanterie ne lui en eût donné beaucoup. Comme sa pas-
 » sion l'obligea de ne mettre sa politique qu'en second
 » dans sa conduite, héroïne d'un grand parti, elle en
 » devint l'avanturière. La grace a rétabli ce que le
 » monde ne lui pouvoit rendre.»

(1) Cette lettre est citée dans trois ouvrages différens comme un petit chef-d'œuvre.



A M. le Cardinal de Noailles.

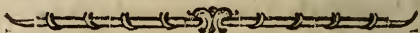
JE donnerois de mon sang pour entendre dire : M. le Cardinal est bien déclaré contre les Jansénistes ; je voudrois que vous puissiez voir l'uniformité des soupçons sur vous , depuis les Prélats jusqu'aux plus petites Religieuses. M. le Cardinal n'est point Janséniste , mais il les ménage ; M. le Cardinal n'est point Janséniste , mais il est obsédé par eux ; M. le Cardinal n'est point Janséniste dans le fond , mais son inclination est pour la cabale ; M. le Cardinal n'est point Janséniste , mais ils se parent de lui ; quoique dans le cœur ils en soient très-mécontents. Voilà, Monseigneur , ce que j'entends dire tous les jours , & ce qui me perce le cœur. Ce qui me console , c'est que je n'ai pas encore trouvé une personne qui vous accuse de jansénisme , ni aucune qui ne vous blâme de n'être point hautement déclaré contr'eux.



Au même , en 1709.

J'AI donné , Monseigneur , un de vos Mandemens au Roi ; je l'ai lu avec un esprit de critique parce que vous m'aviez dit qu'il pourroit bien déplaire , & je n'y ai pas trouvé un mot que je voulusse retrancher. Il est plein de piété & de vérité , il touche les endroits les plus néces-

faïres dans les circonstances ; il nous fait envisager nos malheurs , sans nous décourager ; en un mot , parfaitement bien. Mon approbation vous est assez inutile , mais le plaisir de louer une si belle chose m'est nécessaire. (1)



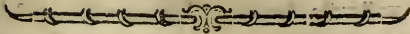
Au même , en 1710.

LE Roi a diminué sa table , à Marly ; il a envoyé sa vaisselle d'or à la Monnoie ; il a donné ses pierreries à M. Desmarets , pour les mettre en gage , si on le peut. *Il sera toujours prêt , dit-il , à se dépouiller pour des peuples qui ont tant fait pour lui.*

(1) Dans une autre lettre en date du 21 Fév. 1700 , à ce vénérable Archevêque qui lui fit tant d'honneur , de plaisirs & de chagrins , Madame de Maintenon disoit , à propos d'un autre Mandement sur lequel il lui avoit ordonné de lui dire son sentiment :

» J'ai mis une croix au mot *débauché* qui est très-bien
 » placé , mais qu'on trouvera peut-être grossier , car à
 » nous autres pêcheurs délicats , il faut nous annoncer
 » l'Evangile avec des paroles de miel. J'ai mis une autre
 » croix au mot *naturel* , sur l'éloignement des Sacre-
 » mens , parce que je ne l'ai pas bien entendu ; mais
 » j'espère que vous n'y aurez nul égard , & que vous
 » me ferez gré de mon obéissance , sans gâter par votre
 » complaisance votre Mandement. »

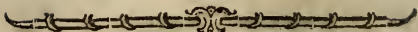
Je ne crois pas qu'on puisse écrire plus poliment à quelqu'un qu'on accuse d'avoir tort. N'oublions pas cependant que cette même Madame de Maintenon qui condamne avec toute la politesse possible le mot *débauché* , écrivoit à son frere , comme on l'a déjà vu , *les Provinciaux patinent volontiers*. Il est vrai qu'on se permet dans une lettre ce qu'on s'interdit dans un Mandement.



M. le Cardinal de Noailles à Mad. de Maintenon. 1711.

MON malheur est complet, Madame, je suis calomnié, outragé, disgracié. Les Jésuites m'avoient poussé de mille manieres; leur malice sembloit épuisée, ma patience ne l'étoit pas. Aujourd'hui ils engagent deux Evêques à me diffamer auprès du Roi, ils affichent des Mandemens contre moi, aux murs de ma Cathédrale, à la porte de l'Archevêché, & l'on veut que je consente, par un lâche silence, à mon propre déshonneur. Les trois Evêques ont répandu une mauvaise doctrine dans mon Diocèse. C'est à moi à reprendre le mal; est-il juste que tandis que les plus vifs de tous les Prélats font des Mandemens, un Archevêque de Paris n'ait pas le droit d'en faire? Je vous supplie, Madame, de le lire avec attention, & d'avouer qu'après tant de modération je n'avois pas lieu de m'attendre à la lettre que le Roi m'a fait écrire par M. de Pontchartrain. (1)

(1) Le Roi piqué de ce Mandement lui avoit fait écrire, que puisqu'il s'étoit fait justice à lui-même, il pouvoit se dispenser de venir à Marly. « Le Cardinal de » Noailles, lassé des plaintes qu'on portoit contre lui, » dit M. de la Beaumelle, avoit écrit au Pape pour sa » justification. Le Pape répondit à sa lettre, en donnant

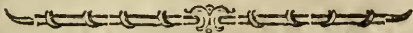


Du même à la même, à Conflans. 1715.

C'EST pour moi un double sujet d'affliction d'apprendre, comme je fais dans ce moment, le danger où est M. le Duc de Berry, & de ne pouvoir pas faire, à son égard, mon devoir de Pasteur; être privé de cette consolation parce qu'il ne m'est plus permis de paroître devant le Roi, ni d'entrer dans les lieux où il est; quelle mortification pour moi! Qu'il me soit permis au moins de vous en marquer ma douleur, & de vous assurer de la part que je prends au chagrin de Sa Majesté, & des vœux ardens que je fais, pour que Dieu nous conserve un Prince si nécessaire; je ne me contenterai pas de le demander en particulier, j'emploierai, pour l'obtenir, de meilleures prières que les miennes, & je ne cesserai jamais d'être attaché aussi fortement que je le dois au Roi & à toute la Famille Royale. Aucune disgrâce ne changera mes sentimens de vénération pour celui qui appesantit sa main sur moi, ni pour celle qui eût pu parer le coup.

» au Courier qui la lui avoit apportée, un Bref contre le
 » livre du P. Quesnel, dont la condamnation n'avoit
 » été demandée ni par le Roi ni par les Evêques. Dix
 » ans auparavant, le Pape Innocent XII, avoit justifié
 » ce livre, par sa censure contre le dénonciateur.»
Voy. les Lett. de Mad. de Maintenon, tom. 3, pag. 250.
En note.

Réponse Le Roi m'ordonne de vous remercier de sa part. Je suis accablé de ce dernier coup : priez pour moi , par charité , par pitié.



En 1675.

J'AI fait un projet de conduite pour le tems où je serai libre & loin de la Cour. Le voici :

1°. Me lever entre sept & huit , & passer une heure en prieres.

2°. Sortir deux jours de la semaine pour des visites nécessaires ; me retirer à dix heures , & faire la priere avec mes domestiques.

3°. Destiner deux jours de la semaine à visiter les pauvres & les prisonniers , & à souper chez mes amis.

4°. Etre habillée très-modestement ; ne porter ni or ni argent ; donner le dixieme de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer , en attendant que mon zele m'en fit faire davantage. Dans l'espérance de ce tems de calme & de repos , que je me figure si délicieux , je ne fais rien qui vaille , & je m'abandonne à ma paresse , ce qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne vienne du même esprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.





EXTRAIT DES ENTRETIENS

De Mad. de Maintenon, en 1705. (1)

IL faut que je prenne pour mes prieres & pour la Messe, le tems où tout le monde dort encore; car quand on a commencé d'entrer chez moi, je n'ai plus un instant à moi. M. Maréchal (premier Chirurgien du Roi) arrive à sept heures & demie, puis M. Fagon qui est suivi de M. Blouin ou de quelqu'autre qui envoie savoir de mes nouvelles; ensuite de M. Chamillard ou quelqu'autre Ministre. M. l'Archevêque, un Maréchal de France qui va partir, un parent, une quantité d'autres qui viennent à la file, & qui ne sortent point qui ne soient relevés par quelqu'un au dessus d'eux. Le Roi vient enfin, il faut bien qu'ils s'en aillent tous; il demeure avec moi jusqu'à la Messe. Remarquez que je suis encore en coëffure de nuit; car si je m'étois habillée, je n'aurois pas eu le tems de faire ma priere. Le Roi revient après la Messe, en-

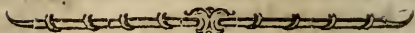
(1) On a cru faire plaisir au Lecteur en rapportant quelques extraits des entretiens qu'eut Madame de Maintenon avec plusieurs Demoiselles de Saint-Cyr qu'elle chérissoit particulièrement. Ces entretiens contiennent une histoire abrégée des pensées de cette femme extraordinaire, & une idée de son système de Religion. C'est-là qu'on voit, non pas le plan qu'elle s'étoit fait pour parvenir jusqu'au pied du trône, mais le caractère qu'elle s'étoit formé pour s'en rendre digne.

suite Madame la Duchesse de Bourgogne avec ses Dames ; elles demeurent là pendant que je dîne ; je ne suis pas alors sans inquiétude ; je suis en peine si Madame la Duchesse ne dit ou ne fait rien de déplacé ; il faut que je l'engage à adresser quelques mots obligeans aux uns & aux autres ; je regarde si elle en use bien avec son mari, quand il y est. Ensuite, comme je me suis chargée de l'élever, il me semble que je suis responsable, & de tout le mal qu'elle fait & de tout le bien qu'elle ne fait pas. Il faut soutenir la conversation qui se meurt à chaque instant, faire en sorte d'unir les esprits & de rapprocher les cœurs les plus éloignés. S'il échappe quelque indiscretion, je la sens vivement ; je partage la peine de ceux qu'elle blesse & je plains ceux qui, de gaieté de cœur, nuisent à des gens qui leur sont inférieurs, mais qui, au bout du compte, sont des hommes comme eux. Enfin c'est une tension d'esprit que rien n'égale. Tout ce cercle est autour de moi, & je ne peux demander à boire ; tous s'empressent à vouloir me servir & tous sont fâchés de se voir refusés ; je leur dis quelquefois en me détournant : *C'est bien de l'honneur, mais je voudrais bien un laquais.* Enfin ils vont tous dîner, & je serois libre pendant ce tems là, si Monseigneur ne le prenoit ordinairement pour venir me voir ; car il dîne souvent plutôt, pour aller à la chasse. Il est fort difficile à entretenir, disant très-peu de chose, & s'ennuyant & se fuyant toujours ; il faut nécessairement que je paie, comme on dit, de ma personne, & que je parle seule pour deux.

Aussi-tôt après le dîné du Roi , il entre dans ma chambre avec toute la Famille Royale, Princes & Princesses , & il s'y amuse une demi-heure , puis il sort tout seul. Tout le reste demeure , & il faut que je me prête encore à la conversation la plus gaie , la tête pleine de chagrins & d'inquiétudes sur tout ce qui se passe à l'armée & où tant de gens , dont les uns sont mes amis , les autres attachés à mes amis , & qui me sont très-chers , parce qu'ils sont sujets du Roi , périssent tantôt dans un siege & tantôt dans une bataille. Ajoutez quantité de méchantes nouvelles qui tous les jours me serrent le cœur & m'accablent d'un fardeau qui pese infiniment à ma sensibilité. Il faut que mes yeux soient fermés quand ils sont près à se charger de pleurs ; il faut un air riant au milieu de tant de nouvelles affligeantes. Quand cette assemblée se sépare , quelques Dames ont toujours du particulier à me dire , & me prennent dans ma petite chambre pour me conter leurs chagrins ; elles veulent que j'y prenne autant d'intérêt qu'aux malheurs de l'état. Ceux qui ne m'aiment pas me font leur confidente comme celles qui m'aiment ; il faut que je les serve & que je parle d'affaires particulières à un Prince presque accablé du poids des affaires générales. Madame la Duchesse de Bourgogne veut aussi très-souvent un tête-à-tête , de sorte que *cette vieille* devient l'attention & la ressource de toute la Cour.... Quand le Roi est revenu de la chasse ; il vient chez moi ; on ferme la porte , & personne n'entre plus ; il faut alors partager ses

peines secretes qui ne sont pas en petit nombre... Arrive un Ministre qui, avec empressement, apporte de tristes nouvelles. Le Roi l'écoute avec attention & se met à travailler, & si l'on ne veut point de moi dans ce conseil, (ce qui m'arrive très-rarement) je me retire un peu plus loin & j'écris ou je prie. Je soupe pendant que le Roi travaille encore; je suis inquiete s'il est seul ou non. Je suis contrainte, comme vous voyez, depuis six heures du matin & bien lassé; le Roi s'en apperçoit, & me dit: *Vous n'en pouvez plus, Madame, n'est-ce pas? Couchez vous.* Mes femmes viennent, mais je sens qu'elles gênent le Roi qui causeroit avec moi, & qui ne veut point causer devant elles; de sorte que je me dépêche pour me déshabiller... Enfin me voilà dans mon lit; je renvoie mes femmes; le Roi s'approche & demeure à mon chevet jusqu'à ce qu'il aille souper; mais un quart d'heure avant le souper, M. le Dauphin, M. le Duc & Mad. la Duchesse de Bourgogne entrent encore chez moi à dix heures; à dix heures & quart tout le monde sort. Alors je suis seule & prends les soulagemens dont j'ai besoin; mais souvent les fatigues de la journée m'empêchent de dormir. Or, dites-moi si le sort de *Jeanne Brindellette d'Avon* n'est pas préférable au mien?

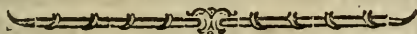




S U I T E .

MADAME de Montespan & moi avons été les plus grandes amies du monde , elle me goûtoit fort ; & moi , simple comme je l'étois , je donnois dans cette amitié. C'étoit une femme pleine d'esprit & de charmes , elle me parloit avec une grande confiance , elle me disoit tout ce qu'elle pensoit , nous comptions l'une & l'autre que notre amitié ne finiroit jamais ; car quoique nous eussions quelquefois des querelles assez vives , elles n'altéroient point le goût que pourtant nous avions l'une pour l'autre. Nous voilà brouillées & brouillées irréconciliablement & sans que nous ayons eu dessein de rompre , & même sans avoir formellement rompu. Il n'y a pas eu assurément de ma faute , & si pourtant quelqu'un a sujet de se plaindre , c'est elle ; car elle peut dire avec vérité : *C'est moi qui suis cause de son élévation ; c'est moi qui l'ai fait connoître & goûter au Roi ; elle devient la favorite , & je suis chassée.* Il étoit vrai aussi que j'ai bien des choses à lui répondre ; car ai-je tort d'avoir accepté l'amitié du Roi , aux conditions que je l'ai fait ? Ai-je tort de lui avoir donné de bons conseils ? Madame de Montespan , ne savoit-elle pas que je n'oublois rien pour rompre ce commerce impur ? Mais revenons à ce que j'ai voulu dire d'abord. Si , aimant Madame de Montespan comme je l'aimois , j'étois entrée d'une manière mauvaise dans ses intrigues , si , au

lieu de la porter à briser ses liens , je lui avois enseigné les moyens de conserver l'amitié du Roi , n'auroit-elle pas à présent de quoi me perdre ? ne se vengeroit-elle pas ? ne diroit-elle pas elle-même au Roi : *Cette personne que vous estimez tant , m'a cependant dit telle & telle chose ; elle vous prêchoit la vertu , & à moi elle me conseilloit le vice.*



S U I T E.

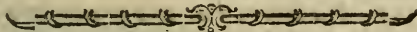
JE me trouve sans cesse dans l'embarras , & toute la prudence humaine ne sauroit m'en tirer. Cela m'arriva encore l'autre jour : le Roi venoit d'apprendre une méchante nouvelle , il me la dit le soir , une demi-heure avant de me quitter. Je n'eus pas le tems de m'en attrister ; car dans le même instant un homme vint me prier d'engager le Roi à faire une chose que le Roi ne doit pas faire du tout , & qu'il ne pouvoit refuser sans mettre cet homme au désespoir , & sans se faire une peine extrême à lui-même , parce que cet homme lui étoit très-utile. Je devois porter la parole au Roi ; je prévoyois son embarras , & cela ne diminueoit pas le mien ; je ne savois quel parti prendre ; un moment de lumière vint , & j'en pris un très-heureux. . . . Dieu n'a pas voulu me donner l'éclat de la grandeur , de peur que je n'en eusse le vice. (1) Il

(1) Ce sont des phrases aussi singulieres que celle-ci , qui attirerent à Madame de Maintenon la réponse

a fait tous les états , & en particulier le mien ; il veut que cet état me tienne lieu de toutes les pénitences & de toutes les austérités que je ne puis faire. Ceux qui me l'envient , ne savent pas que j'envie le leur , & ne réfléchissent pas combien il est triste d'avoir sans cesse dans l'esprit ; l'Espagne presque perdue , la paix qui s'éloigne de plus en plus , le Royaume bientôt menacé , déjà épuisé ; mille malheureux qui souffrent sous mes yeux & que je ne puis soulager ; une noblesse généreuse ruinée sans espérance , un peuple qui murmure toujours , & aujourd'hui avec raison. Celuxe qui , au milieu du délabrement de toutes les fortunes , semble défier les rigueurs de la saison & les malheurs de la guerre ; ces tables qui satisfont à peine les caprices de la gourmandise la plus raffinée ; tous ces vices enfin que consacrent sous le nom de bel air , le goût d'un peuple qui devoit gémir aux pieds des Autels. Du côté de la religion , le danger visible où elle est ; la difficulté de décider s'il faut porter le Roi à pousser les choses jusqu'à un certain point , ou s'il faut le modérer ; les inconvéniens d'une conduite molle ; les suites ef-

brusque de son frere : *Parbleu , Madame , il faut que vous ayez parole d'épouser Dieu le Pere.* Au reste par l'éclat de la grandeur elle entendoit probablement le titre de Reine qu'elle n'obtint point quoiqu'elle en occupât la place. C'est une chose assez singuliere que de deux maris qu'eut Madame de Maintenon , elle n'osât jamais parler du premier qu'en l'appellant *ce pauvre estropié* , pour n'avoir point à rougir ; & du second *cet homme* , pour ne point divulguer son mariage.

frayantes d'une conduite précipitée; car qui fait si trop de douceur ne nuira point à l'autorité royale? Si trop de sévérité n'aigra pas les esprits, n'excitera pas une révolte, ne causera pas un schisme? Qui fait si Dieu s'accommode de cette prudence humaine, & si la politique ne doit pas se taire quand l'intérêt de la vérité parle? Tout cela m'agite à un point inconcevable. Qui m'assurera que le Roi ne répondra point de tout? Il me prend des frayeurs extrêmes sur son salut, quand je pense à tous ses devoirs; car enfin il est obligé à faire tout le bien possible, il rendra compte à Dieu de tout le mal qu'il auroit pu empêcher. Comment jugera-t-il tout cela? En vérité, la tête est quelquefois prête à me tourner, & je crois que si on ouvroit mon corps après ma mort, ou trouveroit mon cœur sec & tort comme celui de M. de Louvois.



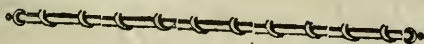
S U I T E.

JE passe ma vie à les unir (le Roi & Monseigneur) à éloigner tout ce qui peut mettre de la méfintelligence entr'eux, & je les vis prêt à se broviller pour une bagatelle. Monseigneur vouloit donner à Meudon un bal public, où tout le monde fût admis sans distinction, & le vouloit absolument, & avec cela, que Mad. la Duchesse de Bourgogne y fût. Le Roi, avec une douceur charmante, lui représenta qu'il ne convenoit point, dès qu'il y vouloit Mad.

la Duchesse de Bourgogne , que toutes sortes d'hommes & de femmes s'y trouvaissent ; elle de son côté ne voyoit point l'indécence de ce mélange. Je ne puis vous dire combien ce démêlé m'a fait souffrir , & quelle nuit j'ai passé. . . . Mais à propos de cette douceur du Roi , vous ne sauriez croire à quel point il la porte ; j'ai plus de liberté avec lui qu'avec tous les autres , je l'avertis du mal qu'il fait ou qu'il permet , ou qu'il ne fait pas ; la vérité ne l'offense point , & ma franchise ne lui paroît point une indiscretion. Il y a quelques jours , par exemple , qu'il s'en présenta une occasion importante ; je lui dis ouvertement : *Sire , ce que vous avez fait est bien mal , & vous avez très-grand tort.* (1) Il me reçut à merveille le lendemain. Il falut de nécessité parler de la même affaire ; je voulus couler doucement en disant : *Cela est fait , Sire , il n'y faut plus penser.* Il répondit : *Ne m'excusez pas , Madame , j'ai très-grand tort ; j'ai fait une faute , il s'agit de la réparer.* N'ai - je pas raison de dire qu'il est humble ? Tous ceux qui lui attribuent de l'orgueil ne le connoissent pas ; il n'a nulle opinion de lui ; il ne se croit point nécessaire ; il est persuadé qu'un autre feroit tout aussi bien que lui , & le surpasseroit même en bien des choses. Il sent les défauts de son Gouvernement , il n'attend que la paix pour y remédier. Il ne s'attribue aucune des merveilles de son regne. Hélas ! il ne connoît pas tant

(1) Jean-Baptiste ne disoit pas avec plus d'intrépidité à Hérodiade *non licet.*

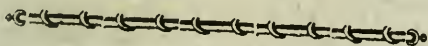
d'orgueil en un an, que j'en connois en un jour; & voilà comme les Rois mêmes font si peu connus.



L E T T R E

De Louis XIV à Mad. de Maintenon.

JE profite de l'occasion du départ de Montchevreuil, pour vous assurer d'une vérité qui me plaît trop pour me lasser de vous la dire. C'est que je vous chéris toujours, & que je vous confidère à un point que je ne puis exprimer, & qu'enfin, quelque amitié que vous ayez pour moi, j'en ai encore plus pour vous; étant de tout mon cœur tout-à-fait à vous. *Signé*, LOUIS (1).



L E T T R E

De Louis XIV à la Reine.

Nantes, 19 Septembre 1661.

MA D A M E ma Mere, j'ai déjà écrit ce matin l'exécution des ordres que j'avois don-

(1) Cette Lettre est sans date. C'est le seul billet doux de Louis XIV à Mad. de Maintenon, qui brûla toutes les Lettres du Roi.

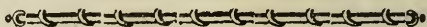
nés pour faire arrêter le Surintendant (1)... J'avois la plus grande impatience du monde que cela fut achevé. Enfin, le Surintendant étant venu travailler avec moi à l'accoutumée, je l'ai entretenu tantôt d'une matiere & tantôt d'une autre, & j'ai fait semblant de chercher du papier, jusqu'à ce que j'aie apperçu, par la fenêtré de mon cabinet, Artagnan dans la cour du Château. Alors j'ai laissé aller le Surintendant, qui, après avoir causé un peu, au bas de l'escalier, avec La Feuillade, a disparu ;... de sorte que le pauvre d'Artagnan croyoit l'avoir manqué ;... mais il le rattrapa dans la place

(1) Nicolas Fouquet ; Maître des Requêtes à 20 ans, Procureur-général du Parlement de Paris à 35, & Surintendant des Finances en 1643. Les Historiens sont partagés sur le motif de sa disgrâce. Il fut condamné par des Commissaires le 20 Décembre 1664, dit le Président Hainaut, à un bannissement perpétuel, qui, par des considérations d'Etat, fut changé en une prison pareillement perpétuelle, & il y mourut en 1680. M. d'Ormesson résista avec fermeté aux Ministres qui vouloient le faire périr. M. Fouquet, pere du Surintendant, s'étoit fait le même honneur dans de pareilles circonstances. Les déprédations de Fouquet, aussi prodigieuses, dit l'Abbé Millot, que Mazarin étoit avare aux dépens de l'État, avoient décidé le Roi à le perdre. Il le fit arrêter après l'avoir comblé de caresses. La crainte d'une révolte peu vraisemblable fut le motif de cette étrange dissimulation. Colbert, l'un des auteurs de la ruine du Surintendant, lui succéda sous le titre de Contrôleur-général des Finances.

de la grande Eglise , & l'a arrêté de ma part environ sur le midi. . . . J'ai commandé à Boucherat d'aller sceller chez le Surintendant , & à Pellot d'aller chez Peliffon (1), que j'ai aussi fait arrêter. . . . J'ai déclaré que je ne voulois plus de Surintendant , mais travailler moi-même aux finances avec des personnes fidelles , qui agiront sous moi ; que c'étoit le vrai moyen de me mettre dans l'abondance , & de soutenir mon peuple. Vous n'aurez pas de peine à croire qu'il y en a eu de bien peinant ; mais je suis bien aise qu'ils voient que je ne suis pas si dupe qu'ils s'étoient imaginés , & que le meilleur

(1) M. Diderot a célébré dans l'Encyclopédie le trait qui fait tant d'honneur à cet Académicien , qui fut le seul qui n'abandonna point M. Fouquet dans sa disgrâce. Voici ce trait héroïque. » Peliffon se » porte accusateur de son maître & de son bienfai- » teur. On le conduit à la Bastille. On le confronte » avec son accusé , qu'il charge de quelque malver- » sation chimérique. L'accusé lui en demande la » preuve. *La preuve !* lui répond Peliffon ; *elle ne » peut se tirer que de vos papiers , & vous savez bien » qu'ils sont tous brûlés.* En effet , ils l'étoient. Pe- » liffon les avoit brûlés lui-même. Mais il falloit en » instruire le prisonnier. Il ne balança pas de recou- » rir à un expédient sûr , à la vérité , puisque tout » le monde y fut trompé , mais qui exposoit sa li- » berté , peut-être sa vie , & qui , s'il eut été ignoré , » comme il pouvoit l'être , attachoit à son nom » une infamie éternelle , dont la honte pouvoit jaillir » sur la République des Lettres , où Peliffon occu- » poit un rang distingué ». Voy. l'*Encycl.* au mot
 ENCYCLOPÉDIE.

parti est de s'attacher à moi. . . . Au reste , j'ai déjà goûté le plaisir qu'il y a de travailler aux finances ; ayant , dans le peu d'application que j'y ai donnée cet après-dîné , remarqué des choses importantes dans lesquelles je ne voyois goutte. On ne doit pas douter que je ne continue , &c.

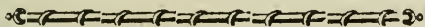


Du même au Duc de S. Aignan. 1666.

VOUS en avez usez prudemment de ne rien précipiter sur les avis qu'on vous a donnés touchant quelques habitans du Havre , de la Religion prétendue réformée. Ceux qui en font profession ne m'étant pas moins fideles que mes autres sujets (1), il ne faut pas les traiter avec moins d'égard & de bonté. Ainsi , la vigilance de votre part doit être égale envers tous. Et si vous trouviez quelque chose , parmi ceux de la prétendue Religion réformée , qui ne fût pas à souffrir , vous devez bien vous garder d'en faire une affaire générale. Il faut

(1) Si la Philosophie ne nous apprenoit pas l'étrange & prodigieuse distance qu'il y a souvent entre nos actions & nos principes , on auroit peine à croire que la main qui écrivit , en 1666 , cette lettre si digne de Henri IV , fut la même qui signa , en 1685 , l'arrêt de mort d'une partie des habitans du Royaume , en révoquant celui de Nantes.

vous contenter de prendre , pour les particuliers seulement , les précautions nécessaires. . . . Quant à ceux qui vous insultent par des satyres , je ne crois pas qu'il convienne à un gentilhomme de répondre en aucune façon à un gazetier.



P O R T R A I T S

PAR MADAME DE MAINTENON (1).

LE Grand Condé se trouva mêlé dans les guerres civiles , ordinaires dans les minorités. . . . Il étoit bien fait de sa personne , d'une taille médiocre. Il avoit le regard d'un aigle , & la physionomie haute. Il avoit beaucoup d'esprit & de savoir ; aussi capable dans la guerre , que vaillant dans les combats. Il vécut fort retiré à Chantilly , qu'il embellit beaucoup. Il venoit de tems en tems voir le Roi , dont il fut toujours bien traité. Il aimoit la lecture , & la société des beaux esprits Il se convertit de bonne foi , & fut sincèrement regretté du Roi.

(1) Mad. de Maintenon , ayant lu les Mémoires du Cardinal de Retz , voulut , comme lui , faire le portrait des personnes distinguées avec lesquelles elle avoit vécu , & dicta ceci à M^{lle} d'Aumale son élève , sa confidente & son amie.



Madame de Longueville , sœur de ce Prince , passa sa jeunesse dans les intrigues. Elle étoit très-belle , & pleine d'esprit. Elle fut touchée de Dieu , & par malheur elle tomba dans les mains d'un directeur imbu des nouveautés qui ont fait tant de mal à l'Eglise. Elle protégea ce parti , & vécut dans des pratiques de piété fort austères. Quoique naturellement très-délicate , elle se tenoit toujours debout pour se mortifier. On prétend qu'elle mourut d'inanition (1).

(1) » Domptez vos passions , dit la Religion ;
 » conservez-vous , dit la Nature. Il est toujours
 » possible de satisfaire à l'une & à l'autre. Il seroit
 » bien singulier qu'il y eût des cas où l'on seroit
 » forcé de devenir homicide pour être vertueux.
 » C'est ce que les Piétistes outrés ne manqueroient
 » pas d'apercevoir , s'ils osoient consulter la rai-
 » son. Celui qui , fatigué de luter contre lui-même ,
 » finiroit la querelle d'un coup de pistolet , seroit-
 » il enragé , leur diroit-elle ? mais celui qui , ré-
 » volté de ce procédé brusque , prendroit , par
 » amour pour Dieu , & pour le bien de son ame ,
 » chaque jour , une dose légère de poison , qui le
 » conduiroit insensiblement au tombeau , seroit-il
 » moins fou ? Non , sans doute. Le crime est dans
 » le *juicide*. Qu'importe qu'on se tue par des jeû-
 » nes & des veilles , de l'arsenic ou du sublimé ?
 » dans un instant , ou dans l'espace de dix années ?
 » avec un cilice & des fouets , un pistolet ou un
 » poignard ? C'est disputer sur la forme du crime ;
 » c'est s'excuser sur la couleur du poison ». Telle



Le Cardinal Mazarin vint en France dès le tems du Cardinal de Richelieu. Il fut le prétexte de toutes les guerres de la minorité. Il avoit de l'esprit, & des qualités propres au gouvernement des hommes. Mais il s'éleva & s'enrichit trop. Il fit venir d'Italie deux neveux, qui étoient de basse naissance, mais bien élevés, & sept nieces, dont deux étoient, dit-on, demoiselles.



M. Colbert rétablit les finances que les prodigalités de Fouquet, & l'avarice de Mazarin, avoient mises dans un grand désordre. Il étoit homme d'honneur, attaché au bien de l'Etat, & à la gloire du Roi, auquel il apprit les finances, avant lui fort embrouillées. Il protégea ceux qui se distinguèrent par quelque talent (1). Il mit sur

étoit la pensée de *S. Augustin*, dit l'Homme de génie qui a traduit, éclairci & embellit l'Ouvrage de M. S. sur *la Philosophie Morale réduite à ses principes*.

(1) » Et ce qui est à remarquer, dit le Président Hainaut, c'est que cette protection signalée » qu'il leur accorda, n'étoit peut-être pas en lui » l'effet seul du goût & des connoissances. Ce n'étoit pas par sentiment qu'il aimoit les artistes & les savans. C'étoit comme homme d'Etat qu'il les protégeoit; parce qu'il avoit remarqué que les beaux arts sont seuls capables de former &

un bon pied le commerce. Il étoit haï , parce qu'il étoit froid & dur. On l'a loué après sa mort ; mais le plus grand éloge qu'il a reçu , a été de la part de tous ses successeurs. Les chagrins que M. de Louvois lui caufoit , en portant le Roi à toutes sortes de dépenses , contribuèrent à sa mort. Il éleva sa famille ; mais il est vrai que sa famille a bien servi.



M. de Louvois , Ministre de la Guerre , & fils de M. Le Tellier , Ministre de la Régence , & depuis Chancelier , avoit beaucoup d'esprit , étoit fort laborieux , de grand détail , entrant dans tout , & voulant savoir jusqu'aux métiers les plus communs. Il étoit rude & dur , attaché au Roi & à l'Etat ; mais si présomptueux & si contraignant , qu'il étoit devenu insupportable à son maître. Il auroit essuyé une disgrâce sans la guerre : Il s'en appercevoit , & mourut subitement. On trouva son cœur serré d'une façon extraordinaire ; ce qui fit croire que le chagrin l'avoit tué , d'autres disent le poison.

» d'immortaliser les grands empires. On a dit qu'il
 » étoit mort hors de faveurs ; grande instruction
 » pour les Ministres ! » J'apprends , dans le moment ,
 la mort de l'Ecrivain célèbre que je viens de citer.
 Je respecte trop sa mémoire pour entreprendre son
 éloge. Il n'appartient pas à tout le monde de louer
 les grands hommes.



M. de Turenne , un des plus grands hommes de notre siècle , avoit les sourcils joints , & la physionomie mauvaise ; cependant jamais personne ne montra plus de bonté , plus de douceur , plus d'humanité. Il ne connoissoit aucune sorte d'intérêt , ni dans les grandes ni dans les petites choses (1). Il ne savoit pas s'il manquoit d'argent , ou s'il en avoit. Il n'avoit de vanité que sur sa naissance ; & s'il n'avoit pas trop aimé ses proches , on n'auroit pas eu la moindre faute à lui reprocher. Il en fit une en confiant son neveu au Cardillon de Bouillon ; ce qu'il ne devoit pas lui confier. On lui en reprochoit encore une autre. Il avoit confié un secret important à une jeune Dame peu capable de le garder. Mais pourquoi chercher des défauts là où il y a tant de vertus à admirer. Son esprit avoit beaucoup d'étendue , & étoit enrichi de toutes sortes de connoissances. Pendant les guerres civiles , il fut presque toujours opposé à M. le Prince. On les comparoit souvent ; mais

(1) Une Ville fort considérable lui offrit cent mille écus , pour qu'il ne passât point sur son territoire. . . . Comme votre Ville , dit-il aux Députés , n'est point sur la route où j'ai résolu de faire marcher l'armée , je ne puis prendre l'argent que vous me présentez.

personne n'osoit décider entr'eux (1). M. le Prince paroïsoit avoir une valeur plus bril-

(1) Je ne saurois résister à la tentation de placer ici l'éloquent parallèle entre M. de Turenne & le grand Condé. C'est un des plus beaux traits d'une des plus belles Oraisons funebres de Bossuet.

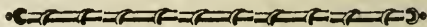
» Ça été dans notre siècle un spectacle de voir,
 » dans le même tems & dans les mêmes campa-
 » gnes, ces deux hommes que la voix commune
 » de toute l'Europe égaloit au plus grand Capitaine
 » des siècles passés; tantôt à la tête des corps fé-
 » parés, tantôt unis, plus encore par le concours
 » des mêmes pensées, que par les ordres que l'in-
 » férieur recevoit de l'autre, tantôt opposés front
 » à front, & redoublant, l'un dans l'autre, l'acti-
 » vité & la vigilance, comme si Dieu, dont sou-
 » vent, selon l'Écriture, la sagesse se joue dans
 » l'univers, eût voulu nous la montrer dans toutes
 » les formes, & nous montrer ensemble tout ce
 » qu'il peut faire des hommes. Que de campe-
 » mens! que de belles marches! que de har-
 » dieuse! que de précautions! que de périls! que
 » de ressources! Vit-on jamais en deux hommes,
 » les mêmes vertus, avec des caractères si divers,
 » pour ne pas dire, si contraires? L'un paroît agir
 » par des réflexions profondes, & l'autre par de
 » soudaines illuminations. Celui-ci, par conséquent,
 » plus vif, mais sans que son feu ait rien de pré-
 » cipité; celui-là, d'un air plus froid, sans jamais
 » rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à par-
 » ler, résolu & déterminé au-dedans, lors même
 » qu'il paroïsoit embarrassé au-dehors. L'un, dès
 » qu'il paroît dans les armées, donne une haute
 » idée de sa valeur, & fait entendre quelque
 » chose d'extraordinaire, mais quelquefois s'avance
 » par ordre, & vient, comme par degrés, aux

lante , & M. de Turenne une valeur plus sage. Il ne connut aucun vice. Il fut capa-

» prodiges qui ont fini le cours de sa vie. L'au-
 » tre , comme un homme inspiré dès sa première
 » bataille , s'égalé aux maîtres les plus conformés.
 » L'un , par de vifs & continuels efforts , em-
 » porte l'admiration du genre humain , & fait taire
 » l'envie. L'autre jette d'abord une si vive lumière ,
 » qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin , par la pro-
 » fondeur de son génie , & les incroyables resour-
 » ces de son courage , s'éleve au-dessus des plus
 » grands périls , & fait même profiter de toutes
 » les infidélités de la fortune. L'autre , & par l'a-
 » vantage d'une si haute naissance , & par ces gran-
 » des pensées que le Ciel envoie , & par une espèce
 » d'instinct admirable , dont les hommes ne con-
 » noissent pas le secret , semble né pour entraîner
 » la fortune dans ses desseins , & forcer les desti-
 » nées , & afin que l'on vit toujours dans ces deux
 » hommes de grands caracteres , mais divers. L'un ,
 » emporté d'un coup soudain , meurt pour son
 » pays , comme un Judas le Maccabée. L'armée
 » le pleure comme son pere , & la Cour & tout
 » le peuple gémissent. Sa piété est louée , comme
 » son courage ; & sa mémoire ne se flétrit point
 » par le tems. L'autre , élevé par les armes au
 » comble de la gloire , comme un David , comme
 » lui meurt dans son lit , en publiant les louanges
 » de Dieu , & instruisant sa famille , & laisse tous
 » les cœurs remplis , tant de l'éclat de sa vie , que
 » de la douceur de sa mort. Quel spectacle de
 » voir & d'étudier ces deux hommes , & d'ap-
 » prendre de chacun d'eux ce que méritoit l'autre ! »

En admirant ce parallele , on s'apercevra que Bossuet a quelquefois négligé le tour des phrases , & le choix des mots ; mais qu'importent les mots à celui qui dit tant de choses ?

ble d'amitié. Son courage étoit froid. Le Roi fit, pour le convertir, des efforts qui l'engagerent à écouter des disputes. Il fut convaincu long-tems avant que d'abjurer. Il craignit qu'on ne l'accusât de trop de complaisance pour le Roi. Il fut témoin du Miracle qui arriva au Louvre. Le feu ayant pris dans la Gallerie, & le vent menaçant de le porter par-tout, on apporta le S. Sacrement. Le feu & le vent cessèrent. M. de Turenne ne put s'empêcher de dire : *Je l'ai vu, & je n'en puis douter.* Il fut pourtant encore quelque tems sans se déclarer. Le Roi apprit sous lui le métier de la guerre, & fit plusieurs campagnes, écoutant, exécutant, & ne décidant rien.



ENTRETIENS

DE MADAME DE MAINTENON,

Recueillies par une de ses Amies.

JE suis naturellement susceptible de tristesse. Je venois de voir mourir entre mes bras ma meilleure amie. J'étois plongée dans l'affliction, quoique sûre que mon amie étoit morte de la mort des Justes, après avoir vécu comme.

Madame vint me consoler, & me dit :
 » Je vais vous dire, ma chere fille, ce que
 » j'écrivois toute-à-l'heure à une Femme

» de la Cour... Vous ferez la plus mal-
 » heureuse personne du monde , si vous
 » ne vous jetez toute entiere du côté de
 » Dieu ». En effet , cette vie est remplie
 de miseres. Tout ce qu'on y voit n'est que
 tristesse & ennui ; j'en excepte pourtant la
 retraite. Car , en vérité , on y est bienheu-
 reux. En quittant le monde , on quitte une
 maison qui tombe en ruine , & qui accable
 de ses débris ceux qui y logent. Ne croyez
 pas qu'on puisse être vertueux sans souffrir.
 Il faut compter sur des peines & des pri-
 vations de toute espece. Elle font l'appan-
 nage de la vie humaine , & le gage de la
 vie éternelle. En quelqu'état qu'on soit ,
 qu'on est à plaindre de ne pas souffrir !
 Mais il faut profiter des souffrances , pour
 aller à Dieu. Il est si bon , qu'il s'accommode
 de tout , & de ceux mêmes qui sont réduits
 à lui par les malheurs les plus mérités. Cette
 femme dont je vous parle , est à la Cour :
 elle est veuve , & a peu de bien , fort con-
 sidérée autrefois : elle est aujourd'hui peu
 recherchée. Ses parens la dédaignent , &
 courent après ceux qui peuvent leur être
 utiles. On lui diroit volontiers : Pourquoi
 vous tenez-vous là. Car , à la Cour , la
 considération tombe toujours avec le crédit.
 Si cette femme avoit de la piété , cette piété
 seroit un sûr asyle. Elle s'appliqueroit aux
 bonnes œuvres. Ce seroit d'abord un tra-
 vail , & ce travail deviendroit un plaisir.
 Ce qu'elle seroit d'abord par oisiveté , elle

le feroit ensuite par goût ; c'est à quoi je viens de l'exhorter.

J'aime fort , ajouta-t-elle , le vœu de ce Solitaire qui souhaitoit de n'être pas une heure sans souffrir (1). Rien n'exerce plus l'ame , rien ne lui donne plus d'aptitude à goûter ces plaisirs qui l'attendent dans un autre monde. Les saintes maximes de notre Religion , les bons exemples nous encouragent , nous autres foibles , à porter aussi notre croix. J'ai été long-tems sans comprendre cette nécessité de la souffrance pour

(1) » Quelles voix ! quels cris ! quels gémissemens ! Qui a renfermé dans ces cachots tous ces » cadavres plaintifs ? quels crimes ont commis tous » ces malheureux ? Les uns se frappent la poitrine » avec des cailloux , d'autres se déchirent le corps » avec des ongles de fer. Tous ont les regrets , » la douleur & la mort dans les yeux. Qui les con- » damne & les tourmente ? . . . »

On n'a point assez remarqué que le principe qui oblige l'homme à se tourmenter pour plaire à la Divinité , conduit naturellement à l'intolérance que Dieu n'a jamais ordonnée. Pourquoi , en effet , celui qui croit l'honorer en s'immolant sous ses yeux pour l'expiation de ses fautes , ne chercheroit-il pas à augmenter le nombre des victimes qu'il croit coupables comme lui , pour augmenter le prix du sacrifice. C'est alors qu'on tourne contre ses freres les fouets vengeurs dont on s'est servi pour soi-même ; c'est alors que la violence naît , que la haine s'allume , que le sang coule , & que le genre humain se détruit. Au reste , c'est moins ici une proposition qu'on affirme , qu'un doute qu'on propose à éclaircir à ceux qui , par état , doivent nous instruire.

faire son salut. Ce n'est pas que j'ignorasse sur quel fondement on l'appuyoit ; j'en entendois souvent parler , & j'en étois fort inquiète ; parce qu'un retour sur moi-même m'avertissoit que je ne souffrois rien. Tout le tems de ma jeunesse a été fort agréable. Je n'avois nulle ambition , ni aucune de ces passions qui auroient pu troubler le penchant que j'avois à ce phantôme de bonheur. Car , quoique j'ai éprouvé de la pauvreté , & passé par des états bien différens de celui où vous me voyez , j'étois contente & heureuse. Je ne connoissois ni le chagrin ni l'ennui ; j'étois libre ; j'allois à l'Hôtel d'Albret , ou à celui de Richelieu , sûre d'y être bien reçue , & d'y trouver mes amis assemblés , ou bien de les attirer chez moi , en les faisant avertir que je ne sortirois pas.

Je crois , Madame , lui dis-je , que vous aviez déjà de la piété dès ce tems-là. Hélas ! guere , par malheur , dit-elle. J'avois un grand fonds de religion qui m'empêchoit de faire aucun mal , qui m'éloignoit de toute foiblesse , qui me faisoit hair tout ce qui me pouvoit attirer le mépris. Du reste , je ne pensois guere à Dieu ; & , en réfléchissant sur ma vie , je remarque que les pas que j'ai faits vers la piété , ont toujours été à mesure que ma fortune est devenue meilleure. Ensuite , tous les degrés de prospérité & de faveur ont été suivis de quelques progrès dans la vertu. On y est communément porté par les malheurs & les disgraces ;

j'y ai été porté par les avantages de la fortune. Plus ils se sont augmentés & affermis, plus je me suis donné à Dieu; & j'ai toujours reconnu, ce me semble, que tout ce qui m'est arrivé est son ouvrage, ne l'ayant pas cherché, m'y étant tout au plus prêté; on ne pourra jamais le croire (1). Cependant rien n'est si vrai. Mais comme le Ciel est admirable dans tout ce qu'il fait, il a trouvé le secret au milieu de toute cette pompe, & pour ainsi dire, de cette incompréhensible élévation, que les châteaux en Espagne ne sauroient porter plus haut; il a trouvé, dis-je, le secret de me laisser une sensibilité qui me fait entrer dans les peines des autres, comme si c'étoient mes peines, & qui me fait une affliction de toutes les afflictions générales & particulières; ce qui, joint à une infinité d'autres désagrémens, me rend ma place insupportable. *Sensibilité*, ajouta-t-elle, en riant, *qu'il me laisse comme par malice.*

Puis reprenant un air sérieux: Cependant ces peines mêmes sont de nouvelles graces de Dieu, dont je ne puis trop le remercier,

(1) La prédiction s'est accomplie. Madame de Maintenon a trouvé des incrédules parmi quelques Historiens. Mais maintenant de quoi ne doute-t-on pas? Il est vrai qu'elle dit elle-même que son élévation est incompréhensible; mais cette incompréhensibilité, qu'elle reconnoît si naïvement, est-elle donc une bonne raison pour n'y pas croire?

quoiqu'elles

quoiqu'elles me fassent trembler. Car enfin, ce n'est pas la coutume de nous sauver par les richesses, par les honneurs (1), mais par la privation des choses nécessaires, & par l'écrasement de l'amour-propre, par les mépris, par les douleurs & par les calomnies; & je n'éprouve presque rien de tout cela (2). Et quand je repasse ma vie, je trouve qu'il en a toujours été de même; car, premièrement, dans mes tendres années, j'étois ce qu'on appelle *un bon enfant*; tout le monde m'aimoit; il n'y avoit pas jusqu'aux domestiques de ma tante qui ne fussent charmés de moi. Plus grande, je fus mise dans des couvents. Vous savez combien j'étois chérie de mes maîtresses & de mes compagnes; toujours par la même raison, parce que je

(1) *O mes Amis! plaignez-moi*, disoit un saint Personnage. *Il faut que je sois bien mal avec le Ciel, car, depuis deux ans, tout me réussit sur la terre.*

(2) Madame de Maintenon vouloit bien, dans ce moment-là, oublier celles qu'on a publiées avant & pendant sa faveur. Au reste, comme elle regardoit les calomnies comme de *nouvelles graces* qui devoient raffermir sa religion, il est bien naturel qu'elle se plaignit de *n'avoir presque rien essuyé de tout cela*. Quelqu'un lui disant qu'il seroit bien aisé d'en découvrir les auteurs, elle répondit: » L'autorité du Roi n'est point faite pour servir la sensibilité d'une femme. Et, parce que je suis élevée, faut-il que les autres soient abattus? Les injures ne font rien, je le disois hier à un homme qui se plaignoit d'en avoir essuyé une ». *Nous en vivons.*

ne songeois , du matin au soir , qu'à les servir & à les obliger. Lorsque je fus avec ce *pauvre Estropié* (1), je me trouvois dans le beau monde , où je fus recherchée & estimée. Les femmes m'aimoient , parce que j'étois douce dans la société , & que je m'occupois plus des autres que de moi-même. Les hommes me suivoient , parce que j'avois de la beauté & les graces de la jeunesse. J'ai vu de tout , mais toujours de façon à me faire une réputation sans reproche. Le goût qu'on avoit pour moi , étoit plutôt une amitié générale , une amitié d'estime , que de l'amour. Je ne voulois point être aimée en particulier de qui que ce fût. Je voulois l'être de tout le monde (2) ; faire

(1) Scaron. On fait que Madame de Maintenon avoit pris la résolution de ne jamais prononcer le nom de son mari , de peur de rappeler des idées burlesques qui eussent humilié son amour-propre.

(2) J'ai vu des gens , mal-intentionnés sans doute , révoquer en doute ce désir de l'amour du genre humain , & citer , en fouriant , l'aventure de Villarsceaux. » Quelque persuadée que je sois de la vertu de Madame de Maintenon , dit Madame de Caylus , » je ne ferai point comme Monsieur de Lassé , qui , » pour trop affirmer , un jour , que ce qu'on avoit » sur ce sujet étoit faux ; s'attira une question singulière de la part de Madame sa Femme (à la vertu de laquelle il avoit probablement comparé celle de Madame de Maintenon). » Ennuyée de la dispute , elle lui dit d'un sang-froid admirable. » *Comment faites-vous , Monsieur , pour être si sûr de ces choses-là.* » Souvenirs de Mad. de Caylus , p. 82

prononcer mon nom avec admiration & avec respect. Jouer un beau personnage, & sur-tout être approuvée des gens de bien, c'étoit mon idole. J'en suis peut-être punie présentement par l'excès de ma faveur, comme si Dieu m'eût dit dans sa colere : *Tu veux de la gloire & des louanges, eh bien! tu en auras jusqu'à en être rassasiée.* Quand je commençois à n'être plus si jeune, ces grands empressements que le monde avoit pour moi, diminuerent un peu; mais, en même tems, commença ma faveur; il n'y eut point d'intervalle. A peine le monde fit-il un vuide autour de moi, que la Cour le remplit. Je commençai à faire figure; & une conduite au-dessus du soupçon me conserva l'estime publique. Il n'est rien que je n'eusse été capable de tenter (1) & de souffrir pour

(1) *Je devois, lui disoit un jour l'Abbé Gobelin, vous donner pour penitence d'aller baiser toutes les dévotions & images qui sont dans l'Eglise.* Il ne le fit pas. *Mais, disoit-elle depuis, s'il me l'eut ordonné, j'aurois obéi, quoique sûre que tout le monde se seroit moqué de moi, & lui tout le premier.* Il lui suffisoit qu'elle fût remarquée, citée & admirée, comme une femme assez forte pour écraser l'amour-propre dans une pratique de religion, ordonnée par un homme que, par son état, elle se faisoit un devoir de respecter. Une chose qu'il faut observer, c'est que Madame de Maintenon, après s'être soumise aux exercices du dévotisme le plus scrupuleux, en vint au point de renoncer aux pratiques les plus respectables. La messe lui parut inutile. *Je lui ai ouï dire, rapporte M^{lle} d'Aumale, que, sans le monde qui l'auroit*

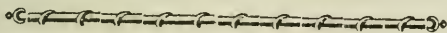
acquérir le nom de *femme forte*. Je me contrariois dans tous mes goûts ; mais cela me coûtoit peu , quand j'envifageois ces louanges & cette réputation qui devoient être les fruits de ma contrainte ; c'étoit-là ma folie. Je ne me fouciois pas de richesses ; j'étois élevée cent piques au-dessus de l'intérêt. Je voulois de l'honneur. O dites-moi , ma fille , il y a-t-il rien de plus opposé à la vertu que cet orgueil dans lequel j'ai usé ma jeunesse. C'est le péché de Lucifer , & le plus sévèrement puni , parce que Dieu jaloux , qui se plaît à résister aux superbes. Enfin , pour achever ce que j'ai commencé , cette faveur , si singulière en tout , a toujours été en croissant ; & la confiance qu'on en eue en moi , a prit , tous les jours , de nouvelles racines. Les bonnes œuvres se sont présentées , je les ai saisies. J'ai contribué à l'établissement de S. Cyr , où je suis , ce me semble , comme par-tout ailleurs , respectée , chérie & écoutée. Voyez quelle chaîne de bonheur ; & si , à en juger par les apparences , Madame la Duchesse de Chaulnes n'avoit pas raison de dire : *Jour de Dieu ! l'heureuse femme !*

Mais , Madame , lui dis-je , au milieu de tout cela , vous avez eu tant de choses à souffrir. . . . Beaucoup , dit-elle ; mais je ne

blâmée , elle auroit volontiers passé les Dimanches sans y aller. Depuis , elle se plaignoit de ne pouvoir pas entendre au moins deux messes tous les jours.

laisse pas de craindre de n'avoir pas assez souffert. Je vois cependant avec reconnoissance, que Dieu m'a soutenue d'une manière surprenante dans tous les périodes de ma vie. Sans un secours spécial, je n'aurois pu porter ma prospérité; j'avois bien porté mon adversité. . . . *Adversité ! répétait-elle en riant. . . . Puis, elle ajouta en se retirant : Sauvons-nous, ma fille, sauvons-nous; il n'y a que cela de bon; croyez-en une personne qui a goûté de tout.*

Plusieurs Evêques étant venus ensemble voir Madame de Maintenon, elle m'en parla le lendemain. . . . Il est vrai, dit-elle, que je ne pus m'empêcher de leur demander si c'étoit un concile provincial. *Oui, Madame, me dirent-ils en riant, & c'est vous qui y présidez. Si cela est, repris-je, il ne sera pas sérieux.*



A U T R E .

J'ESTIME heureux ceux qui meurent jeunes; c'est autant de gagné sur les fatigues du pèlerinage. . . . Comptez, ma chere fille, que l'on n'est pas plus détaché du monde pour avoir vécu long-tems. Le cœur s'y enracine. Il y a un endroit de S. Paul, qui me fait toujours de la peine; celui où il dit que *c'est une chose terrible de tomber entre les mains du Dieu vivant.* Je respecte infiniment

cette parole , & je fais qu'elle regarde les pécheurs impénitens. Mais cela m'est toujours dur à entendre ; car je trouve qu'on est toujours bien entre les mains de Dieu (1). J'aime mieux cet autre sentiment : *qu'il me tarde de déloger pour être avec Jesus-Christ*. Il y a quelques jours que je disois au Roi , avec une espece de dépit : *En vérité , Sire , j'ai peur de vivre cent ans*. A quoi il eut la politesse de me répondre qu'il le souhaitoit vivement. . . . La conversation ayant ensuite tournée (2) sur divers sujets , nous vîmes à parler de la haine , & combien il est difficile de la vaincre ; ce qui donna occasion à Madame de Maintenon de me dire qu'il n'y avoit jamais eu qu'une seule personne pour qui elle en eut senti ; mais que ce sentiment étoit si fort en elle , qu'elle en étoit jusqu'à se trouver mal , quand elle la voyoit , ou qu'elle passoit devant sa porte. Cependant , dit Madame , cette même per-

(1) *Horrendum est incidere in manus Dei viventis*. Ad Heb. c. 10. Ames douces , ames sensibles , vous adopterez avec transport cette erreur consolante d'un cœur tendre ; vous désirerez avec ardeur qu'il soit vrai qu'on est toujours bien entre les mains de Dieu , qui , dit l'Écriture , se fera un jeu de rire & d'insulter aux pleurs & à la rage des victimes qu'il tourmentera impitoyablement pendant tout le cours de l'affreuse éternité. *Ego quoque ridebo & subsannabo*. Voy. les Proverbes , chap. 1.

(2) On s'apercevra bien que c'est M^{lle} d'Anne qui reprend le fil de la conversation.

sonne ayant eu besoin de moi dans la suite , je faisais avec empressement l'occasion de lui rendre service ; & le premier usage que j'ai fait de ma faveur , a été de lui montrer que je savois pardonner.

Par vertu , lui dis-je. Hélas ! non , me répondit-elle , ce n'étoit pas vertu , mais orgueil , par un sentiment de Lucifer (1) , pour faire une belle action , par goût pour les choses difficiles , pour humilier l'amour-propre de la Dame , en forçant sa reconnaissance. Le sujet de cette haine est qu'étant allée au Val-de-Grace remercier la Reine Mere d'une pension qu'elle m'avoit accordée , cette femme , au-lieu de louer la bonté de la Reine , comme toutes les autres , dit : *Si la Reine donne cette pension aux plus beaux yeux & à la plus coquette personne de France , elle ne sauroit mieux choisir.* J'entendis cela , & je fus outrée. Les louanges que l'on donnoit à mes yeux , ne purent me faire digérer le reste. Je ne le méritois pas. Voilà donc , me disois-je , à quoi aboutissent tous les soins que j'ai pris de me faire une réputation sans reproche. Je trouvai ce discours si humiliant , dans la bouche d'une

(1) » Quel noble orgueil ! Ah ! puissions-nous-
 » tous être possédés du Diable , aussi long-tems que
 » *Lucifer* ne nous inspirera que de pareils *sentimens* ! »
 disoit un homme d'esprit , en lisant ce trait de Madame de Maintenon , qui , dans cet endroit , se calomnie par humilité.

dame de qualité , qui pourtant en reconnoissoit l'injustice , & qui auroit dû entrer dans la joie que toute la Cour témoignoit de ce que la Reine me tiroit de l'indigence , que je l'eus l'ong-tems sur le cœur ; & ce fut à cette occasion que mon Confesseur me dit un jour : *Madame , est-il possible qu'il faille que ce soit la haine qui vous domine ?*



A U T R E.

MADAME de Maintenon , qui s'entretenoit toujours avec moi à cœur ouvert , me dit un jour : Mon Dieu ! ma fille , que je vois d'étranges choses dans le pays où je suis forcée de demeurer ! Il me semble que j'y suis à-peu-près comme ceux qui sont derrière un théâtre , à ne voir que les cordages , les lampions , le suif , & tout ce qu'il y a de plus désagréable , pendant que ceux qui sont assis vis-à-vis , sont transportés d'admiration à l'aspect d'un palais enchanté , d'un paysage , d'un jardin. Tout cela ravit , tout n'est qu'une toile mal-propre. De même , je vois le monde dans toute sa laideur , tandis que mille gens qui le voient de loin , sont éblouis de son éclat. Je vois des passions de toute sorte , des haines , des bassesses , des ambitions démesurées , d'un côté , des envies , des trahisons , des jaloufies épouvantables , de l'autre , & quelquefois dans le

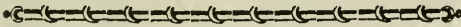
même fujet , & toujours tout cela pour des bagatelles & de la fumée. Cela feul ne fuffiroit-il pas pour me faire reléguer moi-m me au bout du monde , fur-tout étant prefque contrainte à jouer un rôle dans toutes fes iniquités. Je retournerois en Amérique , fi l'on ne me difoit fans cefle que Dieu me veut ou je fuis. Ce ne font pas là mes feules peines. . . . Cette musique , par exemple , qui fait le feul vrai plaifir du Roi , & où l'on n'entend que des maximes abfolument contraires aux mœurs , feroit , ce me femble , bien convenable à retoucher ou à profcire , fi l'on en dit un mot. Le Roi répond auffi-tôt : *Mais cela a toujours été. La Reine , ma mere , qui avoit de la piété , & la Reine , qui communioit trois fois la femaine , ont vu tout cela comme moi.* Il eft vrai que , pour lui personnellement , cela ne lui fait aucune impreffion ; qu'il n'eft occupé que de la beauté de la musique , des fons , des accords , & qu'il chante même fes propres louanges , comme fi c'étoient les louanges d'un autre , & feulemment par goût pour les airs (1). Mais il n'en eft pas de même pour le refte des fpectateurs. Il eft impoffible que ,

(1) Qu'eft-ce donc qu'ils vouloient , ces *Courtifans* , fi Racine & Quinault les ennuyoient ? Que devierdroient-ils maintenant , qu'on nous donne *la Quarantaine* ? piece qui , fi l'on juge de fon mérite par le nombre de fes représentations , n'a pas même ten pli fon titre.

parmi tant de jeunes cœurs , il n'y e ait de sensibles à ces paroles pleines d'une morale qui fait consister le bonheur dans le plaisir. Car mettez à l'alambic tous les Opéras , vous n'en retirerez jamais que cette maxime retournée en mille façons différentes. Le Roi a pris autrefois un plaisir extrême aux beaux Cantiques d'*Esther* & d'*Athalie* ; aujourd'hui , il est presque honteux de les faire chanter ; parce qu'il sent qu'ils ennuient les courtisans , que Quinaut pourtant n'ennuie pas moins (1). N'est-il pas déplorable que , parmi des Chrétiens , & sous un Roi qui ne voudroit assurément pas offenser Dieu , on ait des pratiques si contraires à tout le système de la Religion ? ... Si le Roi cependant vouloit absolument qu'au-lieu des maximes pernicieuses semées dans les Opéras , on ne chantât que des choses saintes , ou du moins innocentes , les gens d'esprit , dont la France abonde , s'empreseroient de travailler dans ce genre. Mais il craint d'établir une nouveauté ; il craint que les beaux avis n'ennuient , dès que les

(1) On a prétendu que les Héros de Rome chantoient eux-mêmes , avec le peuple , leurs propres louanges , dans le char de triomphe qui les conduisoit au Capitole. Louis XIV me paroît bien plus grand , de ne chanter les siennes que *par goût pour les airs*. Je ne vois , d'un côté , que le délire de l'orgueil ; je vois , de l'autre , toute la simplicité d'un grand homme supérieur à sa gloire même.

paroles en feront pures ; il craint de déplaire au public , de l'opinion duquel le Prince dépend encore plus que le sujet. Quelques-uns disent que *ce que l'on entend à l'Opéra , entre par une oreille , & sort par l'autre... Oui , mais ils oublient que le cœur est entre deux.*



A U T R E.

UN jour que Madame venoit de faire un acte de charité très-considérable , je lui dis : Mais , Madame , il faudra vous nommer *la mere des pauvres.* » Pour bien faire l'aumône , » me dit-elle , il faut souffrir du soulagement qu'on donne aux autres. Ma place » empêche que je manque jamais de rien. » Mes charités sont pour moi un si grand » plaisir , qu'elles ne sauroient être un mérite. Que je me trouveroie heureuse , » s'écria-t-elle d'un ton pénétré , si je pouvois devenir pauvre à force de secourir » les pauvres !... »

Avec ces sentimens généreux & chrétiens , lui dis-je , il seroit bien à désirer que vous fussiez riche ; les malheureux y gagneroient.

Je pourrois l'être sans doute , me répondit-elle ; & hier , il ne tint qu'à moi d'avoir cent mille écus de rente. J'étois avec le Roi dans son carrosse. Il me dit : *Mais , Madame , vous n'avez rien.* Il me pressa plus qu'il n'a-

voit jamais fait. Vous m'allez bien gronder. Je le priai de ne point s'inquiéter là-dessus, & que j'avois assez, & que plus de bien ne me rendroit pas réellement plus riche. Les revenus du Roi appartiennent au Royaume; c'est delà qu'il les tire, c'est là qu'il doit les renvoyer. Ils doivent être employés aux besoins des peuples, & non au luxe d'une femme. Je dis luxe, parce que, dans l'état où je suis, ne pouvant jamais parvenir à prendre sur mon nécessaire, toutes mes aumônes ne sont qu'une espece de luxe, bon & permis à la vérité, mais sans mérite; & voilà, ma chere fille, les inconveniens de ma place. Il y a des vertus qui y deviennent impossibles. Méfiez-vous donc de toutes les fortunes qu'on fait au chevet des Rois.

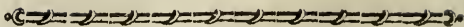
J'en ai fait une étonnante; mais ce n'est pas mon ouvrage. Je suis où vous me voyez, sans y avoir tendu, sans l'avoir désiré, sans l'avoir espéré, sans l'avoir prévu. Je ne le dis qu'à vous. car le monde ne le croiroit pas. . . . Un jour, le Maréchal de Créqui prit à part l'Abbé Testu, & lui dit : *Orçà, Monsieur, parlons de cette fortune-là. Il faut que cette femme ait bien de l'esprit, pour avoir imaginé, au coin de son feu, un projet si brillant & si bien conduit. . . .*

Il en est de cela, comme de S. Cyr, qui est devenu insensiblement ce que vous voyez aujourd'hui. Je vous l'ai souvent dit. Je n'aime point les nouveaux établissemens; il vaudroit mieux soutenir les anciens. Cepen-

dant, fans presque y penfer, il fe trouve que j'en fais un nouveau. Tout le monde croit que, la tête fur mon chevet, j'ai fait ce beau plan. Cela n'est point. Dieu a conduit S. Cyr, par degrés. Si j'avois fait un plan, j'aurois envisagé toutes les peines de l'exécution, toutes les difficultés, tous les détails; j'en aurois été effrayée; j'aurois dit: Cela est fort au-dessus de moi, & le courage m'auroit manqué. Beaucoup de compassion pour la Noblesse indigente, parce que j'avois été orpheline, & pauvre moi-même, (1) un peu de connoissance de son état, me firent imaginer de l'assister pendant ma vie. Mais, en projetant de faire tout le bien possible, je ne projettois point de le faire encore après ma mort. Ce ne fut qu'une seconde idée qui nâquit du succès de la première. Puisse cet établissement durer autant que la France, & la France autant que le monde. Rien ne m'est plus cher que mes enfans de S. Cyr; j'en aime tout jusqu'à leur poussière. Je m'offre, & tous mes gens, pour les servir, & je n'aurai nulle peine à être leur servante; pourvû que mes soins leur apprennent à s'en passer, Voilà où je tends, voilà ma passion, voilà mon cœur.

(1) *Non ignara mali, miseris succurrere disco.* VIRG.

Qui ne fait compatir aux maux qu'on a soufferts?



A U T R E.

QUELQU'UN ayant demandé à Madame de Maintenon, si ce qu'on racontoit de la prédiction de sa grandeur future, étoit vrai. Oui, dit-elle, c'étoit une espece d'Architecte qui me dit, pendant que j'étois encore à Paris, & fort éloignée de la faveur, que j'aurois, un jour, les plus grands honneurs auxquels une femme put parvenir, plus de biens que je n'en avois alors, mais jamais à proportion de mon état, & que ce seroit toujours l'endroit le plus foible pour moi. Je le dis à quelques-unes de mes amies, qui en rirent comme moi. Cependant tout ce que cet homme m'avoit prédit, m'est arrivé.

Croiriez-vous bien, ajoûta-t-elle, que le principe de cette étonnante fortune à laquelle je n'avois jamais pensé, a été le zele que Madame de Montespan remarqua en moi pour Madame d'Hendicourt, chez qui elle m'avoit vue souvent. Je faisois là les mêmes choses que chez Madame de Montchevreuil. Jamais six heures ne me trouvoient au lit; &, pendant que la maîtresse du logis dormoit jusqu'à midi, je donnois ordre à tout, & souvent même j'aïdois les ouvriers. Je me souviens que, lorsqu'elle

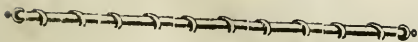
se maria , je fus si occupée d'elle , que je m'oubliai entièrement , & me laissai voir à toute la Cour qui vint à ses nôces. , aussi négligée & aussi lasse qu'une servante. On s'en apperçut enfin. On me mit promptement dans une chambre , pour m'habiller à mon tour ; & , quand je rentrai , Madame de Montespan ni personne ne me reconnurent , tant on me trouva différente de moi-même. . . . Un jour , je fus long-tems par terre à dévider des fusées , compter des pelotons , à mettre mon ouvrage en ordre , avec une vivacité qui me fatiguoit , mais qui ne me rebutoit pas. Le Roi & ses Ministres étoient dans ma chambre , & me disoient : *Vous êtes aussi occupée de vos pelotons , que nous des affaires de l'Europe.*

Dans le tems que je n'avois que des meubles d'emprunt , j'étois bien éloignée de croire que Madame de Montespan seroit , après Dieu , la première cause de la haute fortune que j'ai faite , & qui m'étonne moi-même. Elle étoit alors fort sage , & disoit , même en parlant de la Valiere : *Si j'étois assez malheureuse pour que pareille chose m'arrivât , je me cacherais pour le reste de ma vie.* Nous avons vu qu'elle a , dans la suite , pensé bien autrement.

Pour en revenir à ce que je vous disois : Si Madame de Montespan ne m'avoit connue de ce tempéramment infatigable & de ce caractère vrai , elle ne m'auroit pas choisie pour l'emploi que le Roi me confia sous le

dernier secret. . . . Il me vint chercher dans un moment où je ne pensois certainement rien de pareil. Cette sorte d'honneur, assez singulier, m'a coûté des peines, des soins infinis. Je montois à l'échelle, pour faire l'ouvrage des tapissiers & des ouvriers, parce qu'il ne falloit point qu'ils entraissent. Les nourrices ne mettoient les mains à rien, de peur d'être fatiguées, & que leur lait ne fût moins bon. J'allois souvent de l'une à l'autre, à pied, déguisée, portant sous mon bras du linge, de la viande. Je passois quelquefois les nuits chez un de ses enfans malades dans une petite maison hors de Paris. Je rentrois chez moi le matin par une porte de derrière, & après m'être habillée, je montois en carrosse par celle de devant, pour aller à l'hôtel d'Albret, afin que ma société ordinaire ne fût pas seulement que j'eusse un secret à garder. On le fut. De peur qu'on ne le pénétrât, je me faisois saigner, pour m'empêcher de rougir. Je maigrissois à vue d'œil.





LETTRE

De M. de Fenelon à Mad. de Maintenon (1).

JE ne puis, Madame, vous parler sur vos défauts que douteusement & presqu'au hasard. Vous n'avez jamais agi de suite avec

(1) Les avis que contient cette Lettre, sont tirés d'une copie manuscrite par Madame de Maintenon, & intitulée : *Sur mes Défauts*. M. le Maréchal de Villeroi, les ayant lus, écrivit à Madame de G***. *Je vous envoie le petit Livre que vous m'avez confié. Mais avouez qu'il y a un petit mouvement de vanité à faire parler de ses défauts.* Cette Lettre nous a paru trop intéressante pour ne la pas mettre toute entière. Elle contient un précis du fameux système sur le pur amour, qui causa tant de peines, & qui fit tant d'honneur à M. de Fenelon, sur-tout après qu'il fut condamné. C'est-là que l'Auteur prêche cette morale surnaturelle qui anéantit l'homme, pour ne laisser à sa place qu'une substance spirituelle, qui, dans le commerce qu'elle entretient avec la Divinité, ne se propose, en l'aimant, d'autre prix que le charme de son amour. Fenelon aimoit tout en Dieu ; Malbranche voyoit tout en Dieu. Le premier fut séduit par la tendresse d'un cœur généreux. Le second fut la dupe de la subtilité de son imagination. » Heureux les hommes, s'écrie M. de Voltaire, si tous les disputeurs de ce monde . . . » s'étoient soumis avec tant de modération, avec une douceur aussi magnanime que le grand Archevêque de Cambrai, qui n'avoit nulle envie d'être » hérésiarque. »

Tome II.

E

moi , & je compte pour peu ce que les autres m'ont dit de vous ; mais n'importe , je vous dirai ce que je pense , & Dieu vous en fera faire ce qu'il vous plaira.

Vous êtes ingénue & naturelle, delà vient que vous faites très-bien, fans avoir besoin d'y penser, à l'égard de ceux pour qui vous avez du goût & de l'estime, mais trop froidement dès que ce goût vous manque. Quand vous êtes sèche, votre sécheresse va assez loin. Je m'imagine qu'il y a dans votre fonds de la promptitude & de la lenteur. Ce qui blesse vous blesse vivement.

Vous êtes née avec beaucoup de gloire, c'est-à-dire, de cette gloire qu'on nomme bonne & bien entendue, mais qui est d'autant plus mauvaise, qu'on n'a point de honte de la trouver bonne. On se corrigeroit plus aisément d'une vanité sotte. Il vous reste encore beaucoup de cette gloire, fans que vous l'apperceviez. La sensibilité sur les choses qui la pourroient piquer jusqu'au vif, marque combien il s'en faut qu'elle ne soit éteinte. Vous tenez encore à l'estime des honnêtes gens, à l'approbation des gens de bien, au plaisir de soutenir votre prospérité avec modération, enfin à celui de paroître par votre cœur au-dessus de votre place.

Le *moi* dont je vous ai parlé si souvent, est encore une idole que vous n'avez pas brisée. Vous voulez aller à Dieu de tout votre cœur, mais non par la perte du *moi* ;

au contraire , vous cherchez le *moi* en Dieu. Le goût sensible de la priere & de la présence de Dieu vous soutient ; mais si ce goût venoit à vous manquer , l'attachement que vous avez à vous-même , & à autres témoignages de votre propre vertu , vous jetteroient dans une dangereuse épreuve. J'espère que Dieu fera couler le lait le plus doux , jusqu'à ce qu'il veuille vous sevrer , & vous nourrir du pain des forts.

Mais comptez bien certainement que le moindre attachement aux meilleures choses , par rapport à vous , vous retardera plus que toutes les imperfections que vous pouvez craindre. J'espère que Dieu vous donnera la lumière pour entendre ceci mieux que je ne l'ai expliqué.

Vous êtes naturellement bonne , disposée à la confiance , peut-être même un peu trop pour les gens de bien dont vous n'avez pas éprouvé la prudence. Mais , quand vous commencez à vous défier , je m'imagine que votre cœur se ferre trop. Les personnes ingénues & confiantes sont d'ordinaire ainsi , lorsqu'elles sont contraintes de se défier. Il y a un milieu entre l'excessive confiance qui se livre à la défiance qui ne fait plus à quoi s'en tenir , lorsqu'elle sent que ce qu'elle croyoit tenir lui échappe. Votre bon esprit vous fera assez voir que , si les honnêtes gens ont des défauts auxquels il ne faut pas se laisser aller aveuglément , ils ont aussi un certain procédé droit & simple ,

auquel on reconnoît sûrement ce qu'ils font. Le caractère de l'honnête homme n'est point douteux , équivoque à qui le fait observer dans toutes ses circonstances. L'hypocrisie la plus profonde & la mieux déguisée n'atteint jamais jusqu'à la ressemblance de cette vertu ingénue. Mais il faut se ressouvenir que la vertu la plus ingénue a de petits retours sur soi-même , & certaines recherches de son propre intérêt qu'elle n'aperçoit pas.

Il faut donc éviter également , & de soupçonner les gens de bien éprouvés jusqu'à un certain point , & de se livrer à toute leur conduite. Je vous dis tout ceci , Madame , parce qu'en la place où vous êtes , on découvre tant de choses indignes , & l'on en entend si souvent d'imaginées par la calomnie , qu'on ne fait plus que croire. Plus on a d'inclination à aimer la vertu , & à s'y confier , plus on est embarrassé & troublé en ces occasions. Il n'y a que le goût de la vérité , & un certain discernement de la sincère vertu , qui puisse empêcher de tomber dans l'inconvénient d'une défiance universelle , qui seroit un très-grand mal.

J'ai dit , Madame , qu'il ne faut se livrer à personne. Je crois pourtant qu'il faut , par principe de Christianisme , & par sacrifice de sa raison , se soumettre aux conseils d'une seule personne qu'on a choisie pour la conduite spirituelle. Si j'ajoute une seule personne , c'est qu'il me semble qu'on ne doit

pas multiplier les directeurs, ni en changer sans de grandes raisons ; car ces changemens ou mélanges produisent une incertitude & souvent une contrariété dangereuse. Tout au moins, on est retardé, au-lieu d'avancer, par tous ces différens secours. Il arrive même d'ordinaire que, quand l'on a tant de différens conseils, on ne suit que le sien propre, par la nécessité ou l'on se trouve de choisir entre tous ceux que l'on a reçus d'autrui.

Je conviens néanmoins qu'outre les conseils d'un sage directeur, on peut, en diverses occasions, prendre des avis pour les affaires temporelles, qu'un autre peut voir de plus près que le directeur mais je reviens à dire qu'excepté la conduite spirituelle, pour laquelle on se soumet à un bon directeur, pour tout le reste qui est extérieur, on ne se doit livrer à personne.

On croit dans le monde que vous aimez le bien sincèrement. Beaucoup de gens ont cru long-tems qu'une bonne gloire vous faisoit prendre ce parti ; mais il me semble que tout le public est défabusé, & qu'on rend justice à la pureté de vos motifs. On dit pourtant encore, & selon toute apparence avec vérité, que vous êtes sèche & sévère ; qu'il n'est pas permis d'avoir des défauts avec vous, & qu'étant dure à vous-même, vous l'êtes aussi aux autres ; que, quand vous commencez à trouver quelques foibles dans les gens que vous avez espéré de trouver parfaits, vous vous en dégoûtez

trop vite , & que vous poussez trop loin le dégoût.

S'il est vrai que vous soyez telle qu'on vous dépeint , ce défaut ne vous fera ôté que par une longue & profonde étude de vous-même. Plus vous mourrez à vous-même par l'abandon total à l'Esprit de Dieu , plus votre cœur s'élargira pour supporter les défauts d'autrui , & pour y compatir sans bornes. Vous ne verrez par-tout que misère ; vos yeux seront plus perçans , & découvriront encore plus que vous n'en voyez aujourd'hui ; mais rien ne pourra ni vous scandaliser , ni vous surprendre , ni vous resserrer ; vous verrez la corruption dans l'homme comme dans l'eau de la mer.

Le monde est relâché , & néanmoins d'une sévérité impitoyable. Vous ne ressemblerez pas au monde ; vous serez fidelle & exacte , & compatissante & douce comme Jesus-Christ l'a été pour les pécheurs , pendant qu'il confondoit les Pharisiens , dont les vertus extérieures étoient si éclatantes.

On dit que vous vous mêlez trop peu des affaires. Ceux qui vous parlent ainsi , sont inspirés par l'inquiétude & par l'envie de se mêler du gouvernement , & par le dépit contre ceux qui distribuent les graces , ou par l'espoir d'en obtenir par vous. Pour vous , Madame , il ne vous convient point de faire des efforts pour redresser ce qui n'est pas dans vos mains.

Le zele du salut du Roi ne doit point vous

faire aller au-delà des bornes que la Providence semble vous avoir marquées. Il y a mille choses déplorables ; mais il faut attendre les momens que Dieu seul connoît, & qu'il tient dans sa puissance.

Ce n'est pas la fausseté que vous aurez à craindre, tant que vous la craindrez. Les gens faux ne croient pas l'être. Les vrais tremblent toujours de ne l'être pas. Votre piété est droite. Vous n'avez jamais eu les vices du monde, & depuis long-tems vous en avez abjuré les erreurs.

Le vrai moyen d'attirer la grace sur le Roi & sur l'État, n'est pas de crier ou bien de fatiguer le Roi ; c'est de l'édifier, de mourir sans cesse à vous-même ; c'est d'ouvrir peu-à-peu le cœur de ce Prince, par une conduite ingénue, cordiale, patiente, libre néanmoins, & enfantine dans cette patience. Mais parler avec chaleur, avec âpreté, revenir souvent à la charge, dresser des batteries sourdement, faire des plans de sagesse humaine, pour réformer ce qui a besoin de réforme, c'est vouloir faire le bien par une mauvaise voie. Votre solidité rejette de tels moyens, & vous n'avez qu'à la suivre simplement.

Ce qui me paroît véritable touchant les affaires, c'est que votre esprit en est plus capable que vous ne pensez. Vous vous défiez peut-être un peu trop de vous-même, ou bien vous craignez trop d'entrer dans des discussions contraires au goût que vous

avez pour une vie tranquille & recueillie. D'ailleurs, je m' imagine que vous craigniez le caractère des gens que vous trouvez sur vos pas, quand vous entrez dans quelque affaire. Mais enfin il me paroît que votre esprit, naturel & acquis, a bien plus d'étendue que vous ne lui en donnez.

Je persiste à croire que vous ne devez jamais vous ingérer dans les affaires d'État. Mais vous devez vous en instruire selon l'étendue de vos vues naturelles ; & quand les ouvertures de la Providence vous offriront de quoi faire le bien, sans pousser trop loin le Roi, au-delà de ses bornes, il ne faut jamais reculer.

Je vous ai détaillé ce que le monde dit. Voici, Madame, ce que j'ai à vous dire. Il me paroît que vous avez encore un goût trop naturel pour l'amitié, pour la bonté du cœur, & pour tout ce qui lie la bonne société. C'est sans doute ce qu'il y a de meilleur, selon la raison & la vertu humaine. Mais c'est pour cela même qu'il y faut renoncer. Ceux qui ont le cœur dur & même froid, ont, sans doute, un très-grand défaut naturel ; c'est même une grande imperfection qui reste dans leur piété ; car si leur piété étoit plus avancée, ce qui leur manque de ce côté-là. Mais il faut compter que la véritable bonté de cœur consiste dans la fidélité à Dieu, & dans le pur amour. Toutes les générosités, toutes les tendresses naturelles ne sont qu'un amour-propre plus raffiné, plus

féduifant , plus flatteur , plus aimable & plus diabolique.

Je vous dis tout ceci fans nul intérêt personnel ; car je fuis auffi affez fec dans ma conduite , & froid dans les commencemens , mais affez chaud & tendre dans le fond. Rien de tout ceci ne regarde *l'homme* à l'égard duquel vous avez des devoirs d'un autre ordre. L'accroiffement de la grace qui a déjà fait tant de prodiges en lui , achevera d'en faire un autre homme. Mais je vous parle pour le feul intérêt de Dieu en vous. Il faut mourir fans réferved à toute amitié.

Si vous ne teniez plus à vous , vous ne feriez pas non plus dans le défir de voir vos amis attachés à vous , que de les voir attachés au Roi de la Chine. Vous les aimeriez du pur amour de Dieu , c'est-à-dire , d'un amour parfait , infini , généreux , agiffant , compatiffant , confolant , égal , bienfaifant & tendre comme Dieu même. Le cœur de Dieu feroit verfé dans le vôtre , & votre amitié ne pourroit pas plus avoir de défauts que celui qui aimeroit en vous. Vous ne voudriez rien des autres que ce que Dieu en voudroit , & uniquement pour lui. Vous feriez jaloufe pour lui contre vous-même ; & fi vous exigiez des autres une conduite cordiale , ce ne feroit que pour leur perfection , & pour l'accompliffement des deffeins de Dieu fur eux. Ce qui vous bleffe donc dans les cœurs reflerrés , ne vous bleffe qu'à caufe que le vôtre eft encore trop reflerré au

dedans de lui-même. Il n'y a que l'amour-propre qui blesse l'amour-propre. L'amour de Dieu supporte avec condescendance l'infirmité de l'amour-propre, & attend en paix que Dieu le détruise. En un mot, Madame, le défaut de vouloir de l'amitié n'est pas moindre devant Dieu que celui de manquer d'amitié. Le vrai amour de Dieu aime généreusement le prochain, sans espérance d'aucun retour.

Au reste, il faut tellement sacrifier à Dieu le *moi* dont nous avons tant parlé, qu'on ne le recherche plus, ni pour la réputation, ni pour la consolation du témoignage qu'on se rend à soi-même sur ses bonnes qualités ou sur ses bons sentimens. Il faut mourir à tout sans réserve, & ne posséder pas même la vertu par rapport à soi. Ce n'est pas une obligation précise pour tous les Chrétiens. Mais je crois que c'est la perfection d'une ame qui l'a autant prévenu que la vôtre par ses miséricordes.

Il faut être prêt à se voir méprisé, haï, décrié, condamné par autrui, & à ne trouver en soi que trouble & condamnation, pour se sacrifier, sans nul adoucissement, au souverain domaine de Dieu, qui fait de sa créature selon son bon plaisir. Cette parole est dure à quiconque veut vivre en soi, & jouir pour soi-même de sa vertu; mais qu'elle est douce & consolante pour une ame qui aime autant Dieu, qu'elle renonce à s'aimer elle-même!

Vous verrez un jour combien les gens qui sont dans cette disposition dans l'amitié, leur cœur est immense, parce qu'il tient de l'immensité de Dieu qui le possède. Ceux qui entrent dans ces vues de pur amour, malgré leur naturel sec & ferré, vont toujours en s'élargissant peu-à-peu. Enfin, Dieu leur donne un cœur semblable aux siens, & des entrailles de mere pour tout ce qu'il unit à eux.

Ainsi, la vraie & pure pitié, loin de donner de l'indifférence & de la dureté, tire hors de l'indifférence, de la sécheresse, de la dureté de l'amour-propre, qui se rétrécit en lui-même, pour rapporter tout à lui. Pour vos devoirs, je n'hésite pas un moment à croire que vous devez les renfermer dans des bornes bien plus étroites que la plûpart des gens trop zélés ne le voudroient.

- Chacun, plein de son intérêt, veut vous y entraîner, & vous trouve insensible à la gloire de Dieu, si vous n'êtes autant échauffé que lui; chacun veut même que votre avis soit conforme au sien, & sa raison à la vôtre. Vous pourrez peut-être dans la suite, si Dieu vous en donne les facilités, faire des biens plus étendus. Maintenant, vous avez la Communauté de Saint Cyr qui demande beaucoup de soins; encore même voudrois-je que vous fussiez bien soulagée & déchargée de ce côté-là. Il vous faut des tems de recueillement & de repos, tant de corps

que d'esprit. Vous devez suivre le courant des affaires générales, pour tempérer ce qui est excessif, & redresser ce qui en a besoin. Vous devez, sans vous rebuter jamais, profiter de tout ce que Dieu vous met au cœur, & de toutes les ouvertures qu'il vous donne dans celui du Roi, pour lui ouvrir les yeux, & pour l'éclairer, mais sans empressement, comme je vous l'ai souvent représenté.

Au reste, comme le Roi se conduit bien moins par des maximes suivies, que par l'impression des gens qui l'environnent, & auxquels il confie son autorité, le capital est de ne perdre aucune occasion pour l'obséder par des gens sûrs, qui agissent de concert avec vous pour lui faire accomplir, dans leur vraie étendue, ses devoirs dont il n'a aucune idée.

S'il est prévenu en faveur de ceux qui font tant de violences, tant d'injustices, tant de fautes grossières, il le seroit bientôt encore plus en faveur de ceux qui suivent les règles, & qui l'animeroient au bien; c'est ce qui me persuade que, quand vous pourrez augmenter le crédit de MM. de Chevreuse & de Beauvilliers, vous ferez un grand coup. C'est à vous à vous mesurer pour les tems; mais si la simplicité & la liberté ne peuvent point emporter ceci, j'aurois mieux attendre jusqu'à ce que Dieu eût préparé le cœur du Roi. Enfin, le grand point est de l'assiéger; puisqu'il veut l'être, de le gouverner, puisqu'il veut être gou-

verné. Son salut consiste à être assiégé par des gens droits & sans intérêt. Votre application à le toucher, à l'instruire, à lui ouvrir le cœur, à le garantir de certains pièges, à le soutenir quand il est ébranlé, à lui donner des vues de paix, & sur-tout du soulagement des peuples, de modération, d'équité, de défiance à l'égard des conseils durs & violens, d'horreur pour les actes d'autorité arbitraire, enfin d'amour pour l'Église, & d'application à lui chercher de saints pasteurs; tout cela, dis-je, vous donnera bien de l'occupation. Car, quoique vous ne puissiez pas parler de ces matieres à toute heure, vous aurez besoin de perdre bien du tems, pour choisir les momens propres à insinuer cette vérité; voilà l'occupation que je mets au-dessus de toutes autres.

Après les heures de piété, vous devez aussi, ce me semble, travailler, & donner le tems nécessaire pour connoître, par des gens sûrs, les excellens sujets en chaque profession, & les principaux désordres qu'on peut réprimer. Il ne faut point avoir de rapporteurs qui s'empressent à vous empoisonner du récit de toutes les petites fautes des particuliers. Mais il faut avoir des gens de bien qui, malgré eux, soient chargés en conscience de vous avertir des choses qui le mériteront. Ceux-là ne vous diront que le nécessaire, & laisseront le superflu aux tracassiers.

Vous devez aussi veiller pour soutenir dans leur emploi les gens de bien qui sont en fonction ; empêcher les rapports calomnieux & les soupçons injustes ; diminuer le faste de la Cour , quand vous le pourrez ; faire entrer peu-à-peu Monseigneur dans toutes les affaires ; empêcher que le venin de l'impieété ne se glisse autour de lui ; en un mot , être la sentinelle de Dieu au milieu d'Israël pour protéger tout le bien , & pour réprimer tout le mal , mais suivant les bornes de votre autorité.

Pour S. Cyr , je croyois qu'une inspection générale & une attention suivie , pour redresser dans ce général tout ce qui en aura besoin , fussent à une personne accablée de tant d'affaires, appelée à de plus grands biens, capable d'objets plus étendus.

Il faut encore ajoûter que vous ne pouvez éviter d'écouter ceux qui voudront se plaindre ou vous avertir ; tout cela va assez loin , ainsi je m'y bornerai.

Les bonnes œuvres que vous voulez tourner du côté de l'homme , me paroissent fort à propos : elles seront sans contraction & sans embarras. Pour celles de Paris , je crois que vous y trouveriez des traverses continues qui vous commettroient trop. Vous avez à la Cour des personnes qui paroissent bien intentionnées : elles méritent que vous les traitiez bien , & que vous les encouragez ; mais il y faut beaucoup de précau-

tions ; car mille gens se feroient dévots pour vous plaire : ils paroîtroient touchés aux personnes qui vous approchent, & ils iroient par-là à leur but. Ce feroit nourrir l'hypocrisie, & vous exposer à passer pour trop crédule. Ainsi, il faut connoître à fond la droiture & le désintéressement des gens qui vous paroissent retourner à Dieu, avant que de leur montrer qu'on fait attention à ses commencemens de vertu.

Si ce sont des femmes qui aient besoin d'être soutenues, faites-les aider par des personnes de confiance, sans que vous paroissiez vous-même. Je crois que vous devez admettre peu de gens dans vos conversations pieuses, où vous cherchez à être en liberté. Ce qui vous est bon, n'est pas toujours proportionné aux besoins des autres. Jesus-Christ disoit : *J'ai d'autres choses à vous enseigner ; mais vous ne pouvez pas encore les porter.* Les Peres de l'Église ne découvroient les mysteres du Christianisme à tous ceux qui vouloient se faire Chrétiens, qu'à mesure qu'ils les trouvoient disposés à les croire.

En attendant que vous puissiez faire du bien par le choix des pasteurs, tâchez de diminuer le mal. Pour votre famille, rendez-lui les soins qui dépendent de vous, selon les regles de modération que vous avez dans le cœur. Mais évitez également deux choses ; l'une, de refuser de parler pour vos parens, quand il est raisonnable de le faire ; l'autre,

de vous fâcher, quand votre recommandation ne réussit pas (1).

Il faut faire simplement ce que vous devez, & prendre en paix & en humilité les mauvais succès. L'orgueil aimeroit mieux se dépiter, ou il prendroit le parti de ne parler plus, ou bien il éclateroit pour arracher ce qu'on lui refuse. Il me paroît que vous aimez comme il faut vos parens, sans ignorer leurs défauts, & sans perdre de vue leurs bonnes qualités.

Enfin, Madame, soyez bien persuadée que, pour la correction de vos défauts, & pour l'accomplissement de vos devoirs, le principal est d'y travailler par le dedans, & non par le dehors.

Cé détail extérieur, quand vous vous y donneriez toute entière, fera toujours au-dessus de vos forces; mais si vous laissez faire à l'Esprit de Dieu ce qu'il faut pour vous faire mourir à vous-même, & pour couper jusqu'aux dernières racines du *moi*, les défauts tomberont peu-à-peu comme d'eux-mêmes, & Dieu élargira votre cœur,

(1) *Dans les premières années de ma faveur, dit Madame de Maintenon dans un de ses entretiens, je me fâchois quelquefois, quand le Roi ne m'accordoit pas ce que je demandois pour mes parens ou pour mes amis. Elle n'avoit point encore reçu le Code de Morale Chrétienne de Fenelon, que nous copions ici.*

au point que vous ne ferez embarrassée de l'étendue d'aucun devoir. Alors, l'étendue de vos devoirs croîtra avec l'étendue de vos vertus, & avec la capacité de votre fond. Car Dieu vous donnera de nouveaux biens à faire, à proportion de la nouvelle étendue qu'il aura donnée à votre intérieur.

Tous nos défauts ne viennent que d'être encore attachés & recourbés sur nous-mêmes; c'est par le *moi* qui veut mettre les vertus à son usage & à son point. Renoncez donc, sans hésiter jamais, à ce malheureux *moi* dans les moindres choses, où l'esprit de grace vous fera sentir que vous le recherchez encore. Voilà le vrai & total crucifiement. Tout le reste ne va qu'aux sens, & à la superficie de l'ame. Tous ceux qui travaillent à mourir autrement, quittent la vie par un côté, & la reprennent par plusieurs autres; ce n'est jamais fait. Vous verrez par expérience, que, quand l'on prend, pour mourir à soi, le chemin que je vous propose, Dieu ne laisse rien à l'ame, & qu'il la poursuit sans relâche, impitoyable jusqu'à ce qu'il lui ait ôté le dernier souffle de vie propre, pour la faire vivre en lui, dans une paix & une liberté d'esprit infini.

On trouve au bas du Portrait d'une Femme pu siècle passé, les Vers suivans, qui ne doivent convenir qu'à Madame de Mainte-

82 M A I N T E N O N I A N A .
nom. L'Auteur n'a pas jugé à propos d'y
mettre son nom.

L'estime de mon Roi m'en acquit la tendresse.
Je l'aimai trente ans sans foiblesse.
Il m'aima trente ans sans remord.
Je ne fus ni Reine ni Maîtresse.
Devine mon nom & mon sort.

Fin du second & dernier Tome.



N O M S

DES PERSONNES CÉLEBRES

Dont il est parlé dans cet Ouvrage.



NINON de Lenclos.
 M. Duclos.
 J. J. Rousseau.
 Scaron.
 Virgile.
 Le Cardinal Mazarin.
 Louis de Haro.
 Louis XIV.
 Voltaire.
 La Fontaine.
 Diogene.
 Platon.
 Le Comte d'Estrées.
 Coulange.
 M. de la Beaumelle.
 Mata.
 Grammont.
 Hamilton.
 Charleval.
 Menage.
 Desyveteaux.
 Pelisson.
 Henaut.
 Le Président Henaut.
 Deshoulières.
 L'Abbé Testu.

Montreuil,
 Marigny.
 Madame de la Sablière.
 M. de la Sablière.
 La Duchesse de Lesdi-
 gnieres.
 La Comtesse de la Suze.
 Madame de Sevigné.
 M^{lle} de Scuderi.
 Madame de Thianges.
 Madame de la Fayette.
 Madame de Montespan.
 Le Maréchal d'Albret.
 Madame de Nemours.
 Le Pere Bourdaloue.
 L'Abbé Gobelin.
 Le Pere Joseph.
 Le Duc du Maine.
 La Duchesse du Maine.
 Bayle.
 Florus.
 Justin.
 Alexandre.
 César.
 M. de Montanzier.
 Le Chevalier d'Acelli.

- M. Leragois.
 Bossuet.
 Fenelon.
 Racine.
 Boileau.
 Moliere.
 La Roche-Foucault.
 Madame de Bregy.
 M. d'Aubigné.
 Leontium.
 Épicure.
 Le Comte de Vexin.
 Henri IV.
 Madame d'Aubigné.
 M. de Villette.
 M^{lle} de Murcai.
 Marie - Therese Infante
 d'Espagne.
 Épiclete.
 M. Diderot.
 Madame de Richelieu.
 Buffi-Rabutin.
 Le Cardinal de Bouillon.
 Massillon.
 Pierre Corneille.
 Le Président Bignon.
 M. de Lauzun.
 M. de Pontcharrain.
 M^{lle} de Blois.
 Louvois.
 Le Duc de la Feuillade.
 Madame Guyon.
 La Duchesse de Bour-
 gogne.
 M. Piron.
 Le Pere de la Chaize.
 Madame Riccoboni.
 M^{lle} d'Osmond.
 Le Pere Mascarou.
- M. Thomas.
 Jacques II.
 M. d'Alembert.
 Madame de Brinon.
 Felix.
 Louis Dauphin.
 M. l'Abbé Milot.
 Madame de Lambert.
 Madame de Sraal.
 Lamotte-Houdart.
 Calinat.
 Palaprat.
 M. de Surgi.
 La Loubere.
 M. le Maréchal de Bouf-
 fiers.
 Laïs.
 Joli.
 Madame de Glapion.
 Brantome.
 Dom Carlos.
 M. d'Argenson.
 Le Comte de la Feuil-
 lade.
 Philippe IV.
 M. Lavocat.
 Madame la Comtesse de
 S. Geran.
 Madame la Dauphine.
 Colbert.
 La Reine d'Angleterre.
 Le Prince de Galles.
 Seignelay.
 Le Tellier.
 Le Maréchal de Luxem-
 bourg.
 Turenne.
 Condé.
 Madame de Longueville.

Le Cardinal de Retz.	M. de Villars.
Le Prince d'Orange.	Horace.
Le Cardinal de Noailles.	Le Duc de Mazarin.
Le Maréchal de Noailles.	La Duchesse de Mazarin.
Le Duc de Berry.	Saint-Réal.
M. de Harlay, Archevêque.	Saint-Évremond.
Le Pere Gaillart.	Madame de la Ferté.
M. Gaillard.	Madame la Marquise de Dangean.
Le Pere Delarue.	M. le Marquis de Dangean.
Le Pere Le Tellier.	Madame de Mailly.
Fontenelle.	Dodart.
Le Pere de la Valette.	M. de Pouzol.
M. d'Aguesseau.	Pierre le Grand.
Vespasien.	M. de Crequi.
M. de S. Foix.	Valincourt.
Bochart de Saron.	Innocent XII.
M. Desmaretz, Évêque.	Fouquet.
Campistron.	M ^{lle} d'Aumale.
Barbésieux.	Le Maréchal de Villeroi.
Le Pere Alexis.	Fagon.
Chamillard.	S. Paul.
Le Marquis de la Fare.	Madame de Caylus.
Daché.	Salomon.
Le Marquis de Torcy.	
Madame de Ventadour.	



